This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

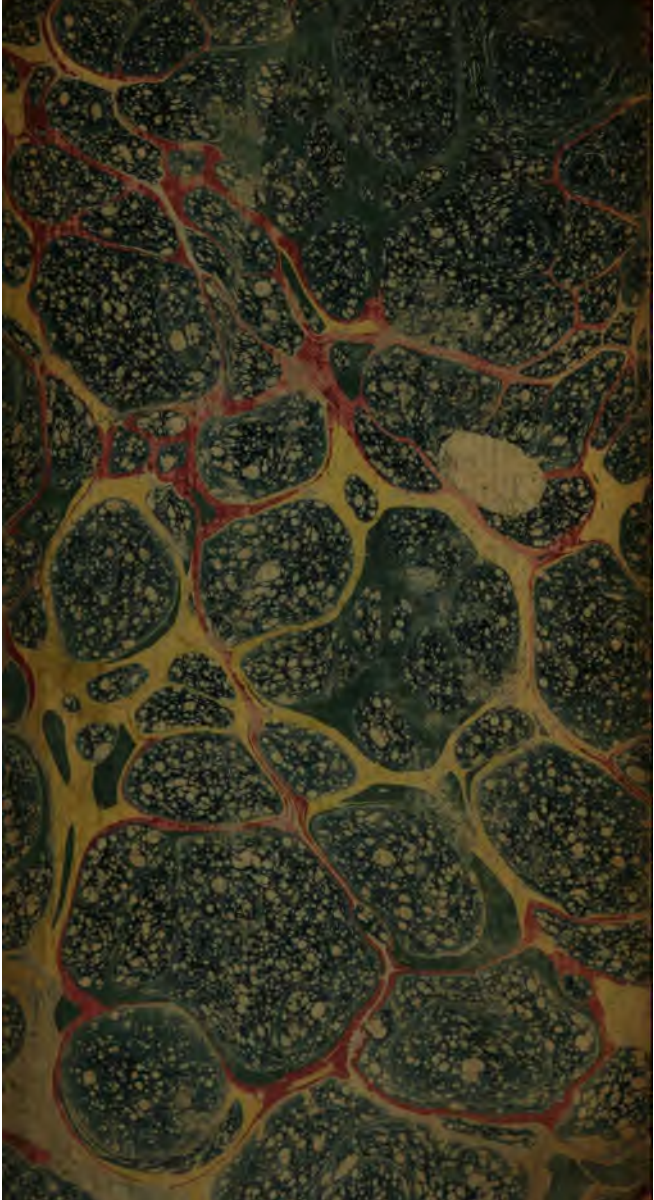
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

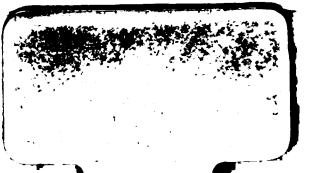
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

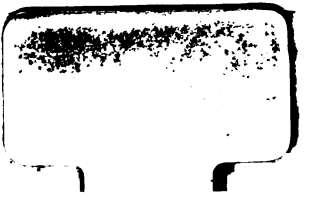


Vet. Fr. II A. 5 (1)

Vet. Fr. II A. 581



Vol. I. n. II A. 501



ÉLISE DUMÉNIL.

De l'imprimerie d'A. Dulau et co. et L. Nardini, no. 15, Poland-street.

Isabella Baker 1800

ÉLISE DUMÉNIL.

PAR

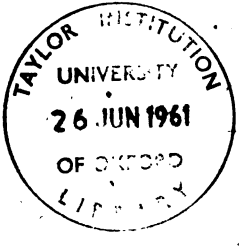
MARIE DE COMARRIEU,

MARQUISE DE MONTALEMBERT.

TOME IV.

A LONDRES,
CHEZ A. DULAU ET CO. SOHO SQUARE.

1800.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 JUN 1961
OF OXFORD
LIBRARY

ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE CXI.

ALFRED A ELISE.

Douvres....le 30 *Août* 17..

En débarquant, je trouve ici une lettre pour moi. Une lettre d'Elise ! En reconnaissant l'écriture chérie, j'ai pensé sauter au cou du maître d'Auberge qui m'a remis cette précieuse lettre. Mon bon génie m'a arrêté au milieu de mon transport ; il a heureusement empêché un témoignage de joie, qui m'eût couvert de ridicule. Un homme en embrasser un autre ! En Angleterre cela ne s'est jamais vu. Les témoins d'une telle action auraient le droit de jeter de la boue aux deux visages masculins, qui s'approcheraient de trop près. J'ai été bien vite m'enfermer dans la chambre qui m'était destinée, pour lire et relire votre charmante lettre.

Mais quelle bonté ! Mde. de Pressange elle-même a pris des informations pour m'adresser, sous l'enveloppe du maître de l'auberge, où devait descendre l'ambassadeur, la lettre que mon Elise s'est empressée de m'écrire. Avec des attentions aussi douces, ma chère Elise, vous pouvez être sûre de charmer ma douleur, et de ranimer mon courage. Votre lettre m'attendait depuis quelques jours. L'ambassadeur ayant été incommodé, nous nous sommes arrêtés en route, et nous n'avons pu nous embarquer que ce matin.

Je trouve dans votre lettre la plus heureuse nouvelle, que dans la circonstance je pusse recevoir. Mon père bien reçu, et à demeure au château de Key...C'est un bonheur que j'espérais, sans le croire si proche. Je commence mon voyage sous d'heureux auspices. Espérons, ma chère Elise, que pendant mon absence, l'orage qui trop long-tems a grondé sur nos têtes, se dissipera entierement, et qu'à mon retour, nous n'aurons à compter que de beaux jours.

Depuis que j'ai lu votre lettre, mon imagination a déjà fait plusieurs fois le voyage

de Key...C'est là que mon cœur s'arrête pour reprendre courage. Je me place entre vous et mon père, je dis un mot à Ferdinand, je fais ma cour à Mr. Duménil, j'écoute les conseils de Mde. de Pressange; je ressens la plus douce émotion, jusqu'au moment où le prestige s'évanouit. Je maudis alors le sortilège qu'emploie mon imagination, pour charmer mes sens, et séduire mon cœur.

Mais il reviendra le tems du bonheur; tout nous annonce, mon amie, que nous allons au-devant de lui. Partagez l'espoir que me donne l'accord rétabli entre nos parens, qu'il adoucisse vos peines, que des pensées plus heureuses nous fassent supporter les rigueurs de l'absence.

Adieu, Elise, adieu, ma bien-aimée. Nous ne passerons que 24 heures ici. Adressez-moi votre première lettre à Londres chez *l'ambassadeur de France, St. James's-Square*. Adieu, encore une fois, ma femme, mon amie. Adieu.

Je vous prie d'offrir les témoignages de ma plus tendre reconnaissance à Mde. de Pressange.

LETTRE CXII.

M. Duménil a M. de Coulanges.

Au Château de Key....le 4 Sept. 17..

Vous n'avez donc pas voulu vous trouver à la fête de mon Elise? Vous nous tenez rigueur, mon cher ami. J'ai eu beaucoup de monde chez moi. J'eusse été ravi de vous y voir; il y a toujours place pour vous. Le Comte de Boransac a passé ici 15 jours. Je suis avec lui dans la *juste mesure des circonstances*. Je lui ai laissé tant qu'il a voulu le plaisir de me parler de son fils. Je lui ai laissé l'espoir de l'unir à ma fille. Mais ma tendresse paternelle n'a pas jugé à propos de renouveler des promesses, dont l'accomplissement dépend, et dépendra toujours des mêmes conditions.

Alfred méritera Elise. Eh bien! Soit. S'il la mérite, il l'obtiendra. Je ne veux que le bonheur de ma fille; ce désir seul me rend exigeant. Je souhaite sans doute que la conduite d'Alfred me rassure assez,

pour satisfaire à un attachement qui, selon vous, a pris de profondes racines dans le cœur de ma fille. Mais faut-il que sans être persuadé d'une constance à toute épreuve, je sacrifie mes pressentimens ? Faut-il que je donne à ma fille pour conducteur et pour maître, un jeune étourdi ? Jusqu'à présent je n'ai vu Alfred que l'esclave de ses passions, dans le tems même que ma fille devait être le prix de sa bonne conduite.

Le tems me prouvera si mon opinion sur le caractère d'Alfred est exagérée. Je désire sincèrement me tromper ; mais ce que j'aurais désiré bien plus vivement, ce qui eût fait le bonheur de ma vie, c'eût été que ma fille, en s'attachant à vous, eût terminé toutes nos querelles. Alors, je lui donnais pour époux le seul homme du monde en qui j'aie confiance. Pour déranger un projet qui eût si complètement satisfait à ma tendresse paternelle, et à ma prudence, Alfred, n'a d'autre moyen sans doute que de marcher sur vos traces.

Vous aimez la solitude, le silence des bois, la paix qui règne autour de vous ?

Les bonnes gens chez qui vous êtes voient peu de monde, c'est ce qui vous convient. Vous avez cédé sans effort à la prière qu'ils vous ont faite de rester avec eux jusqu'à la fin d'Octobre. Cédez d'aussi bonne grâce à celle que je vous fais, mon cher ami, de venir passer le mois de Novembre avec nous. Nous aurons peu de monde à cette époque. Vous trouverez ici *le silence des bois*, de bonnes gens, et l'amitié vous laissera *en paix vous livrer à la solitude*. Vous serez ici comme chez vous. Je mettrai tous mes soins à vous empêcher de regretter la société que vous aurez quittée. Vous retournerez avec nous à Bordeaux vers les premiers jours de Décembre. Autres tems, autres soins. Je veux cette année essayer pour mon Elise des distractions de la ville ; et quoique je ne veuille les lui permettre que modérément, je me mettrai dans le cas d'observer jusqu'à quel point les plaisirs de son âge auront le pouvoir de distraire sa mélancolie dont on ne cesse de me tourmenter. Je verrai s'ils pourront attaquer *ces profondes racines* d'un sentiment qu'il faut détruire, s'il doit la rendre mal-

heureuse, et qui, s'il doit la conduire vers l'objet de ses désirs, n'a pas besoin d'une exaltation exagérée pour lui faire connaître tous les charmes d'une union assortie.

Adieu, mon cher Coulanges, comptez sur ma bien sincère amitié.

LETTRE CXIII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres le 16 *Septembre* 17..

UNE lettre d'Elise, une lettre de toi, une de la Marquise de Lonel ; que de trésors me sont arrivés par le même courier ! J'ai commencé par lire la lettre d'Elise ; c'était dans l'ordre. Cependant j'ai relu également les trois lettres, qui chacune dans son genre m'offre le témoignage de sentimens qui me sont bien chers. Aussi bien entouré de vos souvenirs, je n'ai voulu ni sortir, ni voir personne de la matinée. Après avoir

répondu à Elise, et à ta sœur, je viens m'occuper de toi, mon ami.

Tu a pris un soin inutile en m'expliquant les raisons qui t'ont déterminé à faire faire à mon père les avances du raccommodement avec M. Duménil. Je sais que tu ne donnes jamais légèrement un conseil, et que la prudence accompagne toutes tes démarches. Je t'assure que j'ai en toi une entière confiance : je n'ai jamais douté que mes intérêts pussent être en meilleures mains que dans les tiennes.

C'est par une lettre qui m'attendait à Douvres que j'ai su d'abord la visite de mon père à Key..... Cette chère Elise s'était hâtée de m'écrire pour être la première à m'apprendre ce qu'elle appelait la bonne nouvelle. La lettre que j'ai reçue d'elle aujourd'hui me donne plus de détails sur cette visite, qui grâces aux soins de Mde. de Pressange a duré 15 jours. Non, jamais je n'oublirai ce que je dois à cette bonne tante.

Ce qu'Elise me mande du séjour de mon père à Key...., est conforme en beaucoup de points à ce que tu me dis ; cependant toute

ravie du changement de conduite de son père, elle n'a pas remarqué comme toi, qu'il était alternativemant attentif, froid et rêveur ; qu'au moment de se livrer aux témoignages de son ancienne amitié pour mon père, il montrait souvent la crainte d'en faire trop, et de s'engager de nouveau. Elise me mande que lorsque Madame de Pressange paraissait redoubler de soins pour mon père, M. Duménil laissait appercevoir plus de penchant à la seconder que de désir de la blâmer de ses attentions. En rapprochant ce que vous me dites l'un et l'autre, je trouve sans doute un changement avantageux dans ma position. Cependant je vois qu'Elise se flatte trop sur un avantage que le plus léger prétexte peut détruire. C'est à moi d'y veiller, je le sens. Je suivrai les conseils que tu me donnes à ce sujet, et j'espère que par ma conduite j'obtiendrai le bonheur auquel plus que jamais ma vie est attachée.

La Marquise de Lonel me mande que tu viens d'obtenir pour six mois le congé que tu avais fait demander ; et dans ta lettre je lis avec sensibilité cette phrase d'un véritable

ami : *si j'obtiens le congé que je n'ai sollicité que pour te servir, tu peux compter que je travaillerai à cimenter le raccommodement si bien commencé.* Plus bas je lis : *Je remets après tes noces, à satisfaire le désir que j'ai de voir l'Angleterre. Je ne puis avoir le tems de songer à mes plaisirs, que lorsque ton bonheur sera bien assuré.* En me rappelant, mon cher Ferdinand, l'envie que tu avais montrée, de partir avec moi, je suis bien sensiblement touché des motifs qui t'ont fait rester. Pour te dédommager autant qu'il sera en moi des plaisirs que tu perds, je braverai la défense de l'abbé, qui m'a fait en arrivant en Angleterre les mêmes recommandations qu'il me fit en Italie, d'éviter de vouloir paraître savant à mon âge, en écrivant mes opinions et mes remarques sur mon voyage. Mais comme je n'écris que pour toi, je ne crains pas le ridicule qu'on veut me faire éviter.

Les Anglaises généralement sont belles. Leur teint est bien supérieur à celui des Françaises, par la blancheur et par la fraîcheur. Je ne connais qu'Elise qui pût rivaliser avec la plus belle. On voit ici plus

de blondes que de brunes ; les Anglaises dans la forme de leurs traits tiennent des Grecques ; beaucoup d'elles m'ont déjà rappelé nos beaux modèles. Elles ont adopté l'antique coëffure des Grecques, qui portaient, dit-on, leurs cheveux très-relevés. Cette coëffure faisant paraître la tête plus petite, donne un plus belle proportion à leur ensemble. La beauté de leur cou qui, pour la forme et la blancheur peut être comparé à celui d'Elise, perdrait à être caché par les longues boucles flottantes de nos coëffures Françaises.

J'ai été obligé d'attendre pour sortir, d'être habillé exactement à l'Anglaise. Les Anglais m'eussent montré au doigt si je n'avais pas eu le soin de cacher ma tournure Française sous des vêtemens à la mode de leur pays. Dans ce genre nous avons plus de philosophie en France ; on peut y paraître vêtu selon son goût, sans que personne songe à mettre en cela la moindre importance. Est-ce l'orgueil national qui rend les Anglais si exigeans pour une chose en soi si indifférente ? Ou bien n'ayant pas l'habitude comme nous de voir chez eux beau-

coup d'étrangers, la bigarrure des modes choque-t-elle leur vue ? Je n'ai pas encore eu assez le tems d'observer pour décider la question.

Je suis sorti lorsque j'ai pu me montrer décemment dans les rues. A chaque pas je rencontrais une belle femme. Je me suis promené plus d'un heure le premier jour sans voir une figure difforme. Il y a une propreté extrême dans l'habillement, et une grande décence dans le maintien chez les deux sexes. Les Anglaises ne sont pas sans grâces, mais pour leur en trouver, il faut s'habituer à celles qu'elles ne tiennent absolument que de la nature. Leur manière de saluer a de la gaucherie ; leur démarche a de la noblesse. Ces deux points seuls, prouvent que la nature les dédommage des négligences de l'art.

Rien de plus joli que de voir une Anglaise traversant une rue, et relevant sa robe, ce qu'il en faut seulement pour ne pas la salir, sans nuire à la décence. Leur chaussure propre et soignée, finit par habituer à la longueur de leur pied, qui d'abord aux yeux d'un Français parait trop grand en comparaison

raison de celui de nos jolies Françaises : Mais en observant mieux, on voit, qu'étant plus grandes, et taillées plus en force généralement que les Françaises, elles conservent les proportions de l'ensemble. On ne voit point ici le résultat du soin perfide des maîtres de danse, qui chez nous martyrisent les jeunes personnes pour leur faire tourner les pieds en dehors avec une exagération si opposée aux volontés de la nature, qu'elles en conservent souvent une démarche aussi affectée que gênée.

On ne soigne pas assez chez les Anglaises une certaine habitude du maintien qui est nécessaire pour faire valoir les grâces de la nature. Moins de soins affectés dans ce genre pour les Françaises, moins de négligence pour les Anglaises, et tout serait pour le mieux.

Avant-hier dans nos courses du matin, l'abbé et moi nous rencontrâmes un Anglais que nous avions connu à Naples. Un petit service qu'alors nous fûmes dans le cas de lui rendre, s'était effacé de notre mémoire, mais non de la sienne. Dès qu'il nous vit, il s'approcha, nous prit la main d'une

manière affectueuse, sans ôter son chapeau. Nous fîmes de même l'usage ici n'étant pas de déranger sa coëffure pour être poli, ni d'exposer à tout instant sa tête aux injures de l'air.

Dès que Mr. Hillborough, (c'est le nom de notre Anglais,) nous eut demandé de nos nouvelles, et nous eut rappelé le service que nous lui avions rendu, il nous proposa d'aller le soir même prendre le thé chez lui. C'est une manière d'inviter à passer la soirée. Vous savez, nous dit-il, que j'avais laissé ma femme et mes filles à Rome quand je vous vis à Naples. Je serai fort aise qu'elles fassent connaissance avec vous. Mes filles sont élevées avec soin, ma femme a beaucoup de mérite. Je me souviens, dit-il, en riant du désir que montrait M. Alfred de s'instruire, je pense qu'un zèle si louable n'est pas ralenti, et j'espère qu'il trouvera chez moi de quoi satisfaire son goût pour l'instruction. Il nous quitta en nous recommandant de venir de bonne heure.

Nous nous rendîmes chez Mr. Hillborough à 8 heures du soir. Il était seul avec sa famille composée de sa femme, et de trois

filles. L'ainée de ses filles a 25 ans. Elle est belle, et blonde. Sa figure est noble, son air est modeste. La seconde a 24 ans. Plus blonde que l'ainée, elle a les mêmes traits. Ses cheveux un peu roux ne nuisent pas à sa beauté. Elle est moins grande que l'ainée, elle m'a paru avoir plus de grâces. La troisième a 16 ans. Celle-ci est brune, et ne ressemble à aucune de ses sœurs. Elle m'a paru plus jolie que belle, ce qui est assez rare en Angleterre. Elle a beaucoup de phisionomie. C'est la première Anglaise à qui j'ai vu ce que nous appelons en France, une jolie mine.

Après les premiers complimens on apporta le thé. Miss Caroline, (c'est la cadette) fit le thé. Ses sœurs assises près d'elle formaient un groupe dont les grâces variées me donnaient le désir de dessiner. Je le dis tout bas à l'Abbé. M. Hillborough m'entendit; et bientôt la conversation roulant sur les arts, me donna bonne opinion des talens de mes nouvelles connaissances.

Après le thé on proposa de faire de la musique. J'étais curieux d'entendre ces De-

moiselles. L'ainée alla se placer au piano sans se faire prier; et semblable à mon Elise, elle demanda à son père de nommer les morceaux qui lui plaisaient le plus. Les deux ainées se firent entendre tour à tour, et me parurent avoir un vrai talent. Le père voyant mon admiration me dit: elles doivent à la plus excellente des mères tout ce qu'elles savent. Mde. Hillborough reçut ce compliment avec modestie, et le regard tendre qu'elle jeta autour d'elle me causa de l'émotion. Quel heureux ménage, dis-je tout bas à l'Abbé! Il y en a beaucoup d'heureux dans ce pays-ci, me répondit-il; c'est le fruit du respect qu'on y conserve pour les mœurs. Oh! c'est ainsi que nous serons mon Elise et moi, m'écriai-je. Occupés de leurs propres sentimens, personne de la famille n'eut l'air d'avoir entendu l'élan que m'arrachait l'amour.

Les trois sœurs chantèrent. Je reconnus la vraie méthode. Elles ont toutes trois appris l'art du chant en Italie. La cadette quand elle sera plus formée pourra surpasser ses sœurs, parce qu'elle joindra à l'art un don bien précieux de la nature: c'est une des

voix les plus belles, et les plus touchantes que j'aie entendu depuis que j'ai été privé du bonheur d'entendre Elise.

M. Hillborough nous parla de son cabinet de peinture qu'il avait orné des ouvrages de ses filles. Mais comme il était tard, il nous proposa de venir dîner le lendemain avec sa famille. Il voulait aussi me faire entendre à ses filles à qui il avait parlé de ma manière de chanter. Nous acceptâmes l'invitation, et nous nous séparâmes de cette intéressante famille qui fut le reste de la soirée le sujet de notre entretien.

La pendule m'annonce que l'heure du dîner approche, mon cher Ferdinand; je n'ai pas encore fait ma toilette. J'ai passé toute la matinée à répondre à Elise, à la Marquise de Lonel, et à toi. Mais tu peux compter que je ne me coucherai pas sans t'avoir parlé de ma seconde journée chez l'aimable famille.

A 9 heures du soir.

J'ALLAI le lendemain de bonne heure chez Mde. Hillborough. Mon empressement

parut la flater. Elle était seule. En attendant que son mari et ses filles fussent rentrés, et que l'Abbé fût arrivé, nous reprîmes la conversation que nous avions commencée la veille. Mon admiration pour l'éducation de ses filles ramena naturellement notre entretien.

" Les Demoiselles anglaises, me dit-elle, ne sont pas en tout point élevées comme mes filles, et vos remarques sont justes sur les différences que vous avez déjà observées. En France, l'art de plaire qu'on trouve aussi important à apprendre que les sciences les plus profondes, fait que l'on porte dans ce genre les mêmes soins à l'éducation des deux sexes. Vos jeunes gens partagent leurs occupations entre des études abstraites, et les leçons qu'ils reçoivent comme les jeunes filles, pour se présenter avec grâce, et chanter avec goût. La danse, la musique, le dessin, tous les moyens sont employés, pour vous rendre agréables dans la société. Cette émulation continuelle, et le prix qu'on y attache, ajoutent au goût naturel de votre nation pour les beaux arts. Vous avez appris, à en connaître les difficultés ; un vrai talent

dans quelque genre qu'il soit excite votre enthousiasme, vous lui payez le tribut d'admiration qu'il mérite. Il n'en est pas de même des Anglais. Occupés de leur gouvernement, de leur commerce, la société les fatigue plutôt qu'elle ne les distrait. Les arts les touchent peu. Presque toujours livrés aux affaires dont ils doivent par état, ou dont ils veulent par goût se mêler, ils écoutent sans attention, et regardent avec indifférence ce qui est étranger à leur principale préoccupation."

" En France, les deux sexes sont élevés pour se plaire mutuellement. Ici un seul est élevé pour convenir à l'autre. Il faut à un Anglais une bonne ménagère qui surveille ses gens, et éleve ses enfans; il faut à un Français une femme qui ait assez de grâces et de talens pour rendre le tête-à-tête agréable, et qui fasse honneur à son goût, en embellissant la société qu'il aime. Un Anglais se soucie peu que sa femme voie du monde; un Français aime à montrer la sienne. De tout cela il doit nécessairement résulter, pour les femmes des deux nations, une éducation différente."

" Dès qu'une Anglaise est mariée, tout moyen de séduire lui deviendrait inutile, puisque les occasions ne lui en sont plus offertes. Si la société y perd ce que vous appelez des agrémens, les mœurs y gagnent. Beaucoup d'Anglaises savent l'Italien, et presque toutes parlent plus ou moins bien le Français. L'étude de la Géographie, de l'histoire, des belles lettres, entre dans leur éducation, ainsi que les travaux du ménage dont on ne leur laisse ignorer aucun détail. Si elles ont du talent pour écrire, elles peuvent faire imprimer leurs ouvrages, sans courir le risque du ridicule qu'on jette en France sur les femmes auteurs. Comme le principal motif d'une Anglaise dans ses occupations est simplement de passer son tems, que le motif d'une Française tient plus souvent à la prétention, il est juste que le résultat soit différent. Seule au sein de sa famille, une Anglaise se livre au plaisir d'écrire, sans en être plus vaine si elle réussit. C'est ordinairement entourée de savans et de beaux esprits qu'une Française se livre à ce genre d'occupation. D'après les éloges qu'elle reçoit des personnes dont elle s'entoure,

elle se croit un être important ; elle juge, elle décide. Elle finit par fatiguer la société par ses prétentions, et le public se venge, en la tournant en ridicule. Voilà sans doute la raison qui fait blâmer chez vous une femme qui se livre à un talent, qui dans le fait ne vaut ni plus ni moins qu'un autre.

" Depuis quelques années, les maîtres de musique, les maîtres de dessin sont plus employés qu'ils ne l'étaient dans ma jeunesse. Mais si on ajoute aujourd'hui ce genre d'étude à l'éducation Anglaise, on n'en fait pas, comme en France, une affaire principale. Vous savez, Monsieur, que pour acquérir un vrai talent, soit dans la musique, soit dans la peinture, il faut de longues études, et un travail assidu. Vous pouvez juger facilement, au peu d'importance que nous y mettons, que les virtuoses en tout genre doivent être rares en Angleterre. Un autre obstacle encore à acquérir un grand talent, c'est le peu d'émulation qu'on nous donne. C'est presque une insulte ici, que d'applaudir une femme comme il faut, qui a la bonté de se faire entendre. Ce serait l'assimiler aux femmes de théâtre,

aux chanteuses publiques. Au retour de mes voyages, j'entendais un jour deux jeunes personnes, dont l'une par son talent sur le piano, et l'autre par sa manière de chanter m'avaient charmée. Ravie de trouver des talens qui me rappelaient la France, l'Italie et l'Allemagne, je fus au moment de montrer mon contentement de voir les arts prendre faveur chez nous, lorsque je me rappelai à tems, que trop d'enthousiasme serait blesser la modestie, et que la modestie était un des plus grands charmes des dames Anglaises.

" Au reste peu de personnes sont dans le cas de s'enthousiasmer. On néglige de perfectionner un talent que personne n'encourage. Vous serez étonné, lorsque vous arriverez dans quelques unes de nos assemblées où il y a des concerts, de voir que le silence qui y règne presque toujours, cesse lorsque la musique commence. C'est le moment que l'on choisit pour faire la conversation, ou pour passer d'une chambre à l'autre. On s'agite, on parle tout le tems que dure un concert. Il semble que le bruit de la musique ne fait d'autre effet que d'ôter

la timidité qui jusqu'alors paraissait tenir tout le monde immobile.

" Après tout ce que je viens de vous dire, Monsieur, il faut vous apprendre la raison qui m'a engagée à donner à mes filles les talens qu'elles ont. L'amour en a été le premier motif; mais la sagesse m'a servi de guide. En donnant à mes filles les charmes que mon mari eût désiré de trouver en moi, j'ai eu soin de leur présenter les talens, plutôt comme une ressource dans la solitude, que comme un avantage dans le monde. Je leur ai fait approfondir les arts; je leur ai persuadé que les recherches dans ce genre étaient un amusement à tout âge, et dans toutes les circonstances; je leur ai donné ainsi une espèce de passion pour l'étude.

" M. Hillborough et moi, nous nous sommes aimés dès l'enfance"...Ici, mon cher Ferdinand, je rapprochai ma chaise, et je sentis mon cœur battre. Mde. Hillborough continua; " Tout jeune encore, M. Hillborough suivit son père en France, où ils restèrent quelque tems. Ils parcoururent ensuite l'Allemagne et l'Italie. Ils restèrent absens plusieurs années. Pendant

ce tems-là, ma mère m'éleva avec tous les soins que les dames Anglaises savent donner à leurs enfans. Nos familles étaient d'accord, M. Hillborough devait m'épouser à son retour."—Je m'attendais à quelque obstacle, mon cher Ferdinand ; mais le père de Mde. Hillborough était moins sévère que Mr. Duménil, ou M. Hillborough était plus raisonnable que moi. Quoiqu'il en soit, il arriva, et épousa *son Elise*.

" J'étais sensible et bonne, me dit Mde. Hillborough, mon mari me trouvait belle ; mais j'étais élevée à l'Anglaise, et je n'avais de talens que ceux qu'il fallait pour conduire mon ménage. Mon mari aimait les arts ; il les avait étudiés dans ses voyages, il les cultivait. Il regrettait souvent que je n'eusse aucun des talens agréables. J'avais 20 ans lorsqu'on nous maria. J'étais trop agée pour commencer à apprendre, je n'aurais acquis que des talens médiocres, et mon mari ne les aimait pas. Dès que mes filles furent en âge de travailler, je proposai à mon mari d'ajouter à leur éducation, les talens qu'il eût désiré que j'eusse cultivés. Nous partîmes pour Paris, où nous nous établîmes

établîmes pour quelques années. J'y eus ma troisième fille, que j'élevai comme les autres. Chaque jour je jouissais d'avoir enchaîné mon mari auprès de moi, en lui offrant dans mes enfans des talens dont il avait pris le goût et l'habitude. Mais je leur donnai en même tems les principes que j'avais reçus de ma mère, pour ne s'occuper à l'avenir que des soins qui pourraient plaire à leurs époux."

M. Hillborough qui rentra avec ses filles, et l'abbé qui arriva un moment après, interrompirent notre tête-à-tête. Nous passâmes dans le cabinet de peinture. Sans aucune flatterie, les ouvrages de ces demoiselles attirèrent mes éloges. Leur modestie en les recevant me charma plus encore que leurs talens.

Je passai une journée fort agréable avec cette famille, ce ne fut pas sans regret que j'appris qu'il fallait rester plus d'un mois sans les voir. Ils ont dû partir ce matin pour la campagne ; ils m'ont promis de me faire prévenir de leur retour.

Adieu, mon cher Ferdinand. Ma lettre est un volume, je souhaite qu'elle puisse

t'intéresser. J'espère que mes affaires iront assez bien en France, pour que je conserve la présence d'esprit nécessaire pour t'envoyer la suite de mes observations. Je confondrai à l'avenir les réflexions de l'abbé avec les miennes, en te laissant le soin de distinguer celles qui viendront de moi.

Tout à toi pour la vie.

LETTRE CXIV.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 19 *Sept.* 17..

HIER j'étais ivre. Je suis encore malade aujourd'hui. Je n'ai rien de mieux à faire que de m'accuser, et de maudire en t'écrivant le plus désagréable usage, le plus dégoûtant défaut auquel une nation aussi respectable sous tant de rapports ose se livrer. Je suis furieux de l'état où l'on m'a mis; furieux contre moi-même d'avoir placé mon amour-propre à suivre un exemple détestable, au lieu d'attacher ma gloire à braver

un usage d'autant plus blâmable, que le dégoût qu'il inspire est le moindre de ses inconvéniens. Un homme ivre sait-il ce qu'il fait? est-il maître de lui? A l'égal d'un fou, tous les crimes ne peuvent-ils pas être le résultat de sa situation? et lorsque comme à moi, il en résulte seulement un état d'imbécillité, et les souffrances d'une indigestion, ne peut-on pas appeler cela une heureuse ivresse, puisqu'elle ne cause de tort que celui qu'on se fait à soi-même? Comment donc s'exposer à cette dégradation? et comment un homme peut-il consentir à s'ôter, de gaîté de cœur, le jugement, la raison, le sentiment du bien et du mal? Comment peut-il se priver ainsi des dons que lui a faits le créateur, et s'assimiler, ou à la bête brute, ou à la bête féroce? Les Anglais sont pour moi inexplicables. Par quelle magie peuvent-ils conserver le génie des affaires, le calcul des opérations, en passant une partie de leur vie à détruire les moyens qu'ils ont reçus de la nature.

Leurs pauvres femmes, que je les plains! Non contens de ne mettre aucun soin à leur plaire, les maris exigent encore qu'elles sup-

portent celui qu'ils prennent à leur être à charge. Que faire d'un ivrogne? Que de dégoût entraînent les services qu'on lui rend! J'ai été ce matin au moment de demander excuse à mon valet de chambre, pour les soins rebutans que mon état avait exigés de lui. Le chagrin que j'en ai éprouvé m'a valu son indulgence, et la déplaisante image que je lui ai offerte, m'a acquité envers lui, en lui servant de leçon pour ne pas suivre l'exemple de son maître.

Qu'eût dit Elise, si elle m'eût vu hier? C'en était fait de tout le bonheur de ma vie. J'ai été témoin de l'aversion qu'au château de Key....l'ivrognerie inspire. Une femme de chambre d'Elise aimait, et devait épouser un des gens de Mr. Duménil. Ce domestique s'enivra; son maître le chassa. On crut que la future allait demander son congé aussi; mais au contraire, cette fille partageant la colère de Mr. Duménil, déclara qu'elle ne voulait pas plus d'un ivrogne pour mari, que Mr. Duménil n'en voulait pour laquais. Le valet amoureux se corrigea, il rentra en grâce. Mr. Duménil le maria alors avec sa maîtresse, et les établit tous deux dans le

village. Il est résulté de la correction et du repentir un fort bon ménage.

Comment les Anglaises si douces, si vertueuses, si belles, n'ont-elles pas sur leurs époux le même pouvoir que cette femme de chambre avait sur l'homme qu'elle aimait? Souvent, m'a-t-on dit, une femme passe toute la nuit à attendre patiemment son mari qu'on lui ramène enfin dans l'ivresse la plus dégoûtante, satisfaite encore de le voir rentrer sans autre accident. Elle lui prépare le thé, et prend de lui tous les soins qu'hier j'ai forcé mon valet de chambre à prendre de moi. Mde. Hillborough en me disant que dès l'instant qu'une Anglaise est mariée, *tout moyen de séduire lui deviendrait inutile, puisque les occasions ne lui en sont plus offertes,* aurait pu ajouter que par la manière de vivre des Anglais, l'occasion d'être séduite est pour une Anglaise au moins aussi rare à rencontrer que celle de séduire. Dieu me garde de vouloir ôter à des femmes aussi intéressantes le mérite de leur vertu. Mais la justice me force à convenir que le danger que court à tout moment une Francaise, de rencontrer un aimable

vengeur des torts d'un époux, n'est presque jamais à redouter pour une Anglaise. L'esprit de galanterie ne peut regner parmi des hommes qui passent une partie de la journée aux affaires, une autre à se livrer aux plaisirs de la table, et les heures qui restent jusqu'au lendemain, à se guérir ou se reposer du plus ou moins fatiguant état dans lequel les a mis le plaisir de boire, dont ils ont fait leur passe-tems favori.

Une fille publique qui ne demande aucun soin, pour qui l'argent est tout, convient bien mieux à un Anglais, que la beauté sensible et modeste qu'il faudrait persuader. Beaucoup moins avares de leur or que de leur tems, les Anglais trouvent chez les filles publiques tout ce qu'il leur faut. Aussi la ville de Londres est-elle, je crois, la ville de l'Europe où l'on en voit le plus. On en rencontre à chaque pas, et cependant je ne me suis point encore apperçu que cette troupe corrompue nuisît à la décence que j'avais remarquée le premier jour où j'ai parcouru la ville.

New Bond-Street est une des rues de Londres les plus à la mode. C'est là que

les jours où il fait beau tems, on passe à se promener à pied ou en voiture, les heures qui précèdent celle du dîner. Ainsi que les autres rues, *New Bond-Street* a des trottoirs qui mettent en sureté les gens à pied qui n'ont d'autre soin à prendre, que celui d'éviter de recevoir ou de donner des coups de coude, auxquels l'affluence de monde expose. *New Bond-Street* est une longue rue qui conduit d'un quartier à l'autre. Elle est bordée de chaque coté, de boutiques proprement tenues, et richement ornées. Les femmes y viennent faire des emplettes, plus par désœuvrement, je pense, que par besoin. Les hommes encore à jeun peuvent payer à ces jeunes beautés le tribut d'admiration qu'elles meritent, et je crois que souvent le plaisir de se montrer, fait pour ces belles délaissées un des plus grands charmes de leur matinée. Les filles publiques se trouvent là confondues dans la foule. Je n'aurais pas pu les distinguer si on ne me les eût fait remarquer. Elles sont presque toutes décemment et proprement vêtues. Les personnes obligées pour leurs affaires de traverser cette rue ajoutent au

bruit et aux embarras qui, comme chez nous, paraissent amuser les promeneurs.

Je passai plus d'une heure hier dans *New Bond-Street*, avec un Anglais qui était prié à dîner dans la même maison que moi. Cette aménité franche, cette bonté de cœur qui entraîne au plaisir d'obliger, cette bonne foi qui distingue un beau caractère Anglais, engagèrent celui avec qui j'étais, à répondre à toutes mes questions, sans en paraître fatigué, et à sourire à quelques unes de mes critiques, ayant plutôt l'air de s'en amuser que de s'en offenser. Ne voyant que des femmes dans les carosses, où rarement un homme a la patience de leur tenir compagnie, remarquant encore les femmes à pied se donnant le bras mutuellement, et les hommes de leur côté se tenant sous le bras comme les femmes, je demandai à mon complaisant conducteur si tout cela se passait ainsi par une trop scrupuleuse décence. Il se mit à rire en me disant : " L'orgueil m'engagerait à vous le laisser croire, mais la vérité m'oblige de vous avouer franchement que les soins nous ennuient. Nous sommes habitués au contraire à en recevoir.

Nos femmes sont élevées en conséquence, et de tous leurs agrémens, celui que nous estimons le plus en elles, est un caractère complaisant et attentif."—Mais l'amour, répondis-je, ne vous inspire-t-il pas quelquefois à votre tour le désir d'être attentif et galant? —" Les femmes, me répondit-il, étant peu habituées à nos soins, celle que nous choisissons pour épouse se contente de l'hommage de nos sentimens. Le choix que nous faisons d'elle l'assure de notre estime; car nous ne sommes rien moins que maris complaisans. Ce qu'il en coûte par nos loix pour séduire les femmes, en ôte le désir; et par cela seul nos ménages sont paisibles. Si nous convenons aux parens, lorsque nous recherchons leur alliance, nous avons la liberté de voir la femme que nous avons choisie, et notre assiduité près d'elle est la seule preuve de la préférence que nous lui donnons. Il n'y a pas à craindre que nous abusions de l'avantage de plaire, au risque d'apprendre le charme des séductions à celle que nous destinons à être notre compagne. Si nous ne plaisons pas, nous portons ailleurs notre hommage, ou bien nous nous

brûlons la cervelle ; car quelquefois aussi nous connaissons les extrêmes. Si nous plaisons, et que les parens s'opposent à notre union, un enlèvement suivi du mariage arrange l'affaire. Mais si nous séduisons une jeune demoiselle sans l'épouser, il y va de notre fortune. La crainte d'être ruinés, jointe à un esprit de justice qui nous ferait redouter pour nous-mêmes le tort que nous ferions aux autres, nous ôte toute idée de galanterie. Excepté dans les cas d'enlèvement, suivi du mariage contre le gré des parens, les familles en Angleterre vivent en paix. Il en coûterait trop pour nuire aux mœurs qu'on préfère de respecter."

" La galanterie, le désir de plaire, un certain commerce de soins qui fait le charme de vos sociétés Françaises, tout cela nous est inconnu. Au lieu de nous exposer aux troubles que causent vos séductions, aux malheurs même que souvent elles entrainent ; nous préférons de passer une partie de notre tems entre hommes, de nous entretenir de nos affaires personnelles, de celles de notre gouvernement, des moyens de servir notre pays.

Voilà des passe-tems dont il ne résulte point d'inconvéniens, et auxquels nous sommes plus propres qu'aux tendres grimaces, et aux doux propos pour lesquels vous avez en France le genre de grâces qui nous manquent. D'ailleurs votre caractère et vos usages vous faisant moins redouter qu'à nous les suites des liaisons qu'ils autorisent, vous pouvez plus facilement en braver les inconvéniens, pour vous en permettre les plaisirs. Nos femmes n'ayant pas avec nous les mêmes rapports, sont obligées de vivre entr'elles. Dans les grandes assemblées même, il est fréquent de ne trouver à peine qu'une douzaine d'hommes, parmi plus de deux cents femmes. Dans les lieux publics, si nous payons à la foule de beautés qui s'y présentent un instant d'admiration, notre hommage muet ne peut ni blesser la modestie, ni troubler de jeunes têtes.

Une jolie femme qui entrait dans une boutique devant laquelle nous passions, interrompit mon aimable compagnon, en lui demandant s'il dînait chez Lady L***. C'était précisément chez Lady L*** où nous étions invités. Nous suivîmes dans

la boutique Miss Charlotte ; c'est ainsi que mon compagnon nomma la belle. Il me présenta à elle comme le gentil-homme de France qui parlait le mieux Anglais. Cet éloge me mit d'abord en faveur auprès de Miss Charlotte, qui me fit une petite révérence bien brusque, accompagnée pourtant d'un charmant sourire, et du regard le plus modeste et le plus doux. Je me hâtai de présenter une chaise à Miss Charlotte, pendant qu'elle demandait au marchand les choses qu'elle voulait acheter ; mais ne voyant plus mon camarade de promenade auprès de moi, je demandai ce qu'il était devenu. Un des garçons de la boutique me dit qu'il venait de sortir ; je saluai Miss Charlotte pour aller le rejoindre. Je le trouvai à quelques pas de la boutique. Je lui fis des reproches d'avoir quitté si promptement une si jolie femme. J'ai cru, me repondit-il, que vous vous établissiez à demeure dans cette boutique ; l'ennui m'a gagné. Que voulez-vous que nous fassions, nous autres hommes, à regarder marchander ou acheter ces bagatelles ?—Mais lorsque l'acheteuse est aussi jolie ?—Jolie ? l'éloge

est

est faible. Elle est charmante, belle comme un ange, et d'un caractère encore plus charmant que sa figure. J'en suis amoureux, elle m'aime, et nous comptons nous marier avant la fin de l'année. De quoi riez-vous ? ajouta-t-il en me regardant d'un air étonné ? —Mais je ris de votre manière d'être amoureux. Les soins que vous prenez pour plaire, ne doivent pas en effet vous gêner.— Comment, depuis plus d'un an je la suis dans toutes les assemblées, je m'assieds toujours à côté d'elles partout où je la rencontre. Je me trouve aux heures qu'elle m'assigne, soit dans les lieux publics, soit dans les maisons particulières. Certes, cet assujettissement doit lui prouver mon amour. Si je ne tenais pas extrêmement à décider son choix en ma faveur, je ne me donnerais pas tous ces soins. Mais cette jeune personne est élevée à merveille, et fera, j'en suis sûr, une excellente femme.

J'avais destiné ma journée à mon camarade ; il me proposa d'aller rendre visite à quelques personnes avec lesquelles il voulait me faire faire connaissance. J'acceptai. Nous ne devions dîner qu'à 7 heures ; ainsi

nous avions encore du tems à employer, ou à perdre. Dans certains cas n'est-ce pas synonime ? A la prémière maison où nous nous arrêtâmes, *Not at home*. A la seconde, à la troisième, de même. Cela me fit penser aux premières visites que je fis a Bordeaux avec mon père. De tendres souvenirs m'arrachèrent un soupir, et je songeai qu'à la place de mon Anglais, je n'eusse pas quitté si promptement la boutique où j'aurais rencontré mon Elise.

Dans la première maison où nous fûmes reçus, nous ne trouvâmes que Madame ; son mari était sorti ; mais le connaissant déjà, et ayant vu Madame deux fois chez une de ses parentes, je fus admis sous la protection de mon conducteur qui était ami intime et parent du maître de la maison. On nous conduisit dans le salon. Cinq ou six enfans entouraient leur mère que notre visite ne détourna point du plaisir de s'en occuper. Plusieurs *how do you do*, et autant de *I thank you*, furent pendant un quart d'heure les seuls mots qui furent prononcés de part et d'autre. Mon camarade ne parlait pas ;

je suivis son exemple en admirant plus que lui peut-être la continuelle occupation de cette tendre mère. On annonça une visite. C'était une jeune femme, qui après m'avoir salué, et demandé à mon camarade comment il se portait, alla se placer auprès de la maîtresse de la maison, et s'occupant des enfans, me donna l'occasion de faire l'éloge de cette jolie famille. La mère, satisfaite de l'hommage que je lui offrais, sonna pour faire venir ses deux derniers enfans qui, portés par leurs *bonnes*, me furent présentés. La conversation alors s'anima un peu, toujours cependant sur le même sujet.

Quand nous sortîmes, mon camarade me dit : j'espère que cette maison vous conviendra. On y fait bonne chère, et le cuisinier est Français ; mais les visites ici ne sont pas amusantes, comme vous le voyez. Elles ne sont guères plus amusantes en France, lui dis-je ; aussi depuis quelques années, à Paris sur-tout, on se dispense de cette gêne. En envoyant quelquefois se faire écrire, on a rempli son devoir, et on est quitte envers la société.

Nous nous arrêtâmes dans une maison où

nous trouvâmes quatre demoiselles travaillant auprès de leur mère. Elles ne prononcèrent pas un mot pendant un quart d'heure que nous fûmes là. La mère me parla un peu de la France où elle avait passé un an. La conversation fut froide et courte ; nous sortîmes.

Nous allâmes de là chez un Anglais que j'avais connu en Italie. Il me reçut avec aménité, et il me présenta à sa sœur qui n'est pas encore mariée, quoiqu'elle ait près de 30 ans. Mais ici il n'est pas nécessaire comme en France qu'une Demoiselle se marie pour avoir un état ; elle a en Angleterre celui que lui donnent sa fortune et sa naissance. Elle peut être présentée à la Cour, et n'a pas besoin de se donner un maître, pour être comptée pour quelque chose dans le monde. Il en résulte le grand avantage pour les Demoiselles, d'avoir le tems de choisir. Ici elles se marient à tout âge ; mais rarement au sortir de l'enfance, comme chez nous, où il est assez commun d'être déjà une vieille mariée à 25 ans. En Angleterre où l'on a plus de respect pour le lien du mariage qu'en France, on juge (à moins que l'amour

n'en ordonne autrement) qu'il faut atteindre l'âge où l'on sait ce que l'on fait, avant de se lier pour la vie. Il est vrai que le respect qu'ici l'on porte aux bonnes mœurs laisse moins d'inconveniens à la liberté qu'on donne aux jeunes Demoiselles. Chez nous au contraire, une fille dans le grand monde jusqu'à l'âge de 30 ans, serait sur une mer trop orageuse, pour que la crainte qu'elle n'eût fait naufrage ne l'empêchât de trouver un époux; car telle est notre inconséquence, nous ne supporterions pas la pensée de ce qui aurait pu se passer avant notre lien, et dès que nous sommes mariés, nous donnons à nos femmes une liberté absolue, et souvent un exemple trop offensant, pour que l'esprit de vengeance seul ne les engage pas à le suivre. On voit rarement en Angleterre des mariages forcés. On juge avec sagesse que dans un engagement aussi sérieux, et que l'on sait respecter, l'intérêt d'une Demoiselle doit être plus consulté que celui de sa famille. Une Demoiselle jouit donc ici de sa liberté jusqu'au moment où elle se marie. Alors il faut qu'elle se conforme aux volontés de son époux. Cela me paraît plus

dans l'ordre que chez nous, où une femme n'est libre que lorsqu'elle ne devrait plus l'être. Avoue, mon cher Ferdinand, qu'il faut être aussi corrompus que nous le sommes, pour tolérer sur ce point nos usages.

La Demoiselle à qui son frère me présenta, tient sa maison. Il n'est pas marié. Je fus reçu avec politesse, et l'on m'engagea à revenir. De là nous nous rendîmes chez Lady L*** où nous devions dîner.

Lady L*** était dans son salon avec plusieurs femmes. Miss Charlotte arriva quelques mómens après nous. Dès qu'elle fut assise, mon jeune camarade me prouva qu'il m'avait dit vrai, en allant se placer près d'elle, où il resta jusqu'à l'heure du dîner sans se déranger pour aucune des personnes qui entrèrent. Mais ceci est encore un usage que j'approuve. On ne croit pas comme en France, être obligé de se lever chaque fois que quelqu'un entre dans l'appartement; la maîtresse de la maison est la seule qui salue ceux qui entrent. Cela est plus commode pour les personnes de la société, qui jugent avec raison qu'elle seule doit être chargée de faire atttention à ceux qu'elle reçoit.

Pendant près d'une heure mes regards curieux se tournaient souvent du côté de Miss Charlotte. Je remarquai que son *futur* la regardait peu et lui parlait encore moins; mais ils avaient l'air très-contents l'un de l'autre

Milord L**** entra. On servit un moment après. Je te parlerai peu de ce dîner dont les suites m'inspirent trop de honte pour ne pas me hâter d'en éloigner le souvenir. Quoique je sûsse que pour plaire aux Anglais il ne faut pas refuser leur invitation de boire trop souvent renouvellée, je n'eus pas la présence d'esprit de me ménager pendant le repas. Un peu avant 9 heures, les femmes sortirent de table. L'usage est ici que les hommes ne les suivent pas. On était encore à table après dix heures. Les pauvres femmes pendant ce tems-là s'amusaient, ou s'ennuyaient entr'elles, sans que personne s'en inquiétât. J'étais certainement le seul qui songeais à la patience qu'elles avaient à attendre des hommes si peu aimables pour elles. Ils allèrent sans doute vers minuit porter dans le salon l'odeur de la cave. Quant à moi, je sais peu

ce qui se passa. Dès que les femmes furent sorties de table, il y eut si peu de retenue, qu'il fallut non-seulement boire à la santé de bien des gens, mais encore à celle de bien des choses. Enfin, lorsque la raison me revint, je me trouvai dans mon lit, sans me souvenir comment j'y étais parvenu.

Jetons le voile le plus épais sur cette sottise. Je t'ai fait ma confession, bien sûr que tu ne la divulgueras pas. Le ciel me préserve que la connaissance de cette aventure arrive jusqu'à Key....

Adieu, mon cher Ferdinand. Tu recevras cette lettre un courier plus tard que tu n'aurais dû la recevoir. Je n'ai pu la finir le jour que je l'avais commencée, une visite m'a pris tout mon tems. Le visiteur avait à me parler de lui, et sans s'appercevoir que mon intérêt diminuait à mesure qu'il prolongeait sa séance, il m'a impitoyablement fait perdre à l'écouter, les momens que je t'avais destinés. Si tu as une recette pour se débarasser d'une visite importune, rends-moi le service de me l'envoyer.

Tout à toi pour la vie.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE CXV.

ELISE A ALFRED.

Au Château de Key...le 27 Septembre 17..

QUELQUEFOIS tristement à ma fenêtre, les yeux fixés vers la campagne, je remarquais l'effet que produisait une suite de tems orageux. Les feuilles, les fleurs me paraissaient flétries, tout m'offrait l'image de la langueur. Mais au premier rayon de soleil tout semblait se ranimer, et chaque chose en reprenant une nouvelle existence m'arrachait un douloureux soupir. Pour moi seule, m'écriais-je alors, pour moi seule un beau jour ne peut donc renaître, et mon âme restera flétrie sans être ranimée par un instant plus doux !

Enfin le ciel a exaucé mes vœux. Le séjour de votre père ici m'a rendu l'espérance, je n'offre plus l'image du découragement, je me sens renaître à mon tour.

Il m'est bien cruel sans doute d'être séparée

de vous. Mais votre voyage en Angleterre m'a replacée dans la position où j'étais lors de votre voyage en Italie. Les chagrins auxquels j'ai été livrée depuis, me font trouver ma situation supportable, aujourd'hui que l'espérance paraît de nouveau sourire à mes désirs. Depuis que nous sommes seuls, ma tante a eu deux occasions favorables de parler à mon père. Elle espère obtenir bientôt de lui la liberté de notre correspondance. " C'est d'Alfred seul que dépendra son union avec ma fille, a répété plusieurs fois mon père, en réponse aux sollicitations de ma tante en votre faveur. Qu'Alfred ne fasse parler de lui qu'avec éloge; qu'il acquière les vertus dont en Angleterre il trouvera des exemples à suivre; qu'il forme son jugement chez une nation, où l'habitude de réfléchir doit donner des idées justes sur le bien et le mal, où l'on conserve pour les mœurs un respect si nécessaire pour le repos des familles, chez un peuple où l'homme aimable est compté pour peu, l'homme estimable pour beaucoup. Qu'il observe avec soin une nation où l'on sait encore porter respect à la reli-

gion, soumission aux loix, et où l'on sert son pays plus par esprit de patriotisme que par ambition. Qu'il profite des exemples qu'il y trouvera, et alors Alfred formé selon mes désirs deviendra mon gendre."

Comme le cœur me battait pendant que ma tante répétait tout ce que lui avait dit mon père ! Oh ! je ne puis plus redouter l'avenir, puisque j'attends ma félicité de la conduite d'Alfred !

Le 28 Septembre.

J'ai été interrompue hier par la famille du château de Néraque, qui est arrivée vers le soir pour passer une semaine avec nous. La nièce des vieilles demoiselles est mariée depuis quelque tems à un homme qui, dit-on, doit sa fortune à mon père. Toute la famille est venue lui rendre la visite qu'il fit lors de ce mariage; dans le tems même où mon Alfred eut l'imprudence de venir jusques dans le château de Key..... me faire ses adieux, et rendre ma tante témoin des sermens que nous nous fîmes de nous aimer toujours. L'heure où ils sont arrivés, le

petit salon où d'abord ils furent reçus renouvelèrent tous mes souvenirs. Je sentis une impression de tristesse que j'eus de la peine à vaincre.

Pendant le souper on parla de l'Angleterre. Cette conversation me donna de l'inquiétude. Pardon, mon Alfred, mais il faut que l'amour aussi indulgent que l'amitié permette à mon cœur de s'épancher. Ma bonne tante m'a écoutée avec patience une partie de la matinée ; soyez aussi complaisant pour moi, vous qui seul causez mes tourmens, vous qui seul pouvez me rendre le bonheur que je ne puis recevoir que de vous.

Après avoir été de l'avis de mon père sur plusieurs points à l'égard des mœurs des Anglais, le nouveau marié qui a passé un an à Londres, assurant que la vie qu'on y menait était fort triste, en donna pour raison l'impossibilité de faire société avec les Anglais. L'usage, dit-il, de faire les visites le matin, vient de ce que depuis l'heure du diner les Anglais employent le reste de la journée à table, et l'on ne peut se lier avec eux, que sous condition de s'enivrer ensemble

semble. Si j'eusse, ajouta-t-il, resté plus long-tems à Londres, j'aurais certainement pris l'habitude de boire, dont les Anglais prétendent que leur climat à fait un besoin. O mon Alfred, quel vilain défaut ! Mon père a fait la grimace ; j'ai senti que je rougissais. J'ai cru vous voir exposé à prendre cette funeste habitude. En me rappelant le malheur que déja nous a causé votre liaison avec le Prince Orsinelli, j'ai pensé avec effroi, que si votre caractère doux et complaisant vous laissait encore entraîner à prendre les défauts des personnes que vous fréquentez, nous serions perdus sans ressource. Je crois être certaine aujourd'hui, mon Alfred, que votre première faute est pardonnée ; au nom de tout ce que vous avez de plus cher, je vous en conjure, n'en commettez pas une seconde ; je sens que j'en mourrais. Employez le tems de notre séparation à cultiver vos talens, à augmenter vos connaissances. Livrez-vous à l'étude. Ayez soin de ne choisir pour vos délassemens que ce qui ne peut pas vous compromettre. Oh ! si j'étais à votre place, j'aimerais mieux, mille fois mieux ne goû-

ter aucun plaisir, que de risquer de perdre le bonheur. Songez, songez sans cesse à la sévérité de mon père, et que mon amour, cher Alfred, soit votre sauve-garde ; je laisse au vôtre le soin de me rassurer. Alfred, cher Alfred, vous veillerez sur vous ? et vous pardonnerez à cette pauvre Elise, si la plus légère crainte la trouble. Lorsque vous songerez à tout ce qu'elle a souffert, vous pardonnerez une faiblesse que de justes motifs rendent excusable.

Adieu, mon cher Alfred, adieu, mon ami.

LETTRE CXVI.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 3 Octobre, 17..

J'ARRIVE dans le moment de Hyde-Park. C'est un grand espace où l'on se promène en voiture et à cheval. Cette promenade m'a rappelé les boulevards de Paris. Les voitures y sont de même à la file. L'affluence était grande, quoique dans

cette saison les persomnes élégantes soient à la campagne, soit par étiquette, soit par goût. Les voitures et les chevaux m'ont paru mieux soignés que chez nous ; s'il y a moins de brillant qu'en France, une propreté plus recherchée le remplace, et l'œil est satisfait. Mais c'est en entrant dans le jardin de Kensington que ma vue a été frappée d'un spectacle charmant. Il m'a fallu autant de soin pour ne pas coudoyer une jolie femme, qu'il m'en eût fallu prendre dans un parterre émaillé de fleurs pour ne pas les fouler. Un espalier de figures ravissantes s'est d'abord offert à mes regards. Sept ou huit femmes placées les unes à côté des autres, m'ont forcé de me ranger pour ne pas les détourner, et mon admiration pour cet ensemble m'a tenu immobile, jusqu'au moment où d'autres beautés sont venues à leur tour ravir mes regards. Toute l'allée destinée à la promenade m'a offert d'un bout à l'autre le même charme, qui m'a paru d'autant plus séduisant, que la nature seule en faisait les frais. Je n'ai vu à aucune de ces beautés ; ni cette parure affectée dont nos françaises font trop souvent

usage ; ni ce rouge foncé que chez nous les femmes empruntent à l'art, et qui ne fait que nuire à la belle nature, en cachant la fraîcheur du teint. Je ne sais si les Anglaises mettent du rouge, mais si elles en font usage, c'est avec un art qui imite si bien la nature, qu'alors il peut être pris pour un de ses charmes.

Le jardin de Kensington me parait plus convenable encore pour la solitude, que pour le tumulte. Il inspire le désir du tête-à-tête. C'est un lieu charmant, qu'il faut aller chercher un peu loin. Il est hors de la ville, et il n'y tient que par Hyde-Park, qui le sépare de Londres. Le château de Kensington est une maison royale, que je n'ai pas vue en dedans, mais qui au dehors n'offre rien qui puisse attirer l'attention. Nous sommes sortis par le côté du jardin qui donne dans le village, ou petite ville dont il tire son nom.

St. James, et Green Park, sont deux autres promenades qui par leur proximité n'en font qu'une, mais moins frequentée que Kensington, qui selon moi mérite en effet la préférence. Dans le parc St. James

est le palais de la reine. Je l'ai vu en détail sans en être content. Je ne l'ai pas été d'avantage de celui du roi, qui donne aussi dans le parc de St. James. Il ne faut pas avoir vu Versailles, pour être satisfait ici de la demeure du souverain. Il en est de même pour les maisons des particuliers ; il y a une grande différence entre nos hôtels de Paris, et les grandes maisons de Londres. Un homme riche se contente ici d'une maison où il n'y a que deux ou trois pièces à chaque étage. Il n'y a pas un cabinet de dégagement, pas un *Boudoir*, aucun de ces petits détails, qui dans nos maisons françaises ajoutent toutes les commodités du logement à la magnificence que donne l'usage d'avoir au même étage plusieurs pièces qui se suivent.

Les maisons de Londres, dont l'intérieur ressemble un peu à nos belles maisons de France, sont rares ; on les cite. J'ai vu entre autres celle du Prince de Galles ; ce palais est situé entre cour et jardin. On a jugé que pour avoir des portes cochères, il seroit fâcheux de couper souvent de beaux trottoirs qui font l'agrément et la sureté des piétons.

Comme il y a plus de gens qui vont à pied que de gens qui vont en voiture, il me paraîtrait ridicule de critiquer ce qui fait la tranquillité du plus grand nombre.

On employe si peu de terrein à Londres pour l'emplacement d'une maison, qu'une masse de bâtiment, qui dans une rue un peu courte, représente une seule maison aux yeux habitués à notre manière de bâtir, en réunit quelques fois sept ou huit, plus ou moins. Dans les longues rues la vue se fatigue de l'uniformité. Une porte et deux fenêtres composent la largeur d'une maison, qui est suivie d'une porte et de deux fenêtres pour la largeur d'une autre, &c. &c. Voilà ce qui de chaque côté borde des rues tirées au cordeau. Les maisons sont de briques ; lorsqu'on en voit commencer une, on est effrayé du peu d'épaisseur de ses murs. Mais en revanche aucun de nos hôtels ne peut rivaliser avec la propreté scrupuleusement entretenue dans toutes les maisons de Londres. Elles sont lavées et frottées toutes les semaines ; la fumée du charbon de terre oblige à cette précaution.

Chaque maison a la même distribution.

Cette uniformité intérieure est avantageuse pour les voleurs dont la ville de Londres abonde. Ils savent que dans chaque maison on dort dans telle chambre, on a son argenterie dans telle autre, que tel étage peut être dévalisé, sans troubler le sommeil de personne. Ils n'ont à craindre que les crieurs de nuit, qui se font entendre dans chaque quartier toutes les demi-heures, depuis que le soleil est couché, jusqu'à ce que le jour commence. Les voleurs les laissent passer, ou bien, ce qui arrive, dit-on, quelquefois, ils s'accordent pour un profit avec les crieurs de nuit, qu'ils peuvent juger d'une probité facile à corrompre.

Si l'on osait se servir de cette expression, on dirait que l'Angleterre est pour les voleurs la terre promise. On ne peut voyager sans faire la part des voleurs. Si l'on doit passer par telle ou telle route, on sait que là on doit être volé, et sans que cela souffre la moindre difficulté, on se prépare à donner son argent à des gens assez honnêtes, pour ne pas vous ôter la vie. C'est entre le voleur et le volé un commerce de procédés dont on semble être convenu. Si par acci-

dent quelqu'un est assassiné, c'est un malheur qui est contre leurs lois et leur usage. Si par accident un voleur est pris, c'est un malheur pour lui, car il n'y a personne pour l'arrêter. Les Anglais ne veulent pas avoir de maréchaussée, ni de troupes quelconques destinées à cette fonction. L'on ne peut donc, sur-tout à une certaine distance des grandes villes, voyager avec sécurité.

Il y a cependant des cantons en Angleterre où l'on m'a dit que l'on pouvait voyager sans risque. Mais ce n'est pas aux environs de Londres. Un Anglais m'a prié d'aller passer quelque tems chez lui à la campagne. On n'a pas dans la province où je demeure de voleurs à craindre, m'a-t-il dit ; à peine fait on attention à tenir son château fermé. Vous verrez chez moi et chez mes voisins, a-t-il ajouté, l'état que nous tenons dans nos terres. C'est là où nous mettons toute notre magnificence. C'est là où nous sommes logés grandement ; ce dont nous nous soucions peu à Londres, où nous restons le moins qu'il nous est possible. Le nuage épais formé par la fumée du charbon de terre, et par les frequens

brouillards de la Tamise, nous chasse de la ville, quand nos affaires ne nous y retiennent plus.

Le goût des Anglais pour vivre dans leurs terres, rend, comme je te l'ai déjà dit, les beaux hôtels rares à Londres, où beaucoup d'Anglais ont presque toujours l'air de n'être qu'en passant.

Si dans la ville de Londres, plus grande que celle de Paris, on employe moins de terrein pour bâtir une maison, le même espace en contenant un plus grand nombre, il en résulte que la grande majorité des habitans est mieux logée à Londres qu'à Paris; les grands seigneurs, et les gens riches beaucoup plus mal....

J'ai été interrompu par le bruit que j'ai entendu sous mes fenêtres, où une foule rassemblée a excité ma curiosité. C'était une *box*, ou bataille à coups de poing entre deux hommes qui avaient pris dispute. Trop habitué à cette humanité que je me plais à admirer chez les Anglais, j'ai cru qu'on allait les séparer. Mais au contraire, il m'a paru qu'on les excitait. J'étais indigné. Que les hommes se disputent et se battent,

c'est de tous les tems, et de tous les pays. Mais si l'honneur force à vider une querelle, et empêche de séparer les combattans, il est contre tout sentiment humain de les exciter. Les Anglais ont donc aussi leur portion d'inconséquence, me suis-je dit; cette mode sauvage de combats à coups de poing, semble leur faire oublier ce sentiment d'humanité qui les distingue! Mais la populace est sans doute partout à peu près la même, ai-je pensé en me retirant de la fenêtre, ne pouvant plus supporter la vue d'un visage ensanglanté. J'ai eu de la peine à me rendre à toutes les raisons que m'a données l'abbé, pour me prouver qu'on était forcé de laisser à la populace de chaque pays un moyen de satisfaire à ses passions, toujours plus ou moins sauvages et barbares. Cet usage de combats à coup de poing, m'a-t-il dit, lui paraissait encore moins inhumain et plus légal que toute autre manière de satisfaire à la vengeance qu'inspire une querelle du peuple.

Adieu, pour aujourd'hui, mon cher Ferdinand. Je suis obligé de quitter ma lettre que je reprendrai demain ou après-demain.

Le 7 Octobre.

Je n'ai pu t'écrire plutôt. Hier je comptais avoir le tems de finir cette lettre, mais il m'en arriva une d'Elise, et je donnai la préférence au plaisir de la rassurer, sur celui de causer avec toi.

Cette chère Elise me traite un peu sévèrement, en me croyant susceptible de prendre tous les défauts que je rencontre. Cependant je pardonne à son amour la crainte qu'il lui donne. Elle a entendu parler de l'usage que les Anglais ont de boire, et déjà sa tête en est bouleversée. Elle craint de me voir accusé d'être un ivrogne, si j'ai un moment d'oubli, comme je fus accusé d'être un joueur par l'abus que l'on fit de mon inexpérience. Je lui ai écrit hier tout ce que j'ai pu imaginer pour la rassurer. Je ne l'ai pas trompée. J'évite de me trouver à de grands dîners, et je n'ai été depuis ma triste avanture que chez les Anglais, qui témoins de l'état où m'avait mis leur funeste usage, ont eu l'honnêteté de me dispenser de le suivre.

Je te prie, mon cher Ferdinand, de voir Elise, et de la rassurer sur mon compte. On a voulu me conduire dans des maisons de jeu, j'ai refusé constamment. J'aime mieux ne pas savoir si ces maisons ressemblent aux nôtres, et sacrifier le désir des comparaisons, que de m'exposer au moindre danger. Je me repose donc sur toi pour veiller à dissiper les inquiétudes de mon Elise. Pour récompenser les soins que tu prendras, je ne fermerai pas cette lettre, sans te dire un mot sur les spectacles.

L'opéra n'est pas ouvert toute l'année ici comme à Paris ; la saison n'en est pas encore venue. Dès qu'il commencera, j'irai le voir, ne fut-ce que pour t'en rendre compte.

J'ai été voir une pantomime au théâtre de Covent-Garden. J'y ai vu dans l'espace de trois quarts d'heure tout ce que renferment le ciel, la terre et les enfers. On y voit alternativement et quelquefois ensemble des cérémonies payennes, et chrétiennes. On y voit des brigands, des revenans, un palais de fée, un cimetière, un héros, un paillasse, des

des gens qui se tuent, que l'on voit baignés dans leur sang, et qui expirent dans les convulsions de l'agonie. C'est un arlequin qui opère sur le théatre tous ces prodiges. Par le pouvoir de son sabre enchanté, une cruche devient un arbre, un tonneau devient une maison, un enfant prend la forme d'un ours, &c. sans qu'on puisse deviner le motif de ces métamorphoses. Ce spectacle semble fait pour un peuple sérieux qui a besoin d'être dissipé par cette multiplicité d'objets. Les décorations répondent par leur variété à ces changemens de scènes multipliés.

Les Anglais sont tellement amoureux des pantomimes, qu'il y en a même à Drury-Lane, où l'on joue les chefs-d'œuvre de Shakespeare. On y voit une actrice qui mérite sa célébrité par un talent vraiment sublime. Elle est souvent secondée par des acteurs qui forment l'ensemble d'un bon spectacle. On est fâché à la suite d'une représentation intéressante, de voir une farce qui détourne des impressions tendres ou héroïques que l'on vient de recevoir. Tu as lu le théâtre Anglais ; tu connais dans ce genre le génie national, il serait donc su-

perflu de t'en parler. Un inconvénient des spectacles ici, c'est leur excessive longueur. Je pense que l'on veut qu'il y en ait assez pour les gens qui dînent de bonne heure, et pour ceux qui sont trop *fashionables* pour ne pas dîner le plus tard possible. On m'a dit que l'opéra ne commençait guères avant huit heures. On en sort à minuit, quand on n'aime pas à attendre sa voiture.

J'allai hier encore à Drury-Lane, où je fis la rencontre d'un artiste que j'avais connu à Rome. Les observations sur l'Eglise de St. Pierre que tu as lues dans mon journal pour Elise sont toutes de cet artiste. Il joint à un grand talent, des connaissances profondes, et une justesse de jugement bien rare. Il a une manière si claire d'expliquer ses observations, que tout le monde peut l'entendre ; il a en outre une impartialité qui a redressé souvent mes préventions. Nous devons aller voir ensemble les monumens de cette ville. Je te felicite de cette heureuse rencontre, tu auras des détails intéressans et vrais. Pour t'inspirer plus de confiance, je te préviens que j'aurai le soin, quand je t'écrirai sur ce sujet, de mettre

entre des guillemets toutes les remarques de mon artiste.

Il y a ici trois théâtres qui ne sont ouverts que l'été ; c'est celui d'Astley, le *Royal-Circus*, et Sadler's-Wells. Aux deux premiers on voit des tours, et exercices de chevaux. *Voulez-vous des pantomimes, on en a mis partout.* Mais là, elles sont d'accord avec ce qui les a précedées. Au reste je te dirai que je conçois ce goût pour les pantomimes, car elles m'ont fort amusé.

Une chose dont tu ne te douterais pas chez un peuple aussi sérieux, c'est son goût pour les caricatures. Elles m'amusent beaucoup, quand je parcours les rues. Je m'arrête quelques fois un quart d'heure devant chaque boutique où on les expose. Elles sont presque toutes ingénieuses, et bien dessinées.

Mais adieu, mon cher Ferdinand. J'ai tant de plaisir à causer avec toi, que si j'avais plus de tems à disposer, je crois que je ne quitterais plus la plume. En t'écrivant, ou en écrivant à Elise, il me semble que je me rapproche de tout ce que j'ai de

plus cher au monde. Adieu, mon cher ami.

LETTRE CXVII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 8 Octobre. 17..

PLUS souvent qu'on ne croit une bonne action trouve sa récompense. Déjà en t'assurant du plaisir que m'ont fait tes deux premières lettres dattées de Londres, je te dédommage sans doute de la peine que tu as prise d'écrire avec tant de détail. Courage, ne te lasse pas ; continue le tableau que tu as si bien commencé. Tes réflexions, tes opinions, la faute même que tu as faite de t'enivrer, qui te donne l'occasion de faire connaître tout ce que l'on doit attendre de bien d'un caractère aussi sensé que le tien ; tout cet ensemble enfin m'a donné la pensée que je pouvais tirer de tes lettres un grand parti. Tu sens bien que puisque tu as la bonté de me faire faire avec toi le voyage d'Angleterre, d'une manière aussi inté-

ressante, il est impossible que mon attachement pour M. Duménil ne m'engage pas à lui faire (en tems et lieu) partager la jouissance que tu me donnes.

Tu ne te doutais certainement pas, en écrivant ta lettre sur l'ivrognerie, que ce serait précisément cette lettre qui me donnerait l'idée de tirer parti de notre correspondance. Eh bien, c'est cette lettre même qui m'a inspiré. Repose-toi sur mon *savoir-faire*, et crois que je saurai forcer M. Duménil à reconnaître qu'un jeune homme, dont le jugement parait aussi formé, qu'un jeune homme que le désir de s'instruire, rend aussi intéressant, et que la crainte de se compromettre rend aussi scrupuleux, est fort à desirer pour gendre.

La prudence ne nous dit-elle pas : *dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement ?* et la prudence n'est-elle pas toujours mon conseil et mon guide ? Ne crains pas que mon empressement à te servir me fasse précipiter mes démarches. Sois sans inquiétude. Je me donnerai le tems de dresser mes batteries. J'attendrai d'avoir tous les matériaux que tu dois me fournir, et je n'at-

taquerai notre ennemi, que lorsque je me serai assuré de réussir à l'attirer vers nous. Alors ce sera avec la certitude du succès que je travaillerai à le soumettre. Prends donc courage, mon cher Alfred, ne te lasse pas de m'écrire sur l'Angleterre. Que mon projet ne gêne pas ton style. Tes lettres que tu ne te donnes pas la peine de recopier pour moi, sont déjà remplies de ratures ; je saurai les multiplier, si quelques phrases confidentielles me paraissaient pouvoir nuire à mon plan. Ainsi ne te gêne sur rien ; je fais mon affaire de supprimer quelque chose si la circonstance l'exige. D'ailleurs je pense que tu n'auras aucun secret à me confier, et je suis le premier aujourd'hui à te conseiller de remplir strictement toutes les conditions de ton noviciat. Ta position exige tous tes scrupules, et je ne veux point les lever jusqu'à ce que tu aies prononcé tes vœux, et que tu sois entré dans l'ordre conjugal. Mais alors encore, je fais mon affaire de te rendre à la société. Je me charge de ta seconde éducation, et certes je ne souffrirai pas que mon ami reste affublé de tous les préjugés d'une femme. Je garde

avec soin le dépôt des papiers relatifs à notre correspondance, que tu m'as confiés en partant pour l'Angleterre. Quand tu seras marié, je te ferai relire mes lettres. Tu y trouveras une saine politique, pour savoir jouir de la société, sans se rendre coupable envers elle. Tu y apprendras à dépouiller le véritable honneur des sots préjugés dont il n'a que faire ; et si tu as eu l'injustice d'attribuer tes malheurs à quelques uns de mes conseils, tu rougiras en voyant qu'au contraire tu n'as été malheureux que pour n'avoir pas su les bien suivre. Le seul reproche que j'aie à me faire, peut-être, c'est d'avoir trop compté sur tes dispositions, et d'après cela de t'avoir donné des conseils prématurés. Cependant toute autre position que la tienne aurait laissé sans inconvéniens tes imprudences, et j'aurais eu le plaisir de te voir formé quelques années plu tôt. Mais il faut moderer mon impatience, et te laiser jusqu'à ton mariage entre les mains de M. Duménil et de l'abbé. En tems et lieu mon tour reviendra. Tu es né avec trop d'avantages, pour que je les laisse enfouïr, et ce sera avec zèle que je

recommencerai un ouvrage qui doit te conduire à la perfection.

Ton père est dans l'enchantement des lettres que tu lui écris. Ton style sait prendre les différentes nuances qui conviennent à chacun. C'est un mérite rare; mais ménage-le pour de meilleures occasions. J'entends souvent lire tes lettres chez Mde. de Granval. On n'y parle que de ta gaieté, de ton enthousiasme pour les dames Anglaises. Ce ton léger que tu prends uniquement pour plaire à ton père, n'est pas sans danger pour toi, je t'en avertis. Il fait naître des réflexions qui redoubleraient la sévérité de M. Duménil, si ces lettres lui étaient communiquées. Ne nous pressons pas, mon cher ami, l'heure de briller n'est pas encore venue. Fais dans ce genre le sacrifice de ton amour-propre. Joins ce sacrifice à tous ceux que tu fais à Elise. J'aimerais mieux que tes lettres à ton père fussent assez raisonnables pour l'ennuyer, et le guérir de la manie de les montrer ; ou au moins d'un style qui ne laissât pas à nos belles, des prétextes pour te nuire auprès d'Elise. Crois-moi, ce n'est pas

sans motif que je te donne un conseil qui contrarie le désir que j'ai de te voir paraître avec tous tes avantages. Notre position présente n'est pas mauvaise, veillons seulement à ce qu'on n'y nuise pas. Un des points essentiels pour cela, c'est que tu prennes le soin de ne parler à tous qu'un langage qui puisse plaire à M. Duménil ; son suffrage est le seul qu'aujourd'hui tu doives désirer.

J'ai été la semaine dernière faire un petit voyage à Key... J'ai trouvé chacun dans les mêmes dispositions où je l'avais laissé. Elise m'a paru plus tranquille, M. Duménil plus amical, et Mde. de Pressange m'a assuré que son espoir allait toujours en croissant. On ramène Elise à Bordeaux les premiers jours de Décembre. J'ai conseillé à ton père d'aller encore faire une visite au chateau de Key.... avant qu'Elise retourne à la ville. Il est parti hier avec le projet d'y passer quelques jours. J'ai eu la précaution auparavant de le recommander aux soins de Mde. de Pressange ; il est en bonnes mains ; on veillera à ce qu'il ne commette point d'imprudences, et

on l'empêchera d'aller plus vite qu'il ne faut.

Je l'aurais suivi si j'avais eu à te servir ; mais dans ce moment ma présence à Key.... est inutile à tes affaires, et ma présence à Bordeaux est nécessaire aux miennes. Je voudrais rompre une liaison qui me déplaît, et qui a commencé à se former pendant les huit ou dix jours que j'ai passés tant à Key... qu'à Arsilly auprès de ma mère.

Depuis ton retour d'Italie tu as été si peu dans le monde, que tu ne connais pas sans doute un Vicomte de Valserre ? C'est un jeune homme plein d'esprit, d'une figure charmante, fait à peindre. Il a voyagé en Allemagne, en Italie, en Angleterre. Il a pris tous les vices de chaque nation sans acquérir aucune vertu. C'est le plus exécrable sujet sous l'enveloppe la plus aimable, le plus détestable moral sous le physique le plus séduisant. Ce charmant Vicomte est couru, fêté par toutes nos belles, et pour mon supplice, il a donné la pomme à la seule qui m'intéresse. Il a vu la présidente à un bal ; il s'est présenté chez elle ; il a été bien reçu, et à mon retour, ce beau

Vicomte était déjà pour elle une vieille connaissance. Je l'ai trouvé établi, ordonnant, critiquant, décidant chez la présidente comme chez lui, et retirant pour fruit de son impertinence, une admiration continuelle pour tout ce qu'il fait, et tout ce qu'il dit.

Je prends comme tu sais un véritable intérêt à la présidente. Cela m'a déterminé à lui parler très-fortement pour l'engager à rompre une liaison aussi dangereuse pour elle. J'ai été traité d'abord avec hauteur, comme cela se passe toujours entre nous, lorsque j'humilie son amour-propre. Elle ne cherchait point à s'attirer les hommages qu'on lui rendait, m'a-t-elle répondu ; et parce qu'un homme la trouvait aimable, ce n'était point un crime qui dût mériter d'être exclus de chez elle ; qu'elle recevait trop de monde pour se faire un ennemi par une insultante exception. Comme elle savait que le Vicomte était un peu méchant, il était juste de ne pas la contrarier sur le soin qu'elle prenait de mettre sa réputation à l'abri de la vengeance qu'il pourrait tirer d'un procédé offensant.

J'ai boudé deux jours, comme c'est ma coutume lorsque j'ai à me plaindre d'elle. Le troisième jour je l'ai trouvée radoucie, et je pense qu'en effet je n'ai aucun sujet de lui faire un reproche grave. Mais plus coquette que sensible, si elle est incapable de me quitter, je vois en même tems qu'elle n'est pas disposée à me sacrifier des triomphes qui flattent son orgueil. Je n'ai pas encore pu obtenir d'elle de fermer sa porte au Vicomte, malgré toutes les raisons que j'ai pu lui donner pour prouver que cette liaison lui ferait le plus grand tort.

J'espère cependant, mon ami, que tu me rends assez de justice pour croire, quelles que soient mes inquiétudes personnelles, que ton sort est encore ce qui m'occupe le plus. Dès que l'occasion d'agir, se présentera, je ne connais rien au monde qui puisse détourner, ni même ralentir mon zèle.

Adieu, mon cher Alfred.

P. S. Si en attendant l'heure de la poste je ne m'étais pas amusé à relire ta dernière lettre, j'aurais oublié de t'envoyer la recette

que

que tu me demandes pour *se débarrasser d'une visite ennuyeuse*. Cette recette est si simple, que je ne sais pas comment tu ne l'as pas devinée. Il faut pour chasser celui qui ennuye se servir absolument du même moyen qui l'a engagé à rester. Il n'y a pas quatre jours que j'ai fait moi-même usage de cette recette que j'avais déjà employée dans plusieurs circonstances.

Un de *mes amis* était chez moi à bavarder et à me parler de lui depuis deux heures, il m'empêchait de sortir, et quoique je prenne à lui assez d'intérêt, cependant je ne connais qu'Alfred pour qui je puisse déranger mes projets. J'avais donc demandé déjà deux ou trois fois la permission de sortir. Mais voyant que *mon ami* ne m'écoutait pas, je fis usage de la recette ; je cessai de l'écouter pour lui parler de moi. Au bout de trois minutes, il bâilla. Les trois autres minutes qui suivirent furent à peine écoulées qu'il bâilla une seconde fois, et se sauva en m'assurant qu'il craignait de me gêner.

Mais adieu ; l'heure de la poste arrive à ton secours, cher Alfred : car je m'apper-

çois à mon tour qu'une grande partie de ma lettre ne traite que de moi. Cependant j'espère qu'entre nous l'idée de faire usage de la recette ne nous viendra pas. Son effet du moins serait nul sur moi, tes affaires m'étant pour le moins aussi intéressantes que les miennes. Adieu.

LETTRE CXVIII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 10 *Octobre* 17..

J'AI été voir les restes du palais de White-Hall. Tu t'imagines bien que la première idée qui s'est présentée à mon esprit, a été la mort de l'infortuné Charles I qui passa dans ce palais la dernière nuit de sa vie, et n'en sortit, que pour porter sa tête sur un échafaud. On voit devant une des façades de cet édifice la statue de Charles Second, qui montre avec le doigt la place où son père perdit la vie sous la hache d'un bourreau. Il me semble que c'est un exemple

bien frappant pour les rois, qui par bonté ou par faiblesse, font un pas rétrograde devant des factieux.

L'intérieur de ce qui reste du palais, ne forme qu'une salle qui occupe les deux étages extérieurs. Elle est d'un genre noble et simple. Le plafond peint par Rubens, est un des plus beaux que j'aie vus Cet édifice est d'Inigo Jones, architecte Anglais, qui le premier apporta en Angleterre les principes de l'architecture grecque. On pourrait reprocher à ses successeurs d'avoir trop souvent copié cet artiste incorrect, au lieu d'aller puisser dans les sources mêmes dont il n'avait pas su connaître toute la pureté ; il voulut juger les grecs avant de les avoir entièrement compris.

Je regrette bien d'avoir commencé mes voyages par l'Italie. C'est seulement depuis que je l'ai quittée, que j'en connais tout le prix, par la comparaison que j'en fais, relativement aux arts, avec les autres pays. Le beau me frappait peu alors, j'étais trop jeune pour le sentir. Le médiocre me rebute à présent, et le mauvais me révolte. On devrait, ce me semble, combiner le plan

des voyages, avec l'âge du voyageur. Mais j'espère pouvoir un jour refaire ce voyage, et mener mon Elise avec moi ; le goût que je lui connais, rendra mes observations plus intéressantes. Je me réserverai pour les masses et l'ensemble ; la finesse de son tact, pénétrera dans les détails qui pourraient m'échapper.

En sortant de Whitehall, je rencontrai Mr. Bianchini (c'est le nom de mon artiste) à qui j'avais donné rendez-vous à Whitehall. Je rentrai dans le palais pour lui communiquer mes observations, qu'il approuva. Ensuite nous allâmes ensemble à Sommerset-house, où j'écrivis au crayon, comme c'est ma coutume, toutes les observations qu'il fit, et dont tu trouveras ici la copie entre des guillemets.

Sommerset-house est un beau palais, qui avait, dit-on, été commencé par un duc de Sommerset. Cet édifice appartient à présent au gouvernement. Il est de William Chambers, architecte Anglais. Ce monument est imposant par sa masse, et par les beaux matériaux dont il est construit. Il est situé entre une des plus grandes rues de

Londres, et la Tamise, dont il n'est séparé que par une terrasse fort étroite. Il a ainsi le défaut de la plupart des monumens modernes ; en voulant économiser le terrein, on manque de place pour les voir.

" La façade qui donne sur la rue est la mieux composée. Elle est d'une noble simplicité, et d'un caractère de solidité qui convient sur-tout à un édifice public. Mais l'artiste n'était pas assez fécond pour composer en entier un pareil monument. Il a fait la faute de la plupart des architectes modernes, il n'a pas conçu son plan tout d'un coup. La variété ne parait chez lui qu'une fantaisie sans motif, et ne possédant pas assez les finesses de son art, il a mis des disparates à la place des contrastes. Par exemple, en entrant dans le premier vestibule, on est presque effrayé de voir que la première masse n'est portée que par de petites colonnes, qui séparent ce vestibule en trois parties. Après l'avoir traversé, on entre dans une vaste cour qui forme le centre de cet édifice. Trois façades à peu près semblables se présentent à l'œil. Au centre de chacune est un peristyle d'ordre composite,

dont les colonnes trop près du mur, ne laissent qu'un passage étroit. Les chapiteaux sont trop forts, et d'un mauvais style. Ces peristyles produisent un défaut d'unité avec le reste des façades qui est à pierre de refends, et à bossages. La partie qui donne sur la rivière est assez belle, mais on est toujours trop près ou trop loin pour la bien voir. Il y a dans ce palais une espèce de muséum où l'on voit tous les ans une exposition des tableaux des meilleurs artistes Anglais ou étrangers."

J'oubliais de te parler d'une Eglise située près de là, et qu'on m'a dit être du même auteur. Cette Eglise dont je n'ai vu que le déhors, est fort petite. Il semble que l'architecte ait voulu essayer jusqu'où pouvait aller l'abus de l'ornement. Presque tout y est superflu, et en mouvement. On ne sait sur quoi poser ses regards, et l'on est forçé de baisser les yeux pour se reposer. La porte de cette Eglise est couverte par un petit péristyle demi-circulaire, qui est couronné par un toît en dôme, sur lequel est une grosse urne de mauvais genre. Cette urne ne semble être là que pour boucher

une partie de la fenêtre qui est derrière. Le devant de l'Eglise est terminé par un clocher composé de petits étages de différens ordres, mais si multipliés, que je n'ai pas eu le tems de les compter. Il s'éleve toujours en diminuant à une hauteur disparate avec le reste. On craint en l'examinant, qu'un coup de vent ne le jette par terre. Ce morceau est fort estimé à Londres; mais il ne faut pas venir de Rome, si on veut l'admirer. Les ouvrages de ce genre me rapellent les précieuses ridicules de Moliere. Les artistes auraient besoin d'un pareil censeur.

De là, nous allâmes voir l'Eglise de St. Paul. C'est un fort beau monument, et ce que l'Angleterre possède de meilleur dans ce genre. Ce qui étonne le plus, c'est que Christophe Wrenn qui en fut l'architecte, l'ait composé, et fait construire dans un pays où il était sans modèles. Il est vrai qu'il alla en Italie, et qu'il a suivi dans beaucoup de parties le plan de St. Pierre de Rome. Mais il eut le tems de laisser refroidir son imagination, et il éprouva en outre la difficulté de former des ouvriers ca-

pables d'exécuter ses idées. Ce monument doit plaire infiniment aux personnes qui n'ont pas été en Italie. Mais comme tu sais que je me suis avisé de trouver des défauts même dans St. Pierre de Rome, et qu'alors j'étais encore bien moins en état de juger qu'à présent, tu dois penser que j'ai vu ce monument avec un esprit de critique qui ne passe rien, quoique selon mon usage, j'aie commencé par l'admiration.

Cet édifice comme les autres, manque de l'espace convenable pour être vu avec avantage. Il est entouré de rues mal bâties, et celle qui est par devant se présente de travers. Un mouvement et un bruit continuel empêchent de se pénétrer de ce recueillement nécessaire pour jouir avec tout son effet de la vue d'un temple. Comme j'aime la méthode des grecs qui bâtissaient leurs temples dans des lieux écartés, et qui les entouraient de bois sacrés! Souvent je me suis promené seul sur les ruines de Rome. Ces ruines me rappelaient celles de la Grèce plus anciennes encore. Je me transportais en idée dans ces lieux fortunés; mon imagination me faisait voir ces processions de jeunes

filles conduisant une de leurs compagnes au temple de l'Hymen. Je voyais les premiers rayons du soleil traversant à peine ces ombrages mystèrieux, répandre une douce lumière sur ces jeunes beautés ; je voyais mon Elise au milieu d'elles, je voyais ses beaux yeux se baisser tendrement devant moi, les roses de la pudeur couvraient ses joues, elle me tendait sa belle main en me faisant le plus grand et le plus doux des sacrifices, et le dieu nous couronnait en présence de Vénus et de l'amour..... mais revenons à St. Paul, je craindrais d'aimer trop les païens, si je m'abandonnais souvent à de telles idées.

" L'Eglise de St. Paul située dans un lieu bas et resserré, perd par là une grande partie de son effet. Elle est entourrée d'une grille de fer ; l'espace que renferme cette grille s'élargit un peu sur le devant, pour faire place dans le milieu à une statue de la reine Anne. C'est le plus mauvais morceau de sculpture que j'aie vu jusqu'à présent exposé dans un lieu public au milieu d'une grande ville. Il n'y a pas de point d'où

l'on puisse bien voir ce monument à l'extérieur. Après en avoir fait le tour, il paraît immense, en l'observant en détail, il paraît se rapetisser ; c'est un effet produit sans doute par un vice de composition.

" Ce temple est en forme de croix, comme la plupart des temples du moyen âge. Sur le milieu s'élève un dôme gigantesque dans le genre de celui de St. Pierre. Le frontispice élevé sur un perron est composé de deux peristyles, l'un d'ordre Corinthien, l'autre d'ordre composite formant deux étages à colonnes accouplées. Il est flanqué de deux tours qui le dominent et l'écrasent. L'architecte ayant adopté une dimension trop large dans le premier ordre, a été obligé de supprimer dans l'ordre supérieur deux accouplemens pour pouvoir renfermer entre les deux tours, le fronton qui couronne les deux ordres. Ce défaut de composition produit un mauvais effet que rien ne peut réparer. Les deux tours se terminent en forme octogone ; de petites colonnes multipliées à leur dernier étage donnent à cette partie un air manièré qui achève le contraste désagré-

able des petits détails avec les grandes masses. Les deux ordres de devant reduits en pilastres, environnent tout l'édifice. Deux portes latérales d'un bon genre, sont placées sous des peristyles demi-circulaires. Les colonnes d'ordre Corinthien qui les composent, sont espacées à distances égales. Ces deux morceaux paraissent bas, quoique ce soit peut-être ce qu'il y a de meilleur dans ce monument; mais comme c'est la seule partie où les ordres ne soient pas entassés, la grandeur minutieuse du reste nuit à cette partie."

Après avoir examiné l'extérieur de cet édifice, nous y sommes entrés par une des portes des bas-côtés. L'esprit encore occupé de ces vastes proportions, j'ai été choqué du peu d'élévation de ces côtés, qui n'ont l'air en entrant que de passages étroits. Nous sommes entrés dans le milieu qui m'a rapellé quoique en petit, le temple de St. Pierre. Quelque chose me paraissait disparate, quoique l'ensemble me fit grand plaisir. Bianchini m'a fait appercevoir que ce qui me choquait était la trop grande di-

mension des arcades, relativement au module de l'ordre Corinthien qui les sépare; cet ordre étant trop petit dans ses proportions, les archivoltes coupent l'entablement jusqu'à la corniche, qui portant immédiatement sur la clef de l'arc, donne un air de maigreur aux parties supérieures. L'architecte voulait sans doute laisser plus d'espace dans l'intérieur, mais rien ne peut le disculper d'avoir violé ainsi les règles et les proportions.

Le dôme qui est dans le milieu est d'une forme noble et simple; mais par sa situation il avait à mes yeux le défaut d'une pièce de théâtre en trois actes, qui aurait son dénoûment au second. Il me semble que l'intérêt devrait augmenter à mesure qu'on approche du lieu où est placé l'autel de la divinité; et de la manière dont la plupart des dômes modernes sont situés, il faut que la vue redescende et se porte sur des objets rapetissés par la comparaison, pour voir les choses qui devraient intéresser le plus.

Ce temple est entièrement dénué en dedans de toute espèce d'ornemens. Il pourrait

rait servir à toutes sorte d'usages, n'ayant rien qui en désigne le motif particulier. Pas un tableau, pas une statue, pas un bas-relief. Celui qui avant d'entrer n'aurait pas apperçu la statue de St. Paul située sur l'angle supérieur du fronton, ne saurait pas pourquoi ce temple est dédié à cet apôtre. L'architecte a été obligé sans doute de se conformer aux usages de la religion Anglicane. Le luxe intérieur du temple de St. Pierre à Rome, fait paraître insupportable le dénûment de celui de St. Paul de Londres.

Cependant ce monument fait honneur à son auteur; il eût probablement mieux fait, si on l'eût laissé faire.

J'irai demain à l'abbaye de Westminster, je te dirai un mot sur ce que j'y aurai remarqué.

Adieu, mon ami.

LETTRE CXIX.

ALFRED A FERDINAND.

Londres le 12 *Octobre* 17..

JE te dirai peu de choses sur l'église de Westminster. C'est une vaste basilique gothique dans le genre de plusieurs de celles que tu as vues en France. Ce sont à peu près les mêmes proportions que celle de Rheims ; cette dernière est cependant plus belle, si l'on peut appeler des beautés ce fatras d'ornemens sans goût, prodigués sans choix. " Je suis, me disait Bianchini, las de voir ces monumens gothiques, qui n'ont d'autre mérite que la hardiesse de leur voûtes élevées, qui ont certainement coûté plus d'argent et de travaux, que d'efforts de génie ; mais je ne puis voir sans dégoût substituer aux allégories des Grecs, les caricatures des cieux et des enfers, dont la plupart de ces monumens sont placardés. Par exemple, si vous alliez un jour à Fribourg en Suisse, M. le Comte, je vous recom-

manderai d'examiner le portail de la cathédrale de cette ville. Vous y verrez entr'autres grotesques bas-reliefs, l'allégorie du péché de la luxure rendue d'une manière si inconcevable, que je craindrais de blesser vos oreilles, si je vous en faisais le détail.

L'église de Westminster est presque toute remplie de mausolées, et autres monumens funèbres. Il y en a de fort beaux, d'un genre simple et noble ; il y en a de médiocres, et beaucoup de mauvais. Le tombeau de Lord Chatham est un des derniers monumens qu'on y a élevés. Il présente une masse énorme. Des fleuves gigantesques appuyés sur des urnes, la figure allégorique de la Grande Bretagne, des attributs de différens genres, des guirlandes de laurier grosses comme moi ; tout cela compose une montagne de marbre, au haut de laquelle on voit dans une niche la statue de Lord Chatham.

Bianchini, avait affaire ; il me quitta en sortant de l'église de Westminster. Il était encore de bonne heure, j'en profitai pour aller voir la Tour. C'est une ancienne prison d'état. Ce que j'y ai vu de plus re-

marquable, ce sont deux salles : celle des armes et celle des armures. Celle des armes est immense. Les armes y sont rangées avec symétrie ; elles y font tapisserie, et décoration. Dans l'autre salle, on voit les armures de différens règnes, jusqu'à nos jours. Près de la Tour est la ménagerie, dont je ne te parlerai pas, elles se ressemblent toutes.

La ville de Londres que j'ai déjà presque toute parcourue, m'a paru plus grande que Paris. Le quartier que l'on nomme la cité, n'a pas la propreté ni la régularité que l'on remarque dans celui de Westminster. Il semble que ces deux quartiers sont deux villes différentes ; leurs habitans, deux peuples différens. A Westminster, tout semble rangé symétriquement, tout paraît posé, tout paraît tranquille. Dans la cité les maisons et les rues offrent de l'irrégularité. Tout y paraît en mouvement, c'est un chaos, un embarras souvent effrayant. Westminster offre l'image d'un peuple qui a fait fortune, et qui jouit paisiblement de ses rentes. La cité offre l'image d'un peuple qui a sa fortune à faire,

et qui craint de perdre un moment précieux pour l'objet qu'il poursuit.

Hier j'ai vu avec un plaisir que je ne saurais t'exprimer l'hôpital de Greenwich. Il est situé au bord de la Tamise, à quatre milles au-dessous de Londres. C'est un asile destiné aux marins blessés. C'est le plus beau monument que j'aie vu dans ce genre. Rien n'égale l'abondance, la propreté, j'ose même dire l'élégance de cet établissement ; et si l'on peut lui reprocher quelque chose, c'est peut-être d'être trop beau. Cet édifice fut élevé par Charles Second qui en voulait faire sa résidence. Il mourut avant que ce palais fut achevé, le gouvernement se chargea de le continuer, et il fut destiné à l'usage auquel il sert à présent. Deux immenses corps de bâtimens égaux sont séparés par une vaste cour entièrement ouverte du côté de la rivière. Au fond de cette cour à gauche on voit la chapelle. A droite est un bâtiment public, dont la forme extérieure correspond à celle de la chapelle. Entre ces deux édifices, se prolongent deux beaux péristyles, où l'on peut se promener à l'abri des injures de l'air. Cette profondeur

est terminée dans l'éloignement par une belle colline toujours verte, au pied de laquelle est située la maison du gouverneur de cet établissement. Le devant est separé de la rivière par une terrasse qui sert de promenade aux habitans de ce lieu. Ils voient tous les jours passer sous leurs yeux les vaisseaux qui apportent dans la capitale les richesses du monde, et ceux qui repartent pour de nouvelles expéditions. Cette vue forme quelquefois un superbe tableau mouvant. Le logement des invalides est composé de salles immenses divisées d'un côté en petites cellules, où chacun a son lit, et ses ustenciles particuliers. La plupart y ont des meubles de porcelaine. Ils tapissent les murailles de leurs petites chambres d'estampes, dont la plupart représentent des combats de mer, en sorte qu'apres avoir passé une partie de leur vie sur cet élément, ils souhaitent de mourir devant un vaisseau en peinture. La chapelle a une grande réputation dans ce pays, elle est effectivement très-jolie. Tu peux voir par l'épithète que je lui donne, que je n'ai pas été content du genre. On croit en y entrant voir une salle

de concert. Elle est trop éclairée, la décoration est maigre et confuse ; le fond et le devant n'ont aucun rapport avec les côtés. Tout y est en couleurs claires et fades ; il n'y a rien qui porte le caractère de la solidité. Le plafond est décoré d'ornemens bien choisis, mais qui font peu d'effet, parcequ'ils manquent d'enchâssemens assez rapprochés, de creux et de sallies nécessaires pour les effets de la lumière et de l'ombre. J'ai fait moi-même ces observations, qui ont été trouvées justes, par Bianchini, qui était avec moi. Il a souvent redressé mes idées sur des choses qui me paraissent très-belles. Si dans ce genre il a diminué le nombre de mes jouissances, il les a du moins rendues plus vives, en me mettant à même de me rendre compte des choses qui me frappent et que je puis admirer. Beaucoup de prétendus connaisseurs auraient des idées plus justes, s'ils avaient fréquenté dans leur jeunesse des hommes tels que Bianchini.

Le tableau du fonds est de West, président de l'academie de peinture ; c'est un des meilleurs de ce peintre, du moins pour le coloris. Il a du génie, il compose savam-

ment, il dèssine avec correction, il groupe bien. Mais en général, par l'effet d'un mauvais coloris, ses tableaux perdent leur mérite à mesure qu'il les achève. Il a peu d'idée du clair obscur, ses oppositions de nuances sont presque toujours fausses, ses ombres sont étrangères a la teinte des clairs. On regrette en voyant ses tableaux, qu'il n'ait pas eu de meilleurs principes de peinture. Sa manière de peindre étouffe un des plus grands talens de l'Europe ; c'est pourquoi les gravures de ses tableaux sont souvent au-dessus de la peinture.

Chelsea est un autre établissement destiné aux invalides de l'armée de terre : il est situé aussi sur la Tamise. Les marins, et les soldats qui s'embarquent pour quelque expédition, peuvent voir avant de partir, les lieux qui doivent servir d'asile à leurs infirmités ou à leur vieillesse. En général, on ne peut trop admirer dans ce pays, les monumens d'utilité publique.

Je partirai demain pour une tournée de quelques jours. J'emmene Bianchini avec moi ; je dois voir deux ou trois maisons,

avec des parcs qu'on m'a beaucoup vantés : je serais bien aise de pouvoir faire mes observations avec un aussi bon compagnon de voyage. La saison quoique avancée, est encore belle. On m'a assuré d'ailleurs que ce mois était souvent en Angleterre un des plus beaux de l'année. L'ambassadeur m'a donné congé pour 15 jours, ou trois semaines. L'abbé vient aussi avec moi ; je me fais une fête de ce petit voyage. La seule contrariété que j'éprouve, est de rester tout ce tems-là sans recevoir tes lettres et celles d'Elise. Mais ne sachant pas exactement la marche que je dois tenir, je craindrais que des lettres si précieuses ne s'égarassent, si on me les envoyait. Je laisse donc Marc à Londres pour les recevoir, et les garder jusqu'à mon retour. J'aurais pu remettre cette petite tournée au printems, mais Bianchini n'est pas sûr de rester ici jusqu'à ce tems-là, et d'ailleurs j'ai l'espoir d'être moi-même rappelé à cette époque. L'abbé le croit ; il m'en parle sans cesse. Est-ce pour m'encourager, ou pour récompenser mon zèle que l'abbé me tient chaque jour ce langage ? Je ne sais : mais il écrit

toutes les semaines au Château de Key.... et son air satisfait de ma conduite, ainsi que tout ce qu'il me dit sur l'espoir que je dois en tirer, produit en moi tout l'effet qu'il peut désirer. Je ne perds pas une minute pour mes observations ; je me refuse à tous les plaisirs qui pourraient m'en détourner. Ce matin j'ai reçu de notre ambassadeur des éloges sur ma conduite ; il y a ajouté la promesse de joindre ses sollicitations à celles de mes amis, pour obtenir de M. Duménil mon union avec Elise.

Allons, cher Ferdinand, je pars bien disposé. Je ne puis croire que tant de personnes qui s'intéressent à mon sort, ne finissent pas par me procurer le bonheur où j'aspire. Et toi, mon ami, toi qui m'as déjà si bien servi, je compte toujours sur tes soins. Te parler de ma reconnaissance serait outrager notre amitié pour qui de telles assurances sont superflues.

Adieu, mon cher Ferdinand. Attends-toi à recevoir un volume de moi à mon retour.

LETTRE CXX.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au Château de Key. . . . .
le 20 Octobre 17..

LE Comte de Boransac nous a quittés hier. Il était ici depuis le 7 de ce mois. Mon père avait été ce même jour souper à Arsilly. Ma tante un peu incommodée ce jour-là, ne voulut pas sortir, je restai pour lui tenir compagnie.

L'incommodité de ma tante, n'ayant aucune cause qui pût m'inquiéter, je me félicitais du tête-à-tête qui m'était procuré, et j'en profitais depuis plus d'une heure pour parler d'Alfred, lorsque nous entendîmes le bruit d'une voiture. Ma tante, voilà des importuns, dis-je avec humeur ; on ne peut être seul un instant. Jamais, ce me semble, mon père n'a reçu autant de monde que cette année. Je ne sais qui vient là, mais je vous déclare que je fais la grimace à la

première personne qui entrera dans le salon. Ma tante sourit de ma colère, en me faisant remarquer qu'une telle contrariété n'était pas un malheur irréparable. Elle me tendit affectueusement la main, en me priant de ne pas faire la *grimace* à la première personne qui entrerait dans le salon. La manière dont elle me dit cela, me fit sourire à mon tour. Le petit nuage qui était venu obscurcir mes douces pensées s'éclaircit, et bientôt il se dissipa entièrement en entendant annoncer le Comte de Boransac. Un mouvement involontaire me fit courir vers lui, mais la timidité me retenant au milieu du témoignage de ma joie, je restai debout devant lui, sans savoir que lui dire.

Voyez cette chère enfant, lui dit ma tante, je n'ai pas besoin de vous assurer du plaisir qu'elle a à vous voir. J'espère que vous venez passer quelque tems avec nous? Une semaine, répondit le Comte.—Le plus de tems que vous pourrez; c'est au nom de notre Elise que je vous en prie. Le Comte me serra dans ses bras en m'appelant sa chère fille. Je sentis mon cœur s'oppresser, et malgré moi, quelques larmes s'échappèrent de

de mes yeux. Alfred se porte bien, me dit-il, avec cet air de bonté que vous lui connaissez, ma chère. J'apporte, ajouta-t-il, les lettres que j'ai reçues de lui, et se tournant vers ma tante, il lui dit avec cet enthousiasme qu'on lui voit, lorsqu'il parle de son fils : savez-vous que ce jeune homme écrit comme un ange? qu'il a réellement un style charmant ; vous allez en juger. Le cœur me battait si fort, que je fus obligée de m'asseoir. Nous nous mîmes autour d'une petite table, je me plaçai à côté de ma tante, le Comte vis-à-vis de nous. Il tira son porte-feuille de sa poche ; mes yeux suivaient tous ses mouvemens, et déjà avant qu'il ne parlât, je sentais la crainte que le plus léger bruit ne troublât notre attention.

Le Comte resta quelque tems à chercher dans les papiers qu'il avait étalés sur la table. J'ai oublié, dit-il....Bon dieu! m'écriai-je, vous avez oublié les lettres d'Alfred?...Non, me répondit-il, c'est seulement les deux dernières qui sont précisément les plus aimables, et que j'ai étourdiment laissées hier chez Mde. de Granval.—Mde. de Granval, Adèle? Qu'a-t-elle à faire des lettres

d'Alfred? Le seul nom de cette femme mit le trouble dans mon cœur; je ne sais pourquoi je rougis; ma tante me regarda, et le Comte en continuant de regretter les lettres qu'il avait laissées, se disposa à nous lire celles qu'il avait apportées.

La première lettre que le Comte nous lut était datée du lendemain de l'arrivée d'Alfred à Londres. Cette première lettre ne parlait que de moi. Quand le Comte en eut achevé la lecture, il me dit en souriant: ma fille, je vous fais présent de cette lettre, qui est plus pour vous que pour moi, comme vous voyez. En disant cela, il la plia, et la posa devant moi. Je n'osais la prendre, lorsque ma tante me dit: prenez garde, chère Elise, de perdre cette lettre, il n'est pas encore tems que votre père la voie. Cette recommandation m'encouragea, et je pris la lettre avec le projet, lorsque je l'aurais bien relue, de la donner à ma tante pour la serrer avec les miennes; car depuis qu'elle est devenue dépositaire de tous mes secrets, elle a voulu garder elle-même tous mes papiers, dans la crainte que je ne commisse quelque imprudence.

La seconde lettre parlait moins de moi, elle était plus gaie et moins tendre. Je trouvai cela tout simple, et jusqu'à la quatrième lettre, rien ne troubla mon bonheur, et ne nuisit au plaisir que me faisait cette lecture. Mais dans celle-là, et celles qui suivirent, il faut vous l'avouer, Adèle, la position où je voyais Alfred, me fit une impression que je ne fus pas la maîtresse de vaincre. Alfred maître de sa conduite, que personne ne paraissait surveiller, réunissant tant de moyens de plaire, et d'un caractère, dit-on, si facile à seduire, Alfred au milieu des plus belles femmes de l'univers, Alfred parlant d'elles en artiste, parlant d'elles en homme léger, en homme du monde, [comme mon père l'appelle dans sa mauvaise humeur] me causa de tristes réflexions. Les malheurs qui pourraient résulter d'une longue absence pendant laquelle tout serait charme pour lui, tout serait inquiétude pour moi, se présentèrent en foule à mon imagination, qui avant la fin de la lecture fut entièrement troublée. Je ne pus partager l'enthousiasme du Comte, et je crus m'appercevoir que ma tante qui souriait souvent, et approuvait

presque toujours, au milieu même des éloges qu'elle donnait à Alfred, paraissait cependant occupée d'un second sentiment. La crainte que le Comte ne montrât ces lettres à mon père, se manifesta dès qu'il eut achevé sa lecture.

Votre fils écrit à merveille, mon cher Comte, dit-elle, il est rare qu'à son âge on montre autant d'esprit et de jugement, et vous devez être bien glorieux d'avoir un tel fils. Mais ces lettres qu'il n'écrit qu'avec le désir de vous plaire, qui annoncent si bien la justesse de ses observations et de ses idées, en renferment aussi de trop mondaines, pour qu'elles puissent réussir auprès de mon frère. Songez qu'il est à peine détrompé de son opinion sur un jeune homme, qu'on peut facilement conduire à abuser de ses avantages. Laissez-moi vos lettres ; je les relirai avec soin, et je vous demande la permission de vous indiquer les passages que vous pourrez communiquer à mon frère.

Vous connaissez, ma chère, la bonté du Comte, vous savez que son caractère est facile. Il ne se fâcha point des reflexions de sa tante ; il consentit sans aucune difficulté

à lui remettre ces lettres, et à n'en faire que l'usage qu'elle jugerait à propos. Il est bien heureux, ma chère Adele, que le Comte soit arrivé à Key...pendant l'absence de mon père, nous l'avons empêché de faire une imprudence qui aurait pu avoir des suites funestes, car mon père n'est point encore rassuré sur le caractère d'Alfred. Il dit souvent qu'il a plus de *brillant que de solide*, et qu'il a plus de dispositions à prendre la légèreté de son père, qu'à acquérir les qualités nécessaires pour rendre une femme heureuse.

Le Comte frappé des réflexions de ma tante, ne tarda pas à remarquer que le style d'Alfred avait jeté un peu de trouble dans mon cœur. En cherchant à détruire l'impression que j'avais reçue, il me fit rougir de n'avoir pas su la cacher. Je voulus m'en défendre, mais ce fut avec cette gaucherie que j'ai toujours chaque fois que je crois devoir déguiser la vérité. Le Comte me caressa, et se donna tous les soins possibles pour justifier Alfred. Ses lettres furent reprises, relues; chaque phrase fut in-

terpretée par la meilleure des tantes ; elle réussit enfin à me faire convenir que l'amour me rendait aussi susceptible, que la sévérité de mon père le rendait injuste.

Cependant, ma chère Adèle, je ne puis me défendre d'un peu d'inquiétude, quand je vois qu'Alfred paraît se plaire au milieu du tourbillon dans lequel son état le conduit ; quand je vois que sa gaîté ne parait point altérée par notre séparation ; quand je vois son enthousiasme pour la beauté des Anglaises. Je ne puis m'empêcher alors d'éprouver un sentiment pénible, que toute la justice que je rends aux sentimens d'Alfred pour moi, a bien de la peine à dissiper.

Il m'a mandé qu'il allait faire une tournée à laquelle il emploierait 15 jours ou trois semaines. Je ne lui avais point répondu, de crainte que mes lettres ne s'égarassent, quoiqu'il m'eût dit qu'il avait laissé Marc à Londres pour les recevoir. Mais ce matin j'ai reçu une lettre de ce cher Alfred. Il m'écrit d'un séjour charmant, me dit-il. Sa lettre est tendre, aimable, elle m'a paru

charmante aussi. Je l'ai lue à ma tante en la consultant sur ce que je devais faire. Devais-je attendre le retour d'Alfred à Londres pour lui écrire ? Pour réponse, d'abord elle s'est moquée de moi. Elle m'a demandé si c'était la lecture des lettres adressées au Comte, qui m'avait rendue si prudente. Elle m'a ensuite embrassée, en me disant d'aller écrire à Alfred, sans avoir la crainte que Marc fut plus imprudent pour cette lettre-ci que pour les autres. Elle m'a fait sentir que j'avais tort de me livrer sans cesse à de trop pénibles impressions; mais malgré moi j'ai des inquiétudes, que tous les raisonnemens de ma tante ne peuvent entièrement dissiper.

Adieu, ma chère Adèle. Ménagez votre santé, afin que rien ne retarde le bonheur de vous revoir.

LETTRE CXXI.

M. Duménil a M. de Coulanges.

Key.... le 3 Novembre 17..

Vraiment, mon cher Coulanges, vous êtes peu aimable pour moi. Si je ne supposais que l'amitié chez vous a comme l'amour sa portion de coquetterie, et que vous vous plaisez à vous faire désirer pour rendre plus vif le plaisir de vous voir, je serais tenté de vous accuser d'indifférence. Je reçois à l'instant votre lettre du premier de ce mois, par laquelle vous m'annoncez qu'au moment où je vous croyais disposé à vous rapprocher de nous, vous allez vous en éloigner pour une quinzaine de jours. Puis-je enfin compter que vous serez ici du 15 au 20, comme il vous plaît dans cette même lettre de m'en assurer? Je pense que nous serons absolument seuls à cette époque. Toutes mes invitations sont finies pour cette année ; je ne les avais multipliées

que pour dissiper Elise, et la meilleure disposition où elle me semble se trouver, me fait espérer que les plaisirs de la ville produiront sur elle un bon effet. Je compte aller m'établir à Bordeaux le premier Décembre.

Je suis parfaitement raccommodé avec le Comte de Boransac. Les succès de son fils à Londres, dont on ne cesse de l'entretenir, lui ont rendu toute sa belle humeur. De mon côté, votre refus, et le tems que les circonstances me laissent pour observer Alfred, me rendent aussi *raisonnable* qu'on peut le désirer. J'écoute avec complaisance les exagérations qu'on me fait sur la conduite d'Alfred, et je laisse entrevoir (ce qui est vrai aujourd'hui,) le désir sincère de lui voir réunir aux qualités brillantes, dont je n'ai que faire, les qualités solides qui me paraissent indispensables pour déterminer mon choix. Le Comte et moi, étant donc plus tranquilles, quoique par des raisons différentes, nous jouissons d'un accord tacite qui nous rend fort bons amis.

Le mois dernier, le Comte de Boransac est encore venu nous faire une visite. Ma

sœur a été très occupée de lui. J'ai secondé ses soins, dont il m'a été facile de deviner le motif. Elle se conduit en bonne parente, et en femme sensible ; elle regarde avec raison l'alliance du Comte comme très-avantageuse, et l'amour des deux enfans touche son cœur. Je ne puis qu'approuver le sentiment qui la conduit. Elle m'a parlé plusieurs fois d'Alfred ; je l'ai écoutée sans l'inquiéter de mes craintes, qui peuvent s'évanouir, et que je serai toujours le maître de témoigner si les circonstances l'exigent. J'ai deviné qu'elle avait une grâce à me demander par tous les détours qu'elle a pris. J'ai encouragé sa timidité, et enfin elle a hasardé de me solliciter pour permettre à ma fille de recevoir des lettres d'Alfred. Je n'ai pas voulu y consentir ; mais en même tems je lui ai laissé l'espoir d'obtenir un jour cette grâce, si Alfred sait me prouver qu'il la mérite. Vous voyez, mon cher Coulanges, que je ne suis pas d'une *sévérité qui me rende inabordable*, et que vous pourrez quand vous voudrez, venir reprendre auprès de moi votre rôle d'avocat.

Etant obligé de renoncer au bonheur d'a-

nir ma fille avec vous, croyez, mon cher Coulanges, qu'il ne me reste d'autre désir que de trouver dans Alfred les qualités qui peuvent rendre ma fille heureuse. Si j'en croyais les lettres de l'abbé Aimery, je prendrais dans ce jeune homme une entière confiance. Ce qu'il me dit peut être vrai ; mais il me faut encore du tems pour m'assurer si ce n'est pas plutôt un calcul de la part de son élève pour obtenir Elise, que l'effet de principes auxquels je puisse me fier.

Si l'avenir prouvait, que seul j'avais raison, et qu'Alfred n'a que des qualités plus brillantes que solides, refuseriez-vous encore, mon cher Coulanges, de calmer mes sollicitudes, en acceptant un titre que mon cœur d'accord avec ma raison, vous donne depuis long-tems ? Quoiqu'il en soit, puisque vous ne craignez point de prendre pour ma fille un autre sentiment que celui de l'amitié, revenez près de nous, sans craindre de blesser les loix que votre délicatesse vous a imposées. Le tems amenera les évènemens, et fixera les opinions. N'ayant d'autre désir que de rendre ma fille heureuse, je trou-

verai toujours mon bonheur dans les moyens, quels qu'ils soient, qui pourront assurer celui de mon Elise.

Adieu, mon cher Coulanges, j'espère que cette fois vous tiendrez votre promesse, et que du 15 an 20, vous dirigerez votre route vers le château de Key....

LETTRE CXXII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 17 *Novembre* . .

JE suis arrivé depuis trois jours ; Marc m'a remis deux lettres d'Elise, et une de toi. Si je ne vous avais pas instruits de mon petit voyage, j'eusse probablement trouvé plus de lettres de vous entre les mains de Marc. Mon attention m'a été nuisible, comme tu vois. Quoiqu'il en soit, après avoir répondu hier, à Elise et à ta sœur, je vais aujourd'hui répondre à ta lettre du 8 Octobre. Cette lettre augmenterait ma reconnaissance

sance, si j'avais besoin de nouvelles preuves de ton amitié. Je ne te cache pas que je serais fort inquiet de l'usage que tu m'annonces vouloir faire de mes lettres, si je ne me reposais sur ta prudence. Ma confiance en toi est sans bornes. Je suivrai avec scrupule tous tes conseils, et je te prie de croire que je n'ai pas eu l'injustice de leur attribuer mes chagrins.

Je te remercie de me donner la permission de ne pas me gêner en t'écrivant, cette réserve eût diminué le plaisir que je trouve dans notre correspondance. Efface ce qui ne te conviendra pas ; je me livre entièrement à tes soins.

Il n'en est pas de même de ma correspondance avec mon père. Tu me gênes extrêmement en blâmant le style des lettres que je lui adresse. Celles où je parle de Mlles. Hillborough m'ont fort amusé à écrire, parce que je savais qu'elles étaient dans son genre, et je te l'avouerai, l'idée qu'il pourrait les montrer, avait excité en moi de la coquetterie plutôt que des craintes. Cependant je te remercie d'un conseil que

tu ne me donnes pas sans motif, et je le suivrai autant qu'il me sera possible.

J'espère, mon cher ami, que ce fâcheux Vicomte cessera de troubler tes plaisirs. Sans le connaître, je doute qu'il ait pour plaire les mêmes moyens que toi, il te sera facile sans doute de le faire congédier.

Adieu, mon cher Ferdinand. On vient m'interrompre : demain je te donnerai quelques détails sur la tournée que je viens de faire.

LETTRE CXXIII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 18 *Novembre*, 17..

JE suis parti le 15 Octobre. M. Hillborough a été cause que j'ai retardé mon voyage de quelques jours. Sa famille n'étant pas encore de retour à Londres, il me proposa de m'accompagner avec un de ses amis. L'abbé et Bianchini, pour lesquels

ils montrèrent beaucoup d'égards, vinrent avec nous. M. Hillborough et son ami m'ont comblé d'honnêtetés dans ce voyage qu'ils ont eu la bonté de faire pour moi, car ils avaient déjà vu plusieurs fois tous les lieux par où nous avons passé. Ce sont des hommes fort intéressans ; ils ont beaucoup voyagé, sont fort instruits, et fort aimables. Ils m'ont parlé de Bianchini avec beaucoup d'éloges, m'ont remercié de le leur avoir fait connaître, et ils paraissent désirer de l'établir en Angleterre. Mais je prévois malgré les avantages qu'on pourrait lui offrir, que son goût pour les arts, et son inconstance ne lui permettront pas de s'y fixer. Il aimera certainement mieux la France qu'il ne connaît pas encore. Je lui ai déjà proposé d'y venir avec moi, et je lui ai promis de me charger de ses affaires. J'espère que mon père ne désapprouvera pas ce que je pourrais faire pour cet excellent homme, qui malheureusement a moins de fortune que de talent.

Le premier lieu où nous nous sommes arrêtés, est Stow. C'est une habitation superbe commencée par Lord Temple, et

achevée par ses héritiers. On m'a assuré, et je le crois aisément, qu'ils y ont dépensé plus d'un million sterling.

Avant d'y arriver, on voit de loin une immense forêt composée de beaux arbres de différens verds groupés et nuancés avec beaucoup d'effet. Une haute colonne surpasse toutes ces masses d'arbres, et sert de point de vue de tous les côtés. En approchant, on découvre une large avenue terminée par un bel arc de triomphe, qui forme l'entrée principale. De cet arc, on apperçoit un parc immense admirablement bien planté, et d'une végétation superbe. Cette forêt se change alors en belles masses d'arbres bien entendues, et en espaces vides bien ménagés. Dans le milieu est situé le château qui produit de loin un très-bel effet. On apperçoit déjà de là une partie des fabriques qui décorent ce beau lieu. Un guide se présente, et fait voir aux étrangers tous les détails du parc. Nous avons commencé par monter sur le haut de cette colonne, où l'on arrive par un escalier intérieur. Elle est terminée par un petit cabinet vitré, où peuvent se tenir debout sept ou

huit personnes à la fois. Les piliers qui en soutiennent le toit, sont couverts des observations, et des noms des curieux qui y montent. J'y ai sur-tout remarqué des chiffres amoureux, et des devises tendres ; cela ne m'a point étonné, j'étais dans la même disposition, la vue de ce lieu excite les passions douces, et d'ailleurs un curieux est plus sensible qu'un autre homme ; celui qui n'aime rien reste ordinairement chez lui. J'ai fait comme les autres ; après avoir jeté un coup-d'œil de ce point élevé sur l'espace qui m'environnait, j'ai pris mon crayon, et mon cœur qui battait m'a dicté le serment de ne vivre que pour Elise. Je ne sais ce que mes compagnons auront pensé de mon émotion. Tant pis pour celui qui en rira.

Nous sommes redescendus pour voir le parc en détail. Je ne sais quel auteur a écrit une longue énumération des beautés de Stow ; il en parle en enthousiaste, et tous ses éloges sont exagérés. A l'en croire, depuis Sémiramis jusqu'à nos jours, on n'a rien vû de si beau que les monumens que ce lieu renferme. Je te renvoye à ses des-

criptions, si tu veux connaître jusqu'aux moindres détails, mais si tu aimes mieux savoir ce que je pense, je te ferai part de quelques unes de mes observations.

Il faudrait peut-être ne pas scruter les choses qui nous ont d'abord frappés et émus; on en conserverait un plus agréable et plus profond souvenir, puisque un examen réfléchi détruit presque toujours une partie des effets qu'elles ont produits. Mais je ne puis pas resister à cette sorte d'attrait ; je m'excuse d'ailleurs à mes propres yeux, en songeant que c'est par ce moyen qu'ont été perfectionnés les arts et les sciences.

Nous avons d'abord passé sur un pont composé d'après les dessins de Vignolle. De loin il fait un effet charmant. Il est couvert par un toit soutenu par des colonnes. Les deux entrées sont précédées de deux vestibules décorés avec des urnes. Le travail en est très-soigné ; son genre pourrait convenir à un pont triomphal. Le seul défaut que j'y trouve, c'est d'être placé sur une rivière si petite, qu'un sauteur un peu leste pourrait se passer du pont.

Nous avons été au Temple de l'amitié.

L'extericur en est simple, modeste, et solide. Il est situé dans une retraite sombre ; tout dispose au sentiment auquel ce temple est dédié. L'intérieur est une salle carrée, dont les côtés sont ornés de cippes qui portent des bustes de marbres ; ce sont les portraits d'une douzaine d'amis du fondateur. Socrate était plus difficile en amitié : il n'eût pas élevé un temple pour tant de monde. La décoration intérieure est mesquine et de mauvais genre. Pour moi qui cherche un sens à tout ce que je vois, comme les Grecs en voulaient trouver à tous les oracles ; j'ai pensé que le maître voulait dire par là, qu'il ne faut pas faire des façons avec ses amis.

De là, nous nous sommes rendus à un temple élevé à la reine d'Angleterre. Il est situé dans un espace large et riant ; il est environné de beaux arbres, et de gazons toujours verds. Sa forme est un carré prolongé, dont le devant est décoré d'un péristyle d'ordre Corinthien elevé sur un perron. Les deux portes sont trop grandes ; l'architecte n'ayant donné à l'intérieur du jour que par là, s'est cru sans doute obligé de

sortir des proportions pour éclairer mieux le dedans. J'ai cherché en vain tout au tour de ce temple des attributs de la royauté ; je n'ai rien vu de semblable ; j'y suis entré, espérant trouver ce que je cherchais ; je n'ai vu que des murs tout nuds, et au milieu une statue allégorique de la Grande Bretagne. Je commençais à perdre patience, lorsque j'ai découvert dans la main droite de la statue un médaillon, grand comme une soucoupe sur lequel est gravé le portrait de la reine. Je suis sorti, en me rappelant le bon *La Fontaine* et sa montagne qui accouche d'une souris.

En continuant notre chemin, nous sommes arrivés à une église gothique. C'est dans ce genre un des morceaux qui m'ont le plus étonné ; jamais on n'a porté plus loin l'imitation de la vétusté ; le tems lui-même n'eût pas mieux fait ; on pourrait croire que ce monument est contemporain de la fondation du Christianisme. On a de la peine à se persuader que cet édifice ne soit bâti que depuis peu d'années. Je suis monté au haut d'un clocher où l'on arrive par un escalier tournant, dont les marches sem-

blent avoir été usées par le tems et par les pieds de ceux qui y sont montés. De ce point élevé, la vue est belle et pittoresque. A travers une belle masse d'arbres, j'ai apperçu le sommet d'un temple à la manière des Grecs ; je suis redescendu à la hâte pour le voir de plus près. Malgré mon empressement, j'ai trouvé de l'invraisemblance à rassembler tant de monumens de différens genres dans un lieu si resserré, et je n'ai pu m'empêcher de trouver de l'inconvenance à voir les autels du paganisme aussi près de celui du vrai Dieu.

A peu de distance du temple gothique, nous sommes entrés dans un vallon charmant. On voit dans le fond un monticule sur lequel est élevé un temple à la victoire et à la concorde. Le soleil aux deux tiers de sa course, donnant obliquement sur un côté du temple, produisait de loin un effet ravissant. Une vapeur pourprée environnait cette masse d'arbres et d'architecture. Les deux statues groupées qui couronnent l'édifice se découpaient d'une manière délicieuse sur l'azur d'un ciel brillant ; tout concourait à m'enchanter ; lorsqu'une biche ef-

frayée du bruit s'élance au travers de la vallée, s'arrête un moment étonnée de nous voir, et repart avec la rapidité de l'éclair. Mon imagination était disposée à tous les prestiges ; je crus voir l'innocente victime que Diane sacrifia pour sauver la fille du Prince des Grecs ; je vis l'autel, la déesse, Iphigénie, Agamemnon, tous les Grecs rassemblés. Milord dissipa mon enchantement en me frappant sur l'épaule pour me faire remarquer la statue d'Hercule étouffant Antée. Je ne vis plus qu'une pierre qui exprimait assez froidement cette victoire du demi-dieu. Je me suis approché du temple ; il est bâti sur un très-grand module. Il est infiniment supérieur à tous les monumens qu'on a élevés dans des jardins ou dans des parcs. Le frontispice est composé d'un beau péristyle d'ordre ionique à colonnes cannelées ; cet ordre continué sur les côtés forme de vastes passages entre les colonnes et les murs du temple. La porte est d'une belle proportion, et d'un beau travail ; en tout, ce monument est fort beau ; il pourrait figurer avec avantage dans une grande ville, et il n'a nullement l'air d'un simple édifice

de décoration. Je n'ai trouvé à lui reprocher que sa dédicace : j'ai souvent vu dans l'histoire ancienne ou moderne, la victoire suivie de la soumission, mais jamais de la concorde. Nous avons ensuite traversé d'immenses tapis de gazon parsemés de beaux arbres. Des troupeaux de daims paissent assez près de nous, et paraissaient accoutumés à la présence de l'homme. Le guide m'a dit que c'était la seule bête fauve qu'on élevât dans les parcs d'Angleterre ; j'ai eu alors une sorte de regret, en apprenant que ma biche n'était qu'un daim.

Nous sommes arrivés à un petit temple octogone dédié a cinq ou six sages ou philosophes grecs. Ce temple situé dans un lieu triste et écarté, est ouvert de plusieurs côtés. Il semble que le maître l'a disposé ainsi pour indiquer que tout le monde peut y entrer, et que peu de gens y vont. Plus loin, sont quatre colonnes grouppées en carré, et posées sur une base commune ; elles sont d'ordre dorique cannelées, et d'une belle proportion. Sur l'entablement qui parait trop court par le rapprochement

des colonnes, est élevée la statue de la reine Anne. Elle est dans le costume ridicule de son tems. Cette figure a l'air d'un cône chargé de perles et de dentelles, au haut duquel est une tête de femme dont les cheveux semblent être crêpés et pommadés. Si l'on pouvait oublier un jour le nom de cette statue, les savans ne se disputeraient certainement pas pour savoir si elle était du tems de Périclès, ou de celui d'Alexandre.

J'ai vu dans ce lieu une infinité de choses qu'il serait trop long de te détailler ; je me contenterai de te dire un mot sur le château. C'est un très-grand édifice au milieu duquel est un beau péristyle d'ordre Corinthien élevé sur un perron qui donne à cette partie un grand air de noblesse. Au fond du peristyle est une porte d'un très-beau genre, et qui annonce l'entrée d'un magnifique palais. On entre d'abord dans un vestibule ovale, de 60 pieds de longueur, et éclairé par un dôme vitré. Le tour est décoré de hautes et belles colonnes de stuck imitant le porphyre à s'y méprendre. Les bases, les chapiteaux, et l'entablement sont de marbre blanc. Ces colonnes sont espacées à distances

égales

égales ; dans les espaces sont des niches d'une belle forme, contenant chacune une belle statue antique ; elles sont toutes ou parfaitement conservées, ou très-bien restaurées. L'entablement est surmonté d'une suite de bas-reliefs qui font le tour du vestibule, ils représentent la marche d'une armée Romaine. Je n'ai presque rien vu de plus beau dans ce genre en Italie. Le reste du palais ne répond pas à la majesté de l'entrée. Il est composé de vastes pièces dont la plupart n'ont aucun dégagement. Il y a de la propreté, de la symétrie, quelques fois du luxe, mais peu de goût. Il y a quelques beaux tableaux. D'après les beautés du parc, je m'attendais à trouver mieux dans le château.

Adieu, mon cher Ferdinand, je continuerai à t'envoyer la suite de mon voyage le premier jour où je serai libre. En t'écrivant j'oublie les heures, il faut que je te quitte, et c'est, je t'assure, avec regret. Adieu.

LETTRE CXXIV.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 22 Nov. 17..

EN partant de Stow, nous fûmes coucher dans un village à quelques milles de la petite ville de Woodstock, où nous arrivâmes le lendemain matin. Cette ville, et le beau parc qui y est attenant, appartenaient autrefois à la reine Anne ; elle en fit présent au Duc de Marlborough, après qu'il eut gagné la fameuse bataille de Bleinheim. Le parc porte à présent le nom du lieu où fut remportée cette victoire. Nous montâmes à cheval pour visiter et parcourir ce beau lieu, qui a environ douze milles de tour. Nous entrâmes dans le parc par un bel arc de triomphe, auprès duquel nous trouvâmes un guide à cheval qui nous attendait. De là, on découvre le château qui forme une masse imposante, quoique de ce point il paraisse irrégulier. Nous traversâmes d'a-

bord un immense tapis de gazon parsemé de beaux arbres tantôt en masses, tantôt épars, tantôt disposés en allées. Le guide nous fit parcourir au trot des parties des moins intéressantes, pour nous donner le tems de tout voir dans un jour. Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes à un pont de pierre d'une forme élégante ; il n'est pas aussi beau que celui de Stow, mais il a de plus le mérite inappréciable d'être situé sur une rivière charmante, dont les eaux limpides et abondantes traversent tout le parc. De dessus le pont, on découvre au loin une cascade, qui se précipite avec fracas à travers des rochers, et des arbres de différens verds, qui forment un berceau au-dessus de ces eaux blanchissantes. Cette cascade est formée par la totalité des eaux de la rivière, qui immédiatement après cette belle chûte, recommence son cours tranquille, et serpente le long d'une vallée délicieuse. De petits sentiers détournés se prolongent sur les revers de ces monticules, dont les hauteurs sont couronnées d'arbres élevés. Des moutons épars paissent sur ces gazons fleuris, et animant ce beau paysage, achèvent

le charme de ce lieu où l'art a été poussé, au point de n'être jamais apperçu. Nous continuâmes notre chemin ; mais je tournais mes regards malgré moi vers cet endroit délicieux que je quittais avec regret. Le guide qui s'en apperçut, me dit que nous reverrions de plus près cette belle cascade à la fin de notre tournée.

Après avoir marché quelque tems, nous vîmes vers le haut d'une plaine élevée, un antique château d'une forme pittoresque ; c'était autrefois la demeure d'un Duc de Rochester. Ce château a été restauré sans lui ôter son ancien caractère. On a conservé tous les meubles du Duc, les appartemens sont meublés et décorés comme ils l'étaient de son tems. Un concierge y demeure avec sa famille pour le montrer aux étrangers. Je suis monté sur une plateforme qui couronne le toit ; la vue de là est fort étendue, mais comme je ne découvrais pas ma chère vallée, je suis redescendu bien vîte pour continuer notre tournée. Après de longs détours dans une belle forêt, nous sommes arrivés, en descendant peu à peu, vers les bords de la rivière au-dessus de la

cascade. C'est encore une vue délicieuse dans un autre genre. A droite, la rivière semble se perdre dans une masse d'arbres; de l'autre côté de l'eau se présente une belle façade latérale du château; il est situé sur une hauteur dont la pente se prolongeant jusqu'à la rivière, est tapissée d'un beau gazon parsemé d'arbustes fleuris. A gauche la forêt se prolonge sur les bords de l'eau. Je m'arrêtai pour considérer plus à mon aise ce magnifique tableau. Dans ces eaux bleuâtres et tranquilles, je voyais réfléchie l'image du château éclairé par les rayons du soleil; je voyais la masse des arbres qui étaient derrière moi répétée en teinte sombre vis-à-vis de ce dessin brillant; à gauche la rivière disparaissait dans des détours sinueux; à droite le murmure des eaux était mêlé au chant des oiseaux; tout cela produisait sur mon âme un effet que je ne puis exprimer; j'étais dans le ravissement; j'aurais voulu rester là jusqu'à la nuit; mais il fallut continuer notre marche.

Nous remontâmes sur la hauteur, et nous dirigeâmes notre marche vers une colonne triomphale que nous apperçevions de loin.

Nous nous approchâmes de cette colonne. Elle a plus de 100 pieds de hauteur. Sur sa base qui est immense, est écrite toute l'histoire du fameux Duc de Marlborough. Au dessus de la colonne est placée la statue du héros qui tient dans sa main droite une petite figure ailée représentant la victoire. Ces monumens glorieux ne me plaisent point dans le lieu de la résidence de l'homme auquel ils sont élevés. La prolixité des inscriptions est d'un mauvais genre ; quand les Spartiates élevèrent un monument funèbre aux mânes de trois cents de leurs concitoyens qui périrent aux Thermopyles, ils n'employèrent que peu de mots pour rappeler le souvenir d'une action que tous les Grecs devaient savoir. J'ai renoncé à lire cette longue histoire, pour regarder le château (*) dont on apperçoit de là la façade d'entrée. Pour y arriver, on repasse la rivière sur un beau pont d'une seule arcade

(*) La nation Anglaise accorda une somme immense pour bâtir le château et décorer le parc, et assigna la somme de 4000 livres sterling tous les ans pour son entretien.

de 100 pieds de large. Avant d'entrer dans le château, le guide voulut nous faire parcourir les beaux jardins qui l'environnent. Nous mîmes pied à terre pour voir en détail cette partie intéressante. Ici la nature paraît plus soignée ; les arbres semblent y avoir été tous choisis ; des bosquets d'arbres odoriférans interrompent la monotonie des allées ; des tapis de verdure offrent sous les pas un sol doux et élastique ; tout annonce les abords d'un palais. La façade des jardins est noble et imposante. Dans le milieu est un beau peristyle dont l'entablement porte le buste de Louis XIV, avec une inscription insultante, d'où j'ai conclu que les Anglais le craignaient encore quand ce monument fut élevé. Nous avons fait de longs détours dans les jardins où nous trouvions toujours quelque chose à admirer ; tantôt un pavillon de repos d'une architecture élégante, tantôt des ombrages délicieux, tantôt des points de vue resserrés, tantôt des lointains à perte de vue. Dans un site ménagé avec art, sont élevées sur des piedestaux de marbre de belles copies en bronze des deux lutteurs antiques, et du gladiateur

mourant. Enfin je suis revenu vers cette belle vallée qu'il me tardait tant de revoir. Elle borne les jardins de ce côté-là. Nous avons suivi le vallon en remontant sur les bords de la rivière jusqu'à la cascade. La vue est encore plus ravissante de ce côté-là que de l'autre. J'étais hors de moi ; mon imagination me transportait en Thessalie ; je me croyais dans la vallée de Tempé ; si j'eusse vu Elise à mes côtés, mon illusion eût été complette. Le guide nous fit traverser la rivière sur un pont de bois à une vingtaine de pas de la cascade. Je m'arrêtai au milieu du pont pour jouir du contraste que produisait d'un côté le fracas des eaux qui tombaient de 40 pieds, et de l'autre, le calme qui regnait dans cette vallée dont le fond terminé par la vue du premier pont, laissait voir à travers des arbres un lointain vaporeux.

Après avoir passé la rivière, nous entrâmes dans des gorges formées par des monticules qui sont entourés de sentiers bordés d'arbres et d'arbrisseaux de toute espèce, et dont les sommets sont couronnés de sapins et de mêlezes. A l'entrée de ce

paysage pittoresque, est un rocher d'où sort une belle fontaine dont les eaux argentées tombent dans un réservoir de marbre. Elle s'appelle la fontaine d'amour. Le guide nous dit très-sérieusement que cette eau possédait le pouvoir merveilleux de faire connaître l'amour au cœur le plus insensible, et qu'il suffisait pour cela d'en boire quelques gouttes. Son air d'assurance nous fit rire, mais il crut nous avoir persuadés, parce que étant fort altérés, nous en bûmes tous. Après une petite pause dans ce lieu charmant, nous retournâmes sur nos pas pour voir l'intérieur du château. Nous entrâmes dans un grand vestibule qui occupe toute la hauteur du palais. Les côtés sont formés de deux étages de petites arcades qui font un mauvais effet. Le fond et le devant sont décorés de péristyles d'ordre Corinthien, mais ils produisent un défaut d'unité qui est choquant pour des yeux un peu exercés. Sur le plafond est réprésenté le temple de l'immortalité ; la grande Bretagne tenant à la main le plan de la bataille de Bleinheim a l'air de monter vers le temple. Cette masse est entourée de nuages qui

portent des groupes d'hommes, des soldats vêtus à la romaine, des canons, des boulets, des fusils. Je me suis hâté de sortir, j'avais peur que tout cela ne me tombât sur la tête.

L'intérieur du château est composé d'appartemens richement meublés ; mais beaucoup de colifichets produisent un mauvais contraste avec la grandeur du reste. Il y a des pièces qui sont presque entièrement tapissées des plus beaux tableaux des écoles d'Italie, et de Flandres ; une entr'autres nommée la galerie *du Titien* renferme les plus beaux ouvrages de ce fameux peintre. Il aurait fallu rester plusieurs jours dans le palais, pour voir à son aise les chefs-d'œuvre qu'il renferme. J'y ai vu plusieurs beaux morceaux de *Raphaël*, de *Carlo Dolce*, *du Guide*, et autres peintres Italiens. Mais ce qui a été nouveau pour moi, et que j'ai vu avec un plaisir inexprimable, ce sont plusieurs grands tableaux de *Rubens*. Je n'ai pu me lasser d'admirer l'originalité, la fécondité, l'expression, la vie qu'il répand dans ses ouvrages. Jamais peintre ne fut plus inégal ; tantôt sublime, tantôt grotesque, dessinant quelquefois avec fierté et

hardiesse, il semble d'autres fois ignorer les regles de l'anatomie ; mais il est inimitable dans ses coups de génie. Ses carnations sont vivantes, ses têtes respirent, on y distingue le genre d'esprit qui convient à chacune ; les unes pensent, les autres parlent, tout est en mouvement. Je ne sais quel est le tableau de ce peintre que les connaisseurs estiment le plus, mais pour moi, j'ai vu avec enthousiasme un tableau de lui, représentant des bacchanales. Je n'oublierai jamais un jeune Satyre qui tient dans ses bras deux jeunes filles d'une beauté ravissante. N'ayant pas assez approfondi l'antique, et ne sachant pas choisir des beautés de détail pour en faire un tout, ce peintre a traité ce sujet à sa manière. Ces deux filles, peintes sûrement d'après nature, montrent sans aucun voile les beautés, et les imperfections que la nature ne sépare jamais ; c'est elle-même que l'on voit. L'idéal des grecs était sublime, il exaltait la tête ; ces deux beautés prises exactement dans la nature, ont le droit d'émouvoir tous les cœurs. Le Satyre, la bouche entr'ouverte, montre des dents blanches et bien rangées ; ses yeux vifs

étincellent d'ivresse et d'amour ; le regard incertain, il ne sait laquelle des deux beautés il doit choisir ; ses bras nerveux pressent leurs corps délicats, il marche, il les entraine, la fête l'importune, il voudrait être au fond des bois. Le spectateur partage l'ivresse du Satyre, il excuse son incertitude, et il voudrait lui céder une de ces jolies Bacchantes au prix de l'autre.

Ne vous offensez point, belle Elise, ce n'est point Alfred qui parle ; c'est le Comte de Boransac qui voyage pour s'instruire, et qui n'est sensible aux beautés des arts, que parce qu'il l'est à celles de la nature dont vous êtes le plus parfait ouvrage.

Je ne te parlerai pas des autres tableaux que j'ai vus trop à la hâte. Nous avons traversé tous les appartemens. La plupart sont ornés de belles tapisseries de Flandres représentant les batailles du Duc de Marlborough. Le guide nous a fait remarquer celle de *Blenheim*, au moment où le général Français est fait prisonnier. On a représenté le maréchal de Tallard avec tout le désavantage possible ; il a la tête découverte, et l'air bas et suppliant. Je n'aime pas cette manière

nière de faire briller un héros aux dépens de son adversaire. *Le Brun* n'a pas cherché à ravaler Porus pour exalter Alexandre. Le héros Indien, quoique blessé et porté par des soldats, a l'air noble et formidable. Le peintre a parfaitement rendu l'expression que Porus devait avoir lorsqu'il disait au vainqueur qu'il voulait être traité en roi. Mais Alexandre était mort depuis long-tems quand *Le Brun* composa cet ouvrage ; c'est peut-être en cela qu'est la différence.

Au fond du palais est un belle bibliothèque qui occupe toute la façade latérale qui donne sur la rivière. Elle est bien fournie en livres et en manuscrits. A une des extrémités est la statue de la Reine Anne. Je crois qu'elle a juré de me suivre partout avec ses perles, ses dentelles, et ses hauts talons. Elle ressemble parfaitement à celles de Stow. J'ai été bien dédommagé de sa présence importune par un beau buste antique d'Alexandre ; il est vis-à-vis d'elle à l'autre extrémité. Je n'ai rien vu de ma vie qui produisit un contraste aussi singulier entre l'antique et le moderne.

On retrouve dans cette superbe tête le

premier type de la beauté idéale des dieux des Grecs. Otez-lui l'air réfléchi du héros qui médite la conquête du monde, allongez un peu toutes les parties, arrondissez quelques angles trop prononcés ; et vous aurez la tête d'Apollon.

Les idées que les peuples se sont formées sur des divinités visibles ne devaient être que l'embellissement de la nature qu'ils avaient sous les yeux. D'après cela, que peut-on penser de la beauté des Indiens en voyant leurs pagodes ?

Il était presque nuit quand nous sortîmes du château. Nous retournâmes à notre auberge, où nous trouvâmes un bon souper dont j'avais grand besoin. La conversation roula sur les choses que nous avions vues dans la journée. Le bon Bianchini chercha à me faire valoir ; il fut question de l'Italie ; je fis plusieurs fois des bévues, dont heureusement nos Anglais ne s'apperçurent pas. Bianchini me regardait en souriant, et m'offrait un verre de vin pour me tirer d'embarras. L'abbé n'eût peut-être pas été aussi complaisant, mais il dormait sur sa chaise malgré le bruit que nous faisions. Bian-

chini me conseilla d'être une autre fois plus exact dans mes narrations, et de point sacrifier la vérité à l'envie de briller. Je profiterai de son conseil dont je sens bien l'importance.

Adieu, mon cher Ferdinand.

LETTRE CXXV.

ALFRED A FERDINAND.

Londres le 24 Novembre 17..

J'ai reçu hier ta lettre du 12 de ce mois ; elle a été retardée d'un courier. Je commençais à murmurer de ta négligence. Pardon, mon cher ami ; j'avoue mon injustice. Mais ma position rend mon amitié exigeante. J'ai besoin de tous les soins du sentiment, je t'assure. Au milieu des affaires, des occupations les plus sérieuses, au milieu même des distractions qui me sont offertes, je sens souvent un poids accablant qui oppresse mon cœur. Elise ! chere Elise !

quand donc viendra le jour qui doit nous réunir !....

Je pense comme toi, que Mde. de Granval n'a pas des torts bien graves, et qu'elle t'est fort attachée. Mais je n'ai pu m'empêcher d'admirer la manière dont tu excuses sa conduite avec le Vicomte de Valserre : j'ai même souri de la gaieté de tes plaisanteries qui souvent dans ta lettre suivent le juste mouvement d'humeur que te donne l'inconséquence de la présidente. Je n'aime point ce Vicomte, j'espère que tu en seras débarrassé à mon retour, et que nous n'aurons aucune contrariété qui puisse troubler le plaisir de nous revoir. Ah ! quel beau moment ! qu'il sera doux, enivrant pour moi ! Il faut que j'en détourne ma pensée pour pouvoir continuer à te parler de mon petit voyage.

Après nous être reposés un jour dans l'auberge où nous avions soupé, nous allâmes à Oxford. C'est une des deux universités d'Angleterre. 20 collèges composent cette université. Ils ont tous été dotés par des Rois ou des particuliers riches, et ils fournissent des pensions considérables aux

savans laïques ou ecclésiastiques qui sont chargés de l'instruction de la jeunesse. Les plus illustres personnages de l'Angleterre y ont été élevés. Les jeunes gens y apprennent le droit, la physique, la théologie, les mathématiques, l'histoire, les langues étrangères, enfin tout ce qui peut former une éducation complette. Il y a une bibliothèque publique qui a été donnée à la ville par un particulier. C'est un monument précieux. J'y ai vu deux superbes candelabres de marbre tirés des ruines du palais de l'Empereur Adrien, qui les avait fait venir d'Athènes.

Peu de jours après, j'ai été à Cambridge, toujours avec l'abbé, Bianchini, et Mr. Hillborough. Mais le Lord son ami nous avait quittés pour aller rejoindre sa famille dans une terre qu'il a dans le Hampshire. Il nous fit promettre d'y aller passer quelques jours avec lui avant de retourner à Londres.

Cambridge est la seconde université d'Angleterre. En quittant Cambridge, nous fûmes passer deux jours à Potts-

mouth pour voir la rade de Spithead, et ses environs. Je n'ai rien vu de pareil ; c'est un immense ville formée de citadelles flottantes. Rien ne peut donner une plus grande idée de la puissance de la Grande Bretagne. De là nous partimes pour suivre Mr. Hillborough chez son ami.

Nous arrivâmes de bonne heure à la vue du château. Il ne m'offrit d'abord qu'une maison peu grande, et ne présentait point cette beauté et cette vaste dimension de nos châteaux modernes en France. En quittant la grande route, nous entrâmes dans un beau chemin sablé, pratiqué au milieu d'un beau gazon parsemé d'arbres. En Angleterre les gazons sont toujours verds ; l'humidité du climat aide aux soins que l'on prend pour les entretenir.

Nous trouvâmes Milord qui nous attendait dans un salon orné d'une bibliothèque. Il nous reçut avec beaucoup de politesse ; après les premiers complimens, et lorsque nous nous fûmes reposés, il nous proposa de voir le château en attendant que les dames de sa famille eussent fini leur toilette. Il commença par nous faire voir un corps de

logis qu'il avait ajouté à son château au retour de ses voyages. Cette partie est mieux distribuée, et meublée avec plus d'élégance que tout le reste. Nous vîmes tous les appartemens, excepté celui de Milady et de sa fille. Milord nous dit qu'en Angleterre l'usage ne permettait pas aux hommes d'entrer dans l'appartement des dames.

Il nous conduisit ensuite dans les chambres qu'il nous avait destinées. Il y a dans le château qui est plus grand qu'il ne m'avait d'abord paru, sept ou huit appartemens à donner outre ceux de la famille de Milord. C'est considérable pour le pays où l'on ne va les uns chez les autres que par invitation, et pour un tems fixé qui faut bien se garder d'outre-passer, si l'on ne veut courir le risque de déplaire à celui qui invite. On ne reçoit pas à la campagne, comme chez nous, cette cohue qui me semble en effet (quoique jeune et Français) devoir paraître chez soi plus souvent importune qu'agréable.

Nous allâmes voir les écuries. Plus de 30 chevaux bien tenus, et logés dans un bel emplacement, me donnèrent une idée de la magnificence du maître. Il nous fit

voir toutes les dépendances du château ; tout nous parut bien ordonné. Il nous montra sa meute, il nous nomma tous ses chiens, et il parut plus satisfait des éloges que nous leur donnâmes ainsi qu'à ses chevaux, que de tout ce que nous avions pu lui dire de flatteur.

Quand nous rentrâmes, Milady était dans le salon. Un de ses filles d'une beauté ravissante était auprès d'elle. Milord nous dit que sa fille ainée était mariée, que son fils ainé venait de partir pour voyager, et que son fils cadet qui était dans le commerce, était parti depuis peu de jours.

L'ainé seul hérite du titre, et le frère d'un Lord est dans le commerce, sans rougir comme chez nous d'un état ou il peut faire fortune.

Dans un pays commerçant l'argent est tout. J'ai entendu cette expression en prisant un homme : il vaut 20, 30 mille livres sterling de rente.

Une cousine de Milady, et une sœur de Milord composaient la société que nous trouvâmes réunie. Milord nous dit qu'il

avait encore trois enfans chez lui. Nous les vîmes l'après-dîner.

Nos petites maîtresses françaises seraient bien étonnées de voir les familles nombreuses qu'ici les femmes du plus haut rang, se font gloire d'avoir, et dont elles se font une perpétuelle occupation.

Des repas splendides, un grand nombre de valets dont les soins plus respectueusement rendus qu'en France, marquent mieux que chez nous la distance des états, donnaient à Milord l'existence d'un Prince. Je vis qu'en effet pour les Anglais il y a une grande différence de leur manière de vivre à Londres, avec l'opulence qu'ils étalent dans leurs terres. Mais ils n'ont nulle invention pour s'amuser. Ils ont la même cérémonie, le même sérieux, la même étiquette qu'à la ville. A l'heure du déjeuné, on se rassemble, les hommes parlent politique, les femmes s'entretiennent de leurs enfants. On sort de là pour se promener quand il fait beau, ce que nous fîmes le lendemain : nous parcourûmes à cheval les possessions de Milord.

Sa terre réunit tous les avantages. De

beaux jardins, de beaux parcs, des plaines, des montagnes, des rivières, des ponts, des lacs, des cascades. Je venais de Stow, et de Blenheim, et j'ai cependant eu un grand plaisir à parcourir les possessions de Milord.

A l'heure du dîner, le même sérieux qu'à Londres. Au dessert, les enfans viennent un moment distraire leur mère, et ils la suivent lorqu'elle sort de table avec les femmes. Les hommes restent à boire comme à la ville. Ils rentrent dans le salon le plus tard qu'ils peuvent. On apporte pour eux le caffé, souvent des liqueurs qu'ils boivent pendant que les femmes se succèdent au piano, où les unes après les autres, elles font de la musique, et ne s'interrompent que pour prendre le thé.

Bientôt arrive l'heure du souper ; on va se mettre à table, où l'on reste jusqu'au moment où tout le monde va se coucher, l'usage n'étant point, comme chez nous, de rentrer après souper dans le salon.

Milord nous a comblés d'attentions et de politesses. Lorsque nous l'avons quitté, il

a voulu nous accompagner. Il nous a suivis pendant quelques milles. J'avais laissé ma voiture pour me mettre, dans la sienne ; pendant le trajet que je fis avec lui, nous rencontrâmes une jeune personne qui avait l'air d'avoir tout au plus dix-huit ans. Elle était à cheval, seule sur le grand chemin, n'ayant qu'un jeune valet à sa suite. Milord la salua, et nous dit son nom. C'était une jeune demoiselle. Je témoignai quelque surprise de voir une aussi jeune et aussi belle personne, aller seule avec un domestique trop jeune pour lui servir de Mentor. Ce qui vous parait indécent, me dit Milord, est chez nous sans inconvénient. Le respect que l'on conserve ici pour les mœurs, empêche cette jeune fille de courir aucun risque, et permet la liberté qu'on lui donne. Le jeune domestique qui la suit la regarde comme une personne sacrée dont il n'oserait approcher, et il ne suppose même pas qu'il soit dans le cas d'avoir à la défendre. Milord me rappela ce que j'avais vu plusieurs fois dans les rues de Londres ; de jeunes et jolies filles allant seules à pied sans avoir rien à redouter. Les

ivrognes seulement, peuvent troubler leur sécurité ; mais dans ce cas, me dit Milord, le peuple les défendrait si elles éprouvaient quelque insulte.

Cette nation, mon cher Ferdinand, ne fait-elle pas naître l'estime, lorsqu'on songe à tout ce qui arriverait chez nous à de jeunes personnes qui auraient autant de liberté ? Les grilles et les verroux que nous croyons nécessaires pour conserver l'innocence ne font-ils pas le procès à notre immoralité ? Il est beau de voir comme ici, chaque famille confier son repos à la grande famille, et de voir tout un peuple disposé à respecter et à proteger l'innocence.

Nous nous arrêtâmes une demi-journée dans une auberge pour éviter de nous trouver la nuit dans les environs de Londres, où (comme je te l'ai déjà dit) on est presque sûr d'avoir des voleurs à satisfaire. Les auberges sont si propres en Angleterre, que soit pour le service de la table, soit pour les appartemens, on s'y trouve aussi bien que chez soi. Les routes sont belles, les postes bien servies, et si l'on paye bien, on

est

est traité avec tout le respect que l'argent inspire pour celui qui le donne.

Je te dirai peu de choses sur le Lord Maire ; je suis revenu trop tard à Londres pour voir son installation ; mais voici à peu près ce qu'on m'en a dit. Le Lord Maire est pour ainsi dire le Roi de la cité. Il est à la tête de la magistrature ; c'est lui qui règle le prix du pain ; dans le cas d'un tumulte, c'est à lui qu'on porte plainte. On m'a dit que le Roi lui-même, quand il allait dans la cité, lui rendait une espèce d'hommage. Il n'occupe cette place que pendant un an ; ce terme expiré, on en élit un autre pour le remplacer. Ce choix est fait sans trouble. S'il excite quelque jalousie, on ne la montre pas. Après avoir témoigné mon admiration pour l'esprit public qui distingue la nation Anglaise, je m'extâsiai sur un gouvernement qui permettant le partage des pouvoirs, laisse à chaque individu l'espoir de faire briller les talens auxquels la nature l'a rendu propre. Je ne sais jusqu'où mon enthousiasme allait me conduire, lorsque l'abbé m'arrêta. Mon cher Alfred, me

dit-il, ce régime qui exalte une jeune tête portée vers l'ambition, convient à un peuple d'un tempérament doux et flegmatique, qui depuis long-tems connaît la nature de son gouvernement, et les avantages de sa constitution. Mais ce même régime ne serait pas sans inconvénient chez un peuple ardent, et amateur de nouveautés, comme chez nous. J'admire autant que vous la nation Anglaise, mais je ne la juge pas comme vous avec une tête de 20 ans, qui ne calcule pas que les différens tempéramens exigent différens régimes. Je ne veux point vous laisser errer au milieu de l'Anglomanie qui depuis quelques années trouble nos têtes Françaises. Le défaut contraire, l'orgueil national, que je vous ai vu blâmer chez le Prince Orsinelli, et qui règne chez les Anglais, n'a pas sans doute les inconvéniens de cet esprit imitateur qui porte au désir du changement. Lorsque je vois contre nous ce que nous appelons chez les Anglais, antipathie nationale, je l'excuse en songeant aux bienfaits de son résultat. La nation qui se croit supérieure aux autres nations

qu'elle dédaigne d'imiter, conserve un esprit public qui l'éloigne de sa chûte.

Cette petite discussion m'éclaira sur des choses qui m'avaient échappé, et j'en sus gré à l'abbé.

A 8 heures du soir.

Un jeune Anglais avec qui je suis assez lié, est venu me voir ce matin ; il a interrompu ma lettre que je n'ai pu reprendre que ce soir. Je n'ai qu'un instant à te donner, encore je vais l'employer tristement.

Ce matin pendant que mon jeune Anglais était chez moi, un superbe enterrement a passé sous mes fenêtres ; nous nous sommes approchés pour le mieux voir.

Les Anglais, comme les Napolitains, rendent un grand respect aux morts. Ils ne se hâtent pas de les enterrer comme nous faisons en France, où nous ne croyons jamais pouvoir éloigner trop tôt de nous cette triste image de notre destruction. Ici la famille garde quelques jours le mort dans une chambre de la maison. Le jour fixé pour l'enterrement, le corps est mis dans

une bière faite souvent de bois d'acajou avec des clous d'argent. On ne porte pas le mort paré, et à visage découvert, comme à Naples. Sur la maison du mort, reste pendant quelque tems une espèce d'écusson de deuil où sont ses armoiries. On voit fréquemment sur les maisons cette triste enseigne. La magnificence de l'enterrement est selon la fortune du défunt. Sa bière est placée dans un espèce de grand coffre noir couvert de plumes noires. Plusieurs voitures le suivent. Celle où est le mort a deux ou quatre chevaux qui ont de grands panaches noirs sur la tête. Des hommes marchent devant avec des bâtons couverts de crêpes noirs. Il y a ici des boutiques pour les enterremens. Les marchands qui vendent tout ce qui est nécessaire pour cette triste cérémonie, se chargent aussi de louer des pleureurs. Ces pleureurs sont chargés d'ajouter par leur contenance, à la douleur vraie ou fausse de ceux qui suivent l'enterrement.

Le convoi qui a passé ce matin sous mes fenêtres était fort beau ; et si ceux qui le suivaient n'étaient pas très-affligés, ils ont eu

au moins l'art de le paraître, au point que ce témoignage de douleur et la triste image de son motif, m'ont causé une émotion que je n'ai pas été le maître de vaincre. Malgré moi j'ai tressailli. L'image d'Elise à ce jour de douleur qui doit nous séparer, est venue se présenter à moi. Je la voyais au travers d'un nuage, je la voyais, elle me poursuivait, elle était là.... Je ne pouvais en détourner ma pensée. Mes yeux étaient remplis de pleurs, ma poitrine oppressée. Sans songer que je n'étais pas seul, je me suis arraché de la fenêtre en jetant un cri, et demandant au ciel mon Elise. Le jeune Anglais en me pressant la main, m'a fait revenir à moi. Vous aimez, m'a-t-il dit, vous aimez, et vous êtes malheureux ? Oh ! que je vous plains ! Je vous laisse, je ne veux pas vous importuner ; mais je reviendrai, et si je puis vous servir, comptez sur moi. Oui, je vous servirai de tout mon cœur, a-t-il répété en me serrant encore la main. Il m'a quitté sans que j'eusse, malgré ses manières touchantes, ni la force, ni la volonté de le retenir.

Je te quitte aussi, mon cher Ferdinand.

Depuis ce matin, depuis ce moment qui m'a causé de si tristes émotions, je ne suis pas encore absolument à moi. C'est un instant de vapeurs qu'il faut dissiper, et que je te prie d'excuser.

Adieu, mon ami, adieu.

LETTRE CXXVI.

ELISE A ALFRED.

Au Château de Key.....
le 29 Novembre 17..

D'ou vient ce trouble continuel qui m'agite ? Il semble prendre de nouvelles forces chaque fois qu'il arrive le plus léger changement dans ma situation ? Qu'ai-je à regretter en quittant la campagne ? N'étais-je pas accablée de la plus affreuse douleur, lorsqu'un ordre cruel me ramena dans un séjour qui, en me retraçant de doux souvenirs, n'excitait plus en moi que des regrets déchirans ! Depuis ce moment, le plus cruel de ma vie, chaque place de ce lieu si cher à

mon enfance n'a-t-elle pas été arrosée de mes larmes ! Qu'ai-je donc à y regretter ? Cependant, cher Alfred, j'éprouve un sentiment pénible à m'éloigner de Key...Il me semble que c'est ici où je dois attendre le bonheur, il me semble que je l'éloigne, que je l'évite en quittant le lieu où depuis quelque tems l'espérance avait commencé de nouveau à me sourire.

Dans quelques jours nous partirons pour Bordeaux. Mon père nous parla hier au soir de ce nouveau projet, il me contrarie ; j'avais espéré ne rien changer à ma manière de vivre, jusqu'au moment où mon sort paraîtrait enfin devoir se fixer. Je m'étais créé un genre de délassement, en passant quelques instans, soit dans le petit salon, soit sous le grand arbre. Là, le souvenir des momens qui vous offrirent à mes regards venait oppresser et cependant consoler mon cœur. Je me retraçais la cruauté de notre position, mais en même tems je me rappelais les instans qu'en dépit du sort nous avions su dérober au malheur. Cette nuit, livrée à mes réflexions, je n'ai pu trouver le repos !...Ce matin vers midi, la beauté du

jour m'a engagée à chercher dans une promenade solitaire quelque distraction à ma mélancolie. Ma tante et mon père venaient de sortir en voiture. J'ai pensé que je pourrais en m'enfonçant dans le parc, me livrer à mes réflexions sans craindre d'être distraite. Je marchais assez vite, mes désirs m'entraînaient vers le grand arbre au pied duquel je m'assis. Je pris pour la relire la dernière lettre que j'ai reçue de vous. Chacune de ses expressions fit palpiter mon cœur, et me procura de plus douces réflexions. Mais ce calme ne fut que passager. Je repliai votre lettre, et en cessant de l'avoir sous mes yeux, je me trouvai encore livrée à ce combat habituel entre mes alarmes et la faible espérance qui cherche quelquefois à les détruire. Mon cœur s'oppressa de nouveau ; je ressentis tous mes chagrins avec plus de violence que jamais. Un mouvement involontaire me força à fuir ; la tête troublée, je revins encore vers le grand arbre. Je tombai à genoux, et j'arrosai de mes larmes le banc de gazon. Au milieu de mes sanglots, les mains et les yeux levés vers le ciel, je m'écriai : Dieu

de bonté, rendez-moi mon Alfred ! Cependant un léger bruit dissipa mon délire. Je tournai mes regards vers le bosquet d'où le bruit paraissait venir, et je jetai un cri en appercevant Monsieur de Coulanges.

Il voulut s'éloigner, mais il s'arrêta. Son air indécis augmenta mon trouble ; je restai immobile. Le son de sa voix me fit revenir à moi : " pardon, Mademoiselle, me dit-il en s'approchant, ne m'accusez point d'indiscrétion ; un pareil soupçon me mettrait au désespoir. Hélas ! je partage vos peines plus que vous ne pensez, et loin de vouloir vous trahir, mon bonheur serait de pouvoir vous rendre heureuse. Oui, j'espére...." prit ma main qu'il approcha de ses lèvres. Je sentis ses larmes couler. Sa sensibilité calma mon trouble. Il resta un instant sans parler, et paraissant faire un effort pour dissiper l'émotion que sans doute ma douleur lui causait, il reprit ainsi: " Monsieur votre père, Mademoiselle, a voulu....Il m'a prié de venir passer avec lui le dernier mois de son séjour ici. Des affaires m'ont empêché de me rendre plutôt à son invitation, je viens d'arriver. N'ayant trouvé personne

dans le château, j'ai profité de la beauté du jour pour me promener en attendant que Monsieur Duménil fût rentré. Le hasard m'a conduit près de vous ; mais craignant de vous causer d'injustes inquiétudes, je voulais m'éloigner lorsque je vous ai aperçue ; un tendre intérêt m'a égaré, je me suis déterminé trop tard à sortir du bosquet, et peut-être mon imprudence me fait-elle joindre à la douleur que me cause le tableau que je viens de voir, le malheur d'être soupçonné d'une conduite blâmable, par la personne dont je désire le plus mériter l'estime. Ne soyez donc pas injuste, Mademoiselle, et croyez que je suis un de vos meilleurs amis. Oui, je désire que l'heureux Alfred vienne essuyer vos larmes. Oui, bientôt il viendra, me dit-il, en paraissant ému du regard que ces derniers mots m'avaient fait jeter sur lui. Du moins, ajouta-t-il en baissant la vue d'un air modeste, j'ai rempli sur ce point le devoir d'un galant homme, et je crois pouvoir vous assurer que Mr. Duménil cédera à mes instances, et à celles de vos amis, pour rendre à Alfred toute sa confiance."

J'étais si émue, qu'il me fut impossible de

répondre un seul mot. Mr. de Coulanges faisait naître en moi la confiance, sans cependant diminuer ma timidité. J'étais mal à l'aise, cependant je me sentais entraînée vers l'attrait consolant que présente toujours l'amitié. J'aurais désiré pouvoir témoigner ma reconnaissance à Mr. de Coulanges, je ne pouvais rien exprimer. Il vit mon embarras, il en parut affecté. Après avoir gardé quelque tems le silence, il soupira, me prit la main, soyez heureuse, me dit-il, c'est le premier vœu de mon cœur. Ah, Monsieur, m'écriai-je en fondant en larmes !....Je ne pus achever. Les yeux baissés, la poitrine gonflée, je souffrais de ne pouvoir me vaincre. Je rougissais de paraître ou trop ingrate envers l'amitié, ou trop déraisonnable envers l'amour. J'étais inquiète de ce que pensait de moi Mr. de Coulanges, lorsque appercevant mon père, évitez, me dit-il, qu'il ne me croie d'intelligence avec vous. Il s'éloigna avec précipitation, et entra dans une allée opposée à celle où était mon père.

Je sentis toute l'importance de la recommandation de Mr. de Coulanges. De mon

côté, pour cacher mon trouble, j'entrai dans le pavillon. Là, je m'oubliai en réfléchissant à tout ce qui venait de se passer. L'émotion de Mr. de Coulanges me donna une bonne opinion de sa sensibilité ; sa rougeur en appercevant mon père, me fit connaître sa prudence, en marquant son inquiétude. C'est un ami, m'écriai-je, un véritable ami que le ciel m'a donné. Mr. de Coulanges me servira avec zèle. O mon cher Alfred, comment lui témoigner notre reconnaissance ! Ne pensez-vous pas comme moi, que l'intérêt que notre amour inspire à Mr. de Coulanges est un grand bonheur pour nous ? L'ascendant qu'il a sur l'esprit de mon père donnera du poids sans doute à ses sollicitations, et je crois que nos intérêts sont entre bonnes mains.

Ma tante qui me cherchait, vint dans le pavillon où elle me trouva encore toute émue. Je lui confiai tout ce qui venait de se passer, et lui demandai si on ne pourrait pas faire usage du crédit de Mr. de Coulanges pour engager mon père à nous laisser à Key....jusqu'à votre retour. Elle s'y opposa fortement. Elle combattit mes raisons,

sons, et m'engagea à ne point me faire un sujet de chagrin d'un séjour de quelques mois à la ville. Elle me promit de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour qu'il fût abrégé. Elle parut étonnée de ce que je lui dis de Mr. de Coulanges, et me conseilla aussi d'éviter de laisser entrevoir une intelligence qui pourrait nuire aux moyens qu'il avait de me servir.

Il faut donc quitter la campagne, mon cher Alfred! Il faut m'éloigner de ce lieu où je vous revis, de ce salon où je fus près de vous, où ma tante surprit notre secret, où sa tendre amitié nous prodigua ses consolations! Il faut retourner à Bordeaux! Rentrer dans cet appartement où j'ai eu tant de chagrins!....O mon Alfred! Cher Alfred, hâtez-vous de venir terminer mes souffrances. Chaque jour ajoute à ma peine, je ne puis plus la supporter. Cependant votre amour, mon Alfred, fait toute ma confiance, c'est de lui que j'attends les soins que vous devez prendre pour forcer mon père à vous rappeler. Je dois bannir toute crainte qui vous ferait injure. Je dois compter sur un bonheur qu'il dépend de vous d'assurer; mais

je sens mes forces s'épuiser, il est tems d'abréger le supplice que j'éprouve à vivre loin de vous. O mon Alfred, revenez!

LETTRE CXXVII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 8 *Decembre* 17..

DEUX jours après ce qui m'était arrivé avec mon jeune Anglais, il vint me revoir. Il entra chez moi au moment où j'allais sortir avec l'abbé. Comment êtes-vous, me dit-il, en regardant l'abbé comme s'il n'avait osé s'expliquer devant lui? Un peu plus raisonnable que la dernière fois que je vous vis, mais pas autant que le désirerait mon ami, lui dis-je en lui montrant l'abbé. Lorsqu'il vit qu'il pouvait parler devant Mr. Aimery, il me renouvela l'offre de me servir. J'ai connu les peines de l'amour, me dit-il; j'allais être dédommagé de tout ce que j'avais souffert, j'allais être uni à celle que j'aimais, lorsque la mort me l'en-

leva. J'ai éprouvé, vous le voyez, le plus affreux des malheurs. J'espère que votre situation n'est pas aussi cruelle que la mienne. Cependant depuis quatre années, les soins constans de l'amitié ont adouci mes peines ; je me trouverai trop heureux si je puis faire pour vous ce qu'on a fait pour moi.

Son air doux et humain, cette aménité, cette confiance qu'il me montrait me touchèrent ; et voyant que l'abbé partageait l'impression que je recevais, je rendis à mon nouvel ami le seul hommage qui pût lui convenir, en lui confiant tous les secrets de mon cœur. Il m'écouta avec intérêt, et me serrant la main ; que je suis heureux, me dit-il, qu'il soit possible de vous servir ! Du courage, vos chagrins finiront. Vous méritez d'être heureux, vous le serez. Soyez tranquille sur ma discrétion ; j'ai des amis puissans, et lorsqu'il en sera tems, ils se joindront aux vôtres pour faire connaître à votre beau-père tout votre mérite. Nous réussirons, mon ami, soyez plus tranquille, je vous en conjure. Il me quitta, en m'engageant à me dissiper. Il me promit de re-

venir l'après-dîné pour arranger ensemble quelques parties qui pussent m'amuser.

Nous sortîmes l'abbé et moi en nous entretenant de ce qui venait de se passer. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette franchise, cette bonté de cœur qui caractérisent les Anglais. Au milieu de mon enthousiasme, l'abbé m'interrompit pour me montrer un homme qu'il croyait reconnaître. Je ne me trompe pas, me dit-il, voilà un Anglais que j'ai vu en France il y a quelques années. Je me liai avec lui chez mes parens où il tomba malade. Nous eumes toutes sortes de soins pour lui. L'abbé en le voyant approcher l'appela par son nom de baptême, et lui prit amicalement la main, en lui demandant où il logeait, et lui témoignant un grand plaisir à le revoir; mais l'air froid de cet ancien ami arrêta les témoignages d'intérêt de l'abbé, qui alors se contenta de lui dire en deux mots l'objet de notre voyage à Londres, et de lui donner notre adresse. Votre ancien ami ne ressemble pas à mon nouvel ami, lui dis-je; en vous assurant qu'il vous reconnaissait, il avait l'air si brusque et si froid, que j'étais

tenté de lui tourner le dos. Il craint peut-être que je ne l'importune, me dit l'abbé. Je sais qu'il jouit aujourd'hui d'une immense fortune ; il a oublié les soins qu'il a reçus de ma famille, et n'ayant aucun besoin de moi, il redoute des attentions qui pourraient le fatiguer. Je gage que je n'entendrai pas parler de lui. En effet, voulant savoir à quoi s'en tenir, l'abbé a passé deux fois chez cet ancien ami qu'il n'a pas trouvé, et qui n'a point encore songé à lui rendre une visite.

Cet homme fait tort au caractère national, disais-je ce matin à l'abbé. Vous jugez trop légèrement, m'a-t-il repondu. Vous vous tromperez facilement sur le caractère d'une nation, en la jugeant d'après un individu. Celui-ci même vous montre ce qui distingue principalement les Anglais : c'est leur franchise. Un Français à la place de mon ancien ami, m'eût trompé par des dehors aimables ; il m'eût fait beaucoup de politesses, sans m'en aimer davantage. S'il eût été d'un caractère aussi ingrat et aussi peu obligeant que l'Anglais dont nous nous plaignons, il aurait ajouté à ces défauts, une

trompeuse démonstration de bienveillance, et il eût été peut-être (selon son intérêt) plus disposé à me nuire, que ne l'est cet homme que vous avez vu me témoigner sans art que ma présence pouvait lui être importune. Avec les Anglais on est rarement trompé. Leurs marques d'amitié sont vraies, et à l'instant où ils se lassent de vous, ils vous le témoignent. Il y a ici de l'inconstance tout comme ailleurs; mais on n'y voit presque jamais de trompeuses caresses, ni de masques perfides.

Morton R****; mon nouvel ami, vint l'après-midi, comme il me l'avait promis. Nous avions à dîner Georges S****, qui le premier m'avait prié d'aller passer quelques jours avec lui dans son château. Morton R**** le trouva dans le salon avec l'Ambassadeur. Ils arrangèrent entr'eux différentes parties pour moi.

Georges S****, avec qui je devais partir le lendemain, me proposa de me mener le soir même chez sa maîtresse. Il est veuf, il n'a point eu d'enfans de sa femme. Il aime mieux vivre avec une fille qu'il entretient, que de se remarier; cela lui est plus

commode que d'avoir un ménage de garçon. C'est donc chez cette fille qu'il tient sa maison. C'est un espèce de mariage. Il a deux enfants d'elle, il en prend soin. De tels enfans ne sont point regardés en Angleterre avec le même mépris qu'en France ; il y a ici de beaux établissemens pour les enfans trouvés. Ils y sont tenus proprement et élevés avec soin. Un jour désigné dans l'année, on choisit parmi les enfans de la charité un certain nombre qui va en députation chez le Roi ; chacun muni de la preuve des progrès qu'il a faits dans l'éducation qu'ils reçoivent, présente à sa Majesté un échantillon de son talent. Le Roi, ce bon père de la grande famille, reçoit cette députation au jour marqué par l'usage. Tout ce qui a rapport à l'humanité offre ici à chaque pas, de nouvelles occasions d'entretenir l'estime qu'inspire le caractère Anglais.

Je trouvai à notre souper une grande décence. La plupart des filles entretenues sont fort bien élevées ; quelques unes d'elles ont même une conduite régulière. On a vu ici des gens de la plus haute naissance

épouser des filles de théâtre. Lorsqu'elles ont des mœurs pures, elles intéressent; on les reçoit dans la société comme bonne compagnie; et si l'une d'elles fait un mariage qui récompense sa bonne conduite, on ne crie point au déshonneur contre l'homme qui l'épouse.

Le lendemain matin Morton et moi nous partîmes avec Georges S****, pour passer quelques jours dans son château. Nous nous arrêtâmes à Windsor. C'est une maison royale où le Roi passe une partie de l'année. Je voulus voir le château. Il est situé sur une terrasse encore plus belle que celle de St. Germain-en-laye. La vue de cette terrasse est belle et étendue. Le château de Windsor est grand. Une chapelle gothique avec de beaux vitraux peints, et les cartons de Raphaël, qui sont recueillis dans de grandes salles, furent ce qui me frappa le plus dans ce château, que je n'ai vu qu'à la hâte; Georges était pressé d'arriver chez lui pour avoir le plaisir de chasser.

Le château de Georges S*** me parut beaucoup plus beau que celui de l'ami de

Mr. Hillborough. La magnificence en tout genre, le grand nombre de valets, de chevaux, de chiens, me frappèrent encore plus cette fois par la disparate avec l'état très-mesquin que Georges S***, tenait à Londres.

Le lendemain, je m'amusai beaucoup d'une partie de chasse que le tems nous permit de faire. Nous revinmes ensuite pour dîner. Nous restâmes à table tout le reste de la journée. Pendant le repas, on parla beaucoup de chiens, de chevaux ; chacun eut son histoire à raconter. On parla de courses. Les principales sont celles de Newmarket. Ceux qui ont des chevaux à faire courir les font inscrire sur une liste. Les Anglais mettent une très-grande importance à la généalogie de leurs chevaux de course. On fait à ces courses des paris énormes ; plusieurs personnes très-riches s'y sont ruinées. Il y a quatre saisons pour les courses. Je n'ai pas vu celles de l'Automne, que le ciel permette que je ne voie pas celles du printemps, et que je puisse être enfin rappelé auprès de mon Elise ! Ah! mon ami, j'aurai bien de la peine à sup-

porter encore long-tems tout ce que je souffre loin d'elle !....

Retiré dans ma chambre, la fatigue de la journée et l'agitation de ma tête, m'empêchèrent de dormir. Je passai une partie de la nuit à écrire à Elise. Je me recouchai ensuite, sans pouvoir trouver le sommeil.

Le lendemain je commençais à m'ennuyer du serieux, et de la cérémonie qui régnaient autour de moi. Morton, qui craignait l'effet de ce qu'il appelle mes vapeurs noires, me proposa de retourner à Londres avant le jour que nous avions fixé pour notre départ. Il parla de deux *Rout* ou assemblées, où il devait me mener, et dont il ne voulait pas manquer le jour. Nous quittâmes donc le maître du château, qui nous promit de venir bientôt nous rejoindre.

Le lendemain nous arrivâmes à Londres avant la nuit. C'était le premier Décembre, et le jour de l'ouverture de l'opéra. Quoique je fusse fatigué, Morton voulut absolument me mener à la première repré-

sentation. J'y consentis, pour ne pas lui déplaire.

La salle de l'opéra est belle. Elle est fort éclairée, même trop, ce qui fait tort au théâtre. On est assis au parterre, où l'on voit de jolies femmes parées, mêlées avec les hommes, ce qui forme avec les loges un très-bel ensemble. Les chanteurs sont Italiens, et ne jouent que des opéras Italiens. Les décorations m'ont paru peu soignées; l'orchestre est bon. Je crois que toutes les jolies femmes de Londres s'étaient données rendez-vous à cette première représentation. Comme amateur, et comme artiste je regardais plus souvent du côté de la salle que de celui du théâtre; excepté pendant les ballets où de bons danseurs Français attirèrent un moment mon attention.

10 *Décembre.*

Je ne suis jamais sûr quand je commence une lettre de pouvoir la finir dans la même journée. Mes devoirs, mes occupations en tous genres, me privent souvent du plaisir que j'aurais à m'entretenir avec toi, ou avec

avec Elise. Mais il faut répondre à l'amitié que me témoigne l'ambassadeur, en remplissant avec scrupule mes devoirs auprès de lui. Il faut répondre aux avances que me font ces bons Anglais pour me mener avec eux, pour me distraire, et pour me faire tirer un parti avantageux de mon voyage.

J'ai vu deux *Rout*. Quelle cohue ! Le premier où je fus était dans une maison trop petite pour contenir dans les salons toutes les personnes qui étaient invitées. Il y avait du monde jusque sur l'escalier. Je fus plus d'une heure avant de pouvoir parvenir jusqu'à la maîtresse de la maison. On jouait dans deux pièces ; dans une troisième, quelques jeunes personnes faisaient de la musique. Le plaisir là était de se pousser pour passer d'une chambre dans une autre. Les femmes entassées pour ainsi dire, et couvertes de diamans, m'ont paru moins belles que partout ailleurs. Les plus âgées sont mises comme les plus jeunes. Les Anglaises me paraissent plus belles en négligé qu'avec leur genre de parure ; elles ont plus de grâces dans les promenades, ou dans les champs

champs, que dans des salons dorés où nos Françaises brillent par des grâces analogues.

Le second *Rout* où l'on me mena était chez une dame du plus haut rang. J'y ai trouvé le plus grand ton. L'usage n'est pas ici d'avoir des antichambres avant les salons. Les domestiques se tiennent en bas. Les salons sont toujours au premier étage. Le portier qui se tient ordinairement dans le vestibule, nous nomma à un valet qui était à quelques pas de lui, celui-là à un autre successivement jusque dans le premier salon. Je fus présenté à la maîtresse de la maison, qui me reçut avec les manières convenables à son rang, et au grand état qu'elle tient.

On me mena le lendemain à un bal. La danse ici est fort simple. Les hommes sont rangés d'un côté de la salle, les femmes sont placées de l'autre côté vis-à-vis d'eux. Chacune a son *partner*, avec lequel chacune à son tour parcourt la longueur de la salle, en s'arrêtant quelquefois au milieu des danseurs et danseuses, qui bordent chaque côté. La danseuse et le danseur se font en pas-

sant une petite infidélité, et se reprennent ensuite pour arriver à l'autre bout, où ils se reposent, pendant que les autres couples les imitent. Cette danse a un mouvement très-vif ; elle est légère et gracieuse.

J'ai été plusieurs fois chez les Hillborough, depuis leur retour ; je me plais infiniment dans cette famille. L'ainée des demoiselles va se marier, et quoiqu'elle aime l'homme qu'elle épouse, elle s'afflige de quitter sa mère. Que ne la gardez-vous avec vous, disais-je à Mde. Hillborough ? Alors rien ne manquerait à son bonheur. Quand j'aurais une maison assez grande pour y loger ce nouveau ménage, me repondit-elle, cela ne pourrait pas s'arranger. Un Anglais veut être seul chez lui, avec sa femme. Les familles ne se réunissent pas ici comme chez vous. Les filles, lorsqu'elles se marient, se séparent de leur mère qu'elles ne voient plus qu'en visite ; et les garçons, quand ils commencent à être grands, quittent leurs parens, pour qui ils ne sont plus qu'une connaissance plus intime qu'une autre. C'est une triste manière de vivre, dis-

je à Mde. Hillborough. Elle leur convient, me repondit-elle ; une société trop nombreuse les fatigue. Un Anglais vit avec ses enfans, tant qu'ils sont en bas âge ; mais un fils tout formé qui s'ennuierait chez lui, un gendre, ou une belle-fille, tout cela l'importunerait.

Je suis allé à un concert avec la famille Hillborough. Il y avait beaucoup de monde. Ce concert aurait pu être bon ; mais je remarquai ce que m'avait dit Mde. Hillborough, chacun se mit à parler pour la première fois dès que la musique commença, et l'on passa dans les autres salons qui étaient restés vides jusqu'à ce moment.

Le 14 Décembre.

J'ai été voir ce matin les manufactures et les magasins. Cette tournée m'a fort intéressé. La propreté et l'élégance des boutiques de Londres, font réellement plaisir à voir. Les boutiques d'étoffes, de modes, de bijoux, font presque décoration dans les rues, tant elles sont tenues proprement, et les marchandises étalées avec art.

A 9 heures du soir.

Je comptais faire partir cette longue épitre par le courier d'aujourd'hui ; mais au moment où je l'écrivais, j'ai reçu une lettre d'Elise. Je t'ai quitté pour la lire, et ma réponse m'a tenu jusqu'à l'heure du courier.

Elise me parle de M. de Coulanges comme d'un ami très-disposé à nous servir ; mais dans les témoignages de son intérêt pour elle, dans ses expressions que la chère Elise rend avec la fidélité et la candeur de l'innocence, quelques unes m'ont paru renfermer un double sentiment. M. de Coulanges serait-il amoureux d'Elise ? Il ne manquait plus à mes tourmens que d'y joindre ceux de la jalousie ! M. de Coulanges est jeune, il a une belle tournure, il plaît à M. Duménil. Elise ne peut-elle pas s'habituer à le voir ? Elise, soumise à son père, souhaite peut-être de pouvoir lui obéir. M. de Coulanges qui ne quitte plus M. Duménil, peut avoir l'air de seconder les vœux d'Elise, sans perdre une occasion de

les faire changer d'objet. En parlant pour moi, il montre un désintéressement qui doit augmenter l'estime de M. Duménil. Il peut gagner la confiance de sa fille, exciter sa reconnaissance, acquérir son amitié : que sais-je ? La faiblesse d'Elise, l'obstination de son père, le ton patelin de M. de Coulanges..... Ah ! Ferdinand, quel nouveau supplice !.....Mon ami, hâte-toi de me secourir. Si je perds ma sécurité, s'il faut que je joigne cette nouvelle inquiétude aux peines que j'endure, je crains de faire quelque imprudence.

Adieu, mon ami. Ne pouvant faire partir ma lettre qu'après-demain, je ne la cachette pas ce soir. Demain je te rendrai compte de ma matinée, dont je dois employer une partie à voir des hôpitaux, et des maisons de fous.

Le 15 Décembre.

Ce matin j'ai manqué de courage, mon ami. J'aurais eu plus de force sans doute, pour supporter la vue de toutes les infirmités humaines, si celle d'un fou par amour

n'était venu agraver les tristes impressions que déjà j'éprouvais.

J'avais assez bien soutenu tout ce que représentait cette dégradation humaine dans une maison de fous qu'on nomme Bedlam ; mais j'étais loin de rire des grimaces de ces malheureux, comme faisaient quelques unes des personnes qui étaient avec nous. Je partageai la sensibilité de mon ami, qui de tems en tems, s'appercevant que je pâlissais, me serrait la main pour me rendre le courage.

J'étais mal à l'aise en arrivant dans une autre maison de fous qu'on nomme St. Luc. Morton me pria de donner le bras à une femme qui entrait en même tems que nous, et offrant le sien à sa compagne, nous fûmes tous quatre dans une des galeries où il y avait plusieurs cellules de ces malheureux. Morton passa le premier avec la femme, à qui il donnait le bras ; je le suivis avec celle dont il m'avait recommandé de prendre soin. Au bout de quelques instans, je sentis qu'elle tremblait. Elle témoigna bientôt une sensibilité qui m'engagea à lui proposer de sortir, et de

ne pas pousser plus loin une revue qui me faisait autant de mal qu'à elle. Notre incertitude sur le parti que nous prendrions, nous fit arrêter un instant devant une des cellules. Un jeune homme qui l'occupait, s'avança jusque sur la porte, et nous regardant avec l'air égaré que lui donnait son état : Eloignez-la, me dit-il ; éloignez-la, répéta-t-il, avec l'accent de la douleur ; que vient-elle faire ici ? Pourquoi me présenter une image si chère ! en épouser un autre ! dit-il en se tordant les bras. Ses sanglots coupèrent sa voix. Ensuite reprenant avec fureur ; ôtez-la de devant mes yeux ; éloignez-la, sa présence est un outrage !.... ses cris attirèrent les gardiens qui le traitèrent avec humanité. Son accès va lui prendre, nous dit un des gardiens. Le malheureux est fou par amour. Sa maîtresse a épousé un autre amant. Sans doute que Madame ressemble à celle qu'il aimait. Pauvre jeune homme ! Son chagrin a été si violent, qu'il en est devenu fou.

J'avais déjà ressenti une si forte impression, qu'à peine eus-je entendu ces derniers mots, je fus forcé de sortir. Morton me

fit monter dans sa voiture et me ramena chez moi.

Oh ! Ferdinand ! j'ai le cœur souffrant. J'ai la tête malade . . . . . Adieu, mon ami, adieu. Que le ciel te préserve à jamais du tourment que j'endure !

LETTRE CXXVIII.

Elise a la Marquise de Lonel.

Bordeaux, le 20 Décembre 17..

J'étais trop déraisonnable, ma chère Adèle, pour vous écrire, les premiers jours de mon arrivée à Bordeaux. Je vous aurais affligée, si je vous avais peint l'impression que m'a faite cette maison où j'ai tant souffert ; l'effet qu'a produit sur moi la vue de mon appartement, celle de la bibliothèque où fut prononcé mon arrêt. Si je vous avais écrit dans le moment même où j'éprouvai toutes ces sensations, vous m'eussiez trouvée trop faible, vous m'eussiez

blâmée ; et comme s'il était de mon étoile de n'accabler de mes peines qu'une de mes amies à la fois, c'est ma bonne tante qui a eu son tour. J'ai ménagé votre sensibilité pour abuser de la sienne.

Les lettres que je reçois d'Alfred, les soins de ma tante, les attentions de M. de Coulanges, tout a concouru à me rendre plus raisonnable. J'ai repris mes occupations, et j'ai suivi avant-hier ma tante dans une assemblée. Mon père a paru être plus content de moi, quoique je n'aie porté que de la tristesse dans une société toute livrée au plaisir.

Mlle. de Belval y était. Elle m'a fait beaucoup d'excuses de n'être pas encore venue me voir depuis mon arrivée à Bordeaux. Elle s'est crue obligée de se justifier de ce qu'elle appelait ses torts. Elle est bien bonne en vérité ; je lui sais gré au contraire de n'avoir pas ajouté la gêne que m'auraient occasionnée ses visites, au sentiment pénible que j'ai éprouvé à me retrouver ici. Sa passion pour moi m'a paru un peu refroidie ; cependant elle m'a fait beau-

coup d'amitiés, mais avec plus de mesure que l'année dernière. Je l'ai trouvée fort embellie. Elle a dû être contente de moi ; je ne m'étais jamais trouvée plus disposée à la laisser briller. Elle a fait de la musique, je l'ai fort applaudie, et nous avons joué chacune le rôle qui nous plaisait le plus.

La belle, la charmante présidente, est arrivée presque à la fin du concert. Elle a produit en entrant dans la salle, l'effet accoutumé : elle a parfumé l'air, dérangé tout le monde, et attiré tous les regards. Mlle. de Belval qui jouait un concerto qui lui avait déjà valu beaucoup d'applaudissemens, a témoigné son mécontentement. Elle a jeté sur la présidente un regard expressif qui n'a produit aucun effet. Ces deux belles m'ont paru le reste de la soirée, fort mécontentes l'une de l'autre.

Le hasard m'avait placée à table entre ma tante et la présidente. Cette dernière m'a paru avoir un grand désir de plaire à ma tante qui a reçu avec assez de froideur, toutes les avances qu'elle lui a faites. Un certain Vicomte de Valserre qui vient de

voyager, faisait presque à lui seul les frais de la conversation. Son air de fatuité me parut déplaire à votre frère, qui assis vis-à-vis de moi, reçut de ma part un coup-d'œil d'approbation pour son jugement. J'éprouvai un instant de plaisir, en comparant à ce Vicomte, le frère de mon amie, et en observant ce cher Ferdinand qui me sert avec tant de zêle, je me reprochai de l'avoir jugé avant que j'eusse atteint l'âge où pour rendre justice, on peut se servir du moyen des comparaisons.

La conversation après les premiers momens, devenant moins générale, la présidente qui était assise auprès du Vicomte de Valserre, lui fit des questions sur l'Angleterre, en l'assurant qu'elle avait là un de ses amis intimes, qui d'après sa correspondance paraissait se plaire beaucoup à Londres. Elle ajouta: toutes les femmes y sont belles, à ce que prétend le Comte Alfred de Boransac. Oui, les Anglaises sont belles et froides, dit le Vicomte en souriant; mais leur froideur même les rend plus disposées à prendre tous les travers d'un esprit romanesque. Si votre Comte Alfred se livre à

une admiration trop prononcée, il court le risque de faire naître quelque passion dont il aura de la peine à se débarasser. Les Anglais peu galans rendent les Anglaises susceptibles de prendre pour de l'amour nos plus simples attentions. Je crains pour Alfred, dit la présidente, interrompant le Vicomte. Il a les passions vives ; il paraît s'être enthousiasmé de trois jeunes personnes dont-il vante le mérite avec exagération. Il va sans cesse chez elles ; je crains qu'il ne donne la pomme à l'une des trois. Je me sentis rougir. Ma tante qui s'en apperçut, me poussa le genou pour détourner mon attention ; et la présidente prenant l'air d'une personne qui se reproche une étourderie, parla tout bas au Vicomte, qui, plus mal adroitement encore, changea le sujet de son entretien.

Pendant le bal qui suivit le soupé, je refusai constamment de danser avec le Vicomte de Valserre que j'ai pris en aversion. J'ai peu dansé, et presque chaque fois avec votre frère, ma chère Adèle. Ses attentions, celles du Comte de Boransac, et plus que tout encore, les lettres d'Alfred qui viennent

rassurer

rassurer mon cœur, ont adouci ce qui m'avait choqué dans cette journée où j'ai eu plus de chagrin que de plaisir.

Que je hais le monde ! Sans le petit nombre d'amis qui consolent ma vie, je me demanderais tous les jours ce qu'on vient faire sur cette terre, où l'on rencontre à chaque pas des êtres méchans, qui semblent prendre plaisir à tourmenter l'innocence, et la probité.

Mais adieu, mon Adèle ; je sens que je m'attriste, ma lettre peut vous parvenir dans un instant trop doux, pour que je ne fusse pas coupable si j'en troublais la jouissance. Par votre dernière lettre, j'apprends que vous êtes au moment d'être mère. Si le ciel vous accorde une fille, je regretterai de n'être pas dans le tems des fées, et de n'avoir pas leur puissance pour la douer d'un cœur insensible à l'amour. Adieu.

LETTRE CXXIX.

Elise a la Marquise de Lonel.

Bordeaux le 2 Janvier 17..

Ma tendresse pour vous, ma chère Adèle, me procure un plaisir bien doux, lorsqu'en formant des vœux pour vous, je ne trouve à désirer que la continuation de votre bonheur. Epouse chérie, vous venez de donner un fils au plus estimable des époux. Je vous félicite de tout mon cœur, ma chère, faites agréer mes plus tendres complimens à Mr. de Lonel.

Mon père m'a chargée de ses félicitations, et de ses complimens de bonne année pour vous et votre époux. Il a saisi cette occasion pour me parler de vous avec éloges; il a fait valoir vos bonnes qualités, et surtout votre soumission aux ordres de votre mère, lorsqu'elle vous donna Mr. de Lonel pour époux. Il a ajouté que le bonheur dont vous jouissez était la récompense de

votre obéissance. Le plaisir d'entendre faire votre éloge, ma chère, ne m'a pas empêchée de sentir dans les expressions de mon père, le coup qui en venant frapper mon cœur, y a rendu en même temps l'amour inquiet, et l'amitié satisfaite.

Ma tante qui s'est apperçue de l'impression que je recevais, s'est empressée de faire mon éloge, en approuvant celui que mon père faisait de vous. Mais en nous plaçant adroitement vous et moi dans des circonstances différentes, elle a dit avec une effusion de cœur qui m'a attendrie, que son Elise méritait sans doute d'être aussi heureuse qu'Adèle. Cette petite scène a paru toucher mon père, et pour la première fois depuis bien long-tems, je n'ai remarqué aucune sévérité dans ses regards. Je le crois comme vous, et je le désire, a dit mon père. Puis me tendant la main, il m'a attirée vers lui, et m'a serrée dans ses bras. Ensuite après avoir resté quelque tems sans parler, une vive émotion paraissant causer son silence, il a ajouté : que ton cœur ne t'égare pas sur les sentimens de ton père, ma chère enfant ; tu es le plus cher objet de ma ten-

dresse, et ton bonheur est l'unique but de toutes mes démarches....Une visite que j'ai cent fois maudite, est venue troubler ce moment si doux. Ma tante, pour me consoler de n'avoir pu profiter d'une si belle occasion pour obtenir quelque grâce en faveur d'Alfred, m'a dit le soir même, que nos affaires allaient bien ; que le Comte de Boransac avait fait une invitation à mon père pour le 15 de ce mois, et qu'il l'avait acceptée. C'est la première fois, à ce que m'a dit ma tante, que mon père ait répondu aux avances du Comte sans montrer de la contrainte. Le Comte, il est vrai, y avait mis les manières les plus aimables. Il a été même jusqu'à prier mon père de se charger de nommer les personnes qui seraient invitées pour cette journée.

Après m'avoir un peu tranquillisée, ma tante a cru le moment favorable pour m'annoncer une fâcheuse nouvelle qu'elle craignait que je n'aprisse sans recevoir les palliatifs nécessaires. " Mes affaires, ma chère Elise, m'a-t-elle dit, me forceront à faire un voyage à Paris. Mais dussé-je voir détruire toutes mes espérances, je vous jure,

ma chère enfant, que je ne vous quitterai que lorsque votre bonheur sera assuré. Mon voyage ne doit être que de quelques mois ; cependant je suis décidée à vous tenir parole, quelques instances que me fasse mon frère pour m'engager à partir."

La reconnaissance que m'inspiraient les sentimens de ma tante, la crainte qu'ils ne nuisissent à ses intérêts, le chagrin que me causait la pensée de me séparer d'elle, m'ôtèrent tout moyen de m'exprimer. Mon trouble la toucha. Elle me dit tout ce qu'elle put imaginer pour me consoler d'une séparation qui serait de courte durée, et qui n'aurait lieu que lorsque sa présence ne me serait plus nécessaire. Elle me parla du retour d'Alfred, de mon union avec lui, du bonheur dont j'allais bientôt jouir, et que rien ne pourrait plus troubler. Cette charmante femme passa plus d'une heure à me prodiguer ses douces consolations, elle fit enfin renaître l'espérance dans mon cœur.

Mr. de Lonel mande à ma tante que nous vous reverrons au commencement du mois de Mars. Alfred peut-être reviendra à la

même époque. Mais ma tante va faire un long voyage, et elle sera absente au moment même où, sans la privation d'une amie si chère, je n'aurais plus rien à désirer. Combien la conduite de cette bonne tante m'attache à elle ! Ah, si je pouvais disposer à mon gré de ma fortune, elle n'aurait plus besoin de s'occuper de la sienne.

Adieu, ma chère Adèle. Ayez soin, je vous prie, de me faire donner de vos nouvelles à chaque courier.

LETTRE CXXX.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 15 *Janvier* 17..

DEPUIS la cruelle impression que je reçus à la maison des fous, ma tristesse ne fit que s'accroître. Morton, craignant pour ma santé, en parla à l'ambassadeur, qui, à ce que m'a dit l'abbé, a écrit en ma faveur à M. Duménil. Si je n'avais con-

tenu le zèle de Morton, il m'eût fait avoir des certificats de bonne conduite, signés par toutes les personnes puissantes de ce pays. Mr. Duménil aurait été bien étonné, je pense, de voir tant de monde s'arroger le droit de diriger ses volontés. Morton s'est donc borné à chercher à me distraire. Il a obtenu facilement de l'ambassadeur la permission de me mener passer à Bath, une partie de la saison brillante qui y commence les premiers jours de Décembre, et continue jusqu'à la fin de Janvier.

Nous partîmes le 20 Décembre, et nous ne sommes revenus qu'hier à Londres. J'ai trouvé en arrivant ici, tes deux dernières lettres. C'est avec beaucoup de peine que j'apprends qu'un de tes parens qui t'avait fait son héritier, vient de tomber malade. Je crains que tu ne sois obligé de partir, et de t'éloigner de tes affaires et des miennes. Pendant ton absence, il peut m'arriver des malheurs, dont toi seul tu peux me garantir, en veillant sans cesse, comme tu le fais, sur des amis imprudens, ou sur des ennemis qui peuvent me desservir. Je suis bien tourmenté, je t'assure ; il me semble que je dois

faire naufrage, si tu abandonnes le gouvernail. J'espère, mon ami, que tu auras de meilleures nouvelles de ton cousin, et que tu ne seras pas forcé de quitter Bordeaux, où la présence d'Elise rend la tienne indispensable, jusqu'à mon retour.

Je n'ai pu t'écrire pendant mon séjour à Bath. J'ai employé le peu de momens que j'ai eu de libres, à écrire à Elise. Tu m'excuses, je pense, de la préférence que je lui ai donnée. Pour te dédommager du tort que t'a fait l'amour, je vais te dire un mot sur la ville de Bath.

Cette ville est célèbre par ses eaux salutaires. On les prend toute l'année, mais principalement dans cette saison. Quand nous y arrivâmes, tout le monde était déjà livré aux plaisirs ; il me parut qu'on les goûtait à Bath plus gaiement qu'à Londres. Bath est agréablement situé, et ses environs sont charmans. Il est divisé en deux parties, dont l'une forme l'ancienne ville, et l'autre, la nouvelle. Chacun de ces deux quartiers a ses plaisirs particuliers, et deux bals par semaine. A l'ouverture du bal, on danse des menuets, dont le maître de cé-

rémonies fait une liste, en y plaçant les femmes selon leur rang. Elles dansent des contredanses Anglaises, dans le même ordre, après les menuets. Il n'y a pas de pays, peut-être, où l'on soit plus jaloux qu'en Angleterre de conserver l'étiquette des rangs. Après les Princesses du sang, les femmes des Ducs, des Pairs, ont partout la première place. Elles sont assisses au premier rang, elles sont au haut de la colonne des danseuses ; partout elles passent les premières, partout elles donnent le ton. Les Marquises, les Comtesses, les femmes de Baronnet, sont toutes placées par gradation, selon leurs titres et les droits que leur état leur donne. Tous les degrés qui arrivent jusqu'au trône sont marqués, et scrupuleusement observés. Dans ce gouvernement, quoique populaire, on a le bon esprit de conserver les gradations qui le soutiennent. L'homme de la dernière classe est égal à celui de la première, quand il réclame les droits de la justice ; mais dans la société, il rend, par esprit d'ordre, les respects qu'il doit à son supérieur, sans se croire avili par une étiquette de convention.

Les salles de la nouvelle ville sont superbes, sur-tout la grande salle du bal, où l'on a vu quelquefois, pendant l'hiver, jusqu'à douze cents personnes. Il y a aussi une salle de thé, et une de jeu, où l'on joue les jours de bal, ainsi que certains jours dans la semaine. Je ne suis entré dans la salle de jeu, qu'un moment; et après y avoir jeté un coup-d'œil, je me suis sauvé, comme si j'avais craint d'y gagner la peste. Morton, qui est instruit de tout ce qui me regarde, a eu la délicatesse de ne point jouer pendant tout le tems de notre séjour à Bath.

Les salles de l'ancienne ville ne sont pas à beaucoup près aussi belles. Les bals s'y passent avec la même cérémonie. Il y a aussi à Bath une fort jolie salle de spectacle, et quelquefois de bons acteurs.

Je me suis fort amusé à Bath; ce petit voyage a distrait quelques instans ma mélancolie. Il faisait si mauvais tems, le jour que nous partîmes de Bath, que nous convînmes de coucher en route. Cet arrangement me procura l'occasion de voir une scène qui me parut peu galante.

Il y avait un quart d'heure que nous étions auprès d'un bon feu, à attendre l'heure du souper, lorsque nous entendîmes dans l'auberge, des gens qui se disputaient. Bientôt les pleurs, et les cris d'une femme, me firent courir vers la salle d'où partaient les gémissemens. J'arrivai. Je questionnai. J'appris que c'était un mari qui battait sa femme. Cette pauvre malheureuse pleurait, à faire pitié; et son mari jurait à faire trembler toutes les femmes de la maison. Oui, elle est sans soins, sans attentions pour moi, disait-il. Autant voudrait n'être pas marié que d'être si mal servi. Cette femme, jeune et jolie, attira mon intérêt. Je demandai qui ils étaient; on me dit que c'étaient des gens du peuple. Le peuple, en Angleterre, étant toujours proprement vêtu, il est moins aisé de le distinguer, qu'en France. Oui, répéta plusieurs fois le mari : je suis las d'elle, et je la vendrais volontiers pour une demi-couronne. Un homme qui était dans un coin de la salle, à attendre qu'on eût changé les chevaux de sa voiture, s'avança près de la belle éplorée, tandis que le mari ne cessait de répéter, qu'il la donne-

rait pour une demi-couronne. Le Monsieur, impatienté, en offrit une guinée, et le marché fut conclu. Je crus d'abord que c'était une plaisanterie. Mais je fus confondu, en voyant donner, et recevoir la guinée ; et je restai immobile, lorsque la femme, essuyant ses yeux, et sans murmurer, suivit dans sa voiture celui qui venait de l'acheter. Eh bien ? que faites-vous là ? me dit Morton, qui était venu me chercher. Venez souper. Que vous importent les querelles d'autrui ? Je le suivis, et lorsque nous fûmes à table ; Mon ami, lui dis-je, en croirai-je mes yeux ? Quoi ! dans ce pays-ci on peut vendre sa femme, sans que cela souffre la moindre difficulté ? Ce n'est pas, me dit-il en riant, une mode très-suivie ; mais cela peut arriver, comme vous voyez, sans trouver ni opposition ni blâme. Mais vous, aimables Français, vous si galans pour vos femmes, ne les vendez-vous pas aussi ? Nous ! vendre nos femmes ? Eh, sans doute, d'une autre manière en effet, mais en France, une jolie femme n'est-elle pas quelquefois le prix d'une place que son mari veut obtenir ? Auprès d'un juge, n'est-elle pas quelquefois

le prix du gain d'un procès, qui augmente la fortune du mari ? Révolté de cette comparaison, je lui fis comprendre que des désordres privés, qui dans tous les pays sont l'objet de l'indignation générale, n'avaient aucun rapport avec l'usage qui permet en Angleterre à un homme du peuple de vendre sa femme, comme on vend les animaux au marché ; et nous changeames de conversation.

Je regrette de m'être trouvé à Bath, à la rentrée du parlement, j'aurais été bien aise de voir cette cérémonie que l'on dit être fort imposante.

Adieu, mon cher ami. Ecris-moi souvent, et dédommage-moi un peu d'être éloigné de tout ce qui m'est cher. Tu ne m'as rien répondu sur les craintes que je t'ai témoignées à l'égard de M. de Coulanges. Je t'en prie, observe ses démarches, et tâche de me délivrer d'une de mes plus cruelles inquiétudes. Adieu. Pour toi, comme pour moi, je désire bien vivement que tu sois dispensé du triste voyage qui doit t'éloigner des lieux qui réunissent nos intérêts.

LETTRE CXXXI.

MDE. DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 10 *Février* 17..

JE dois vous instruire, ma chère Marquise, de la position dans laquelle des méchans nous ont placés. Puisque vous nous annoncez votre prochain retour, je veux vous prévenir de l'état de nos affaires ; je veux vous apprendre la conduite abominable d'un inconnu, qui a fourni à M. de Coulanges l'occasion de se montrer en véritable ami.

Depuis quelque tems je m'appercevais d'un changement dans l'humeur de mon frère ; dans le premier moment je l'attribuai à quelque mécontentement contre sa fille, qui avait refusé avec opiniâtreté d'aller à une fête qu'on donnait à l'intendance. Cette chère petite avait paru prendre un

renouvellement de tristesse, après la journée que nous avions passée à l'hôtel de Boransac. Quand je la sollicitai, pour accepter l'invitation de Mde. l'intendante, elle me répondit, qu'elle était fatiguée de porter sa mélancolie au milieu d'une société toute livrée aux plaisirs ; qu'on n'avait pu obtenir encore de son père sa libre correspondance avec Alfred ; que puisque tout lui était refusé, elle ne voulait plus contraindre sa douleur. J'attendais une occasion favorable pour solliciter de nouveau cette correspondance qu'une lettre de l'ambassadeur me donnait déjà l'espoir d'obtenir. Les lettres de l'abbé qui deviennent chaque jour plus pressantes, l'état de langueur de notre chère Elise, tout me fournissait les moyens de pousser loin mes sollicitations ; l'air d'humeur de mon frère me fit retarder de quelques jours une démarche qui me paraissait devoir être décisive.

J'étais dans cette perplexité, lorsque je remarquai que M. de Coulanges cherchait l'occasion de me parler en particulier. Je ne m'occupai plus que des moyens de nous procurer un tête-à-tête sans donner aucun

soupçon à mon frère, ce qui était bien plus difficile ici, qu'à la campagne. J'y réussis enfin. J'en prévins M. de Coulanges qui se rendit dans mon cabinet à l'heure convenue.

Soit la prévention où j'étais qu'il n'avait rien d'heureux à m'apprendre, soit que l'intérêt que lui inspire Elise, eût donné de la tristesse à son maintien ; son abord me fit trembler, et mon trouble fut si visible, qu'il lui causa une émotion presque égale à la mienne. Je lui demandai en tremblant, ce qu'il avait à me dire. J'ai à vous apprendre, me repondit-il, une méchanceté qui a porté coup ; j'attendais de vous en avoir instruite, et de chercher avec vous le moyen de détruire son effet, avant de prendre le parti qui seul, peut me convenir.——Quel est ce parti, Monsieur ? Celui de m'éloigner, me dit-il en soupirant ; et prenant ma main, qu'il serra avec force ; je ne puis plus longtems, ajouta-t-il, continuer le rôle que je joue, si je perds l'espoir de rendre le bonheur à Elise. Il cacha son visage dans ses mains ; je vis qu'il voulait me dérober des marques de sensibilité dont je lui sus gré

Après un instant de silence, il tira des papiers de sa poche. Voilà, me dit-il, ce que j'ai arraché des mains de M. Duménil, en lui montrant le désir d'en découvrir l'auteur.

Je pris ces papiers. Je lus d'abord un billet sans signature. Il contenait ce peu de mots : " L'intérêt que doit inspirer à " toute âme sensible, le meilleur des pères, " m'engage à faire passer à M. Duménil " les lettres suivantes écrites de Londres " par son gendre futur. M. Duménil jugera " s'il doit se presser de troubler les nou- " veaux liens qu'Alfred de Boransac forme " à Londres."

Un violent tremblement me saisit. M. de Coulanges ranima mon courage, en me sollicitant de continuer ma lecture, pour être en état d'aviser ensemble aux moyens de détruire le mauvais effet qu'avaient produit sur M. Duménil les deux lettres d'Alfred, enfermées sous la même enveloppe avec le perfide billet que je venais de lire. Ces deux lettres, écrites de la main d'Alfred, paraissaient contenir la suite des détails déjà faits dans des lettres précédentes sur une

famille Anglaise, dont le nom est Hillborough. Il y parlait de trois jeunes demoiselles ; il citait l'une d'elles, comme étant plus attentive encore pour lui que le reste de la famille. Le style galant qu'Alfred prenait dans ces lettres, donnait matière à supposer, si ce n'est une intrigue avec cette jeune personne, du moins une intimité qui semblait devoir naturellement y conduire.

Ma première pensée après cette lecture fut, qu'en effet, il n'en fallait pas davantage pour perdre Alfred dans l'esprit de mon frère. Ces lettres entièrement remplies, avaient dû parvenir sous enveloppe, et n'avaient par conséquent point d'adresse ; il était difficile de deviner à qui elles étaient écrites. Le titre de *mon bon ami*, étant la seule expression dont se servait Alfred, pour nommer la personne à qui il écrivait, je pensai que ces lettres avaient pu être adressées à Ferdinand, quoiqu'Alfred le tutoyât toujours, ce qu'il ne faisait pas dans ces deux lettres J'étais dans cette incertitude, lorsque je me rappelai tout à coup les lettres d'Alfred que le Comte de Boransac

nous avaient lues, dans lesquelles il appelait toujours son père, *mon bon ami*, et dont le style semblable à celui que je venais de voir, avait eu besoin d'être interprété dans son vrai sens, pour consoler Elise de l'impression qu'elle en avait reçue à la première lecture.

Tout s'éclaircit, dis-je à M. de Coulanges. Ces deux lettres sont écrites au Comte de Boransac. J'en ai lu plusieurs du même style, et presque aussi fortes d'expressions. Je lui racontai ce qui s'était passé à Key... le soin que j'avais pris pour détruire l'effet que cette lecture avait produit sur Elise, et pour empêcher que ces lettres ne fussent montrées à mon frère, à qui il eût été plus difficile encore de faire voir le vrai sens des phrases douteuses que l'amour-propre seul avait dictées. Alfred, ajoutai-je, a voulu, non seulement amuser son père par un style qu'il sait lui convenir ; mais encore il a voulu briller dans une correspondance qu'il savait bien devoir être montrée dans une société où il était bien aise de faire croire à ses succès en tout genre. Voilà une étourderie dont ce jeune

homme n'a pas senti toutes les conséquences ; elles sont telles, qu'elles peuvent le conduire à la perte de toutes ses espérances.

Mr. de Coulanges voulait que j'envoyasse chercher votre frère, ma chère Marquise. Je lui appris qu'il était parti depuis quelques jours, pour aller à 50 lieues d'ici, auprès de votre cousin de Sarley, que l'on dit très-malade, et qui a demandé à voir Ferdinand.

Son absence est un malheur dans cette circonstance, m'a dit M. de Coulanges ; nous aurions peut-être trouvé dans sa correspondance avec Alfred le contre-poison de celle d'Alfred avec son père.

Mais par quel hasard, ces lettres sont-elles tombées entre les mains de mon frère, dis-je à M. de Coulanges ? J'étais présent, me repondit-il, lorsqu'un commissionnaire apporta ce paquet à M. Duménil. Sans avoir l'air de faire un grand cas du billet anonyme, il prit un air très-pensif, après avoir lu les lettres d'Alfred. Déterminé, comme je le suis, à servir Elise, et à tout sacrifier pour la voir heureuse, j'employai

l'amitié à défendre l'amour. Je crus un instant avoir réussi. Mais les inquiétudes de M. Duménil m'ayant paru redevenir plus fortes que jamais, j'ai tout risqué pour détruire l'effet de cette intrigue infernale. Je me suis emparé des lettres ; j'ai recherché avec soin l'auteur de cette méchanceté, sans avoir encore pu rien découvrir. Mes démarches auprès de M. Duménil m'ont entraîné si loin, que je suis au moment de me brouiller avec lui. Voilà l'état des choses ; et je vous l'eusse caché, si je n'avais compté sur vos moyens pour réparer ce malheureux événement.

Après être convenu avec M. de Coulanges que nous cacherions avec soin à Elise, ce nouveau trouble, je me déterminai à passer à l'heure même chez le Comte de Boransac, pour tâcher de tirer de lui quelques éclaircissemens, en attendant le retour de Ferdinand, qui par son activité, son intelligence et sa prudence, fait seul tout mon espoir.

Il était de bonne heure, lorsque j'arrivai chez le Comte, où M. de Coulanges me conduisit à pied, pour mieux assurer le

secret de ma démarche. Nous le trouvâmes seul. S'il fut effrayé de notre visite mystérieuse, il le fut encore plus de mon air inquiet et troublé. M. de Coulanges lui raconta toute l'affaire ; je lui remis les lettres. Il les parcourut. L'air étonné et confondu qui se peignit sur sa figure, ne peut s'exprimer. Comment, dit-il, ces lettres que j'ai moi-même brûlées, sont-elles aujourd'hui entre vos mains ? et Duménil les a lues ! Quel génie infernal semble s'attacher à nos pas ! Que fait Elise, me dit-il avec l'air du plus grand effroi ? Elle ignore tout ; mais au nom du ciel, m'écriai-je, expliquez-nous cette énigme. Lorsque je lus devant vous à Key..... des lettres dont j'ignorais le danger, jusqu'au moment où vous me les fîtes sentir, me dit-il, je vous parlai en même tems de deux autres que j'avais laissées chez Mde. de Granval. En revenant à Bordeaux, mon premier soin fut d'aller chez la présidente. Je lui redemandai les deux lettres que je lui avais laissées, en lui témoignant quelques inquiétudes sur l'effet que pourrait produire le style de mon fils, s'il était connu de Duménil, trop

disposé sans doute, à le mal interpréter. Elle alla chercher les deux lettres qui étaient, disait-elle, dans son cabinet. Pendant un quart d'heure que je restai seul, j'eus le tems d'ôter de mon porte-feuille les lettres d'Alfred, et de choisir celles qui eussent pu le compromettre, pour les brûler ; car je sais sacrifier mon amour-propre au soin d'assurer le bonheur de mon fils. La présidente rentra. Elle me donna les deux lettres. Je venais de les poser sur la table avec les autres, lorsque l'on annonça le Vicomte de Valserre. Pendant que je me levais pour le saluer, la présidente se saisit de tous mes papiers, et les jeta au feu. Que faites-vous, lui dis-je, en me retournant ? Elle me serra la main, et me dit tout bas : j'ai tout brulé, comme vous voyez. Vous êtes étourdi comme à vingt ans, ajouta-t-elle, en regardant le Vicomte ; ce qui me fit penser qu'elle craignait que je ne parlasse de ces lettres devant un étranger. Aujourd'hui, nous dit le Comte, pouvez-vous concevoir ma surprise de les retrouver entre vos mains ?

Le Comte voulait courir chez Mde. de

Granval. Nous l'en empêchâmes. Après lui avoir fait sentir l'imprudence de cette démarche, nous convinmes qu'il n'en ferait d'aucun genre, jusqu'au retour de Ferdinand.

Le Comte est persuadé que ces lettres sont tombées, lorsque la présidente a pris les papiers épars sur la table. Elle peut, nous dit-il, par trop d'empressement avoir laissé tomber ces deux-là. Mais, ajouta-t-il, comment découvrir la personne qui les aura ramassées pour en faire un si abominable usage ?

Nous attendons la réponse de Ferdinand. Dieu veuille qu'il arrive bien vite, et qu'il nous tire du nouvel embarras où nous sommes, avant qu'Elise en ait connaissance.

Vous concevez, ma chère Marquise, que je n'ai pas osé en parler à mon frère, quoique M. de Coulanges ait entrepris plusieurs fois de justifier Alfred en donnant à son style son vrai sens. Cependant, sans croire que mon frère soit capable de s'entêter sur une affaire aussi méprisable, j'aime mieux attendre le retour de Ferdinand, pour recommencer mes sollicitations.

Je vous recommande le plus grand secret sur cet événement qu'il faut laisser ignorer à Elise, dont la santé languissante ne laisse pas que de m'inquiéter.

Adieu, ma chère Marquise. Hâtez-vous de revenir auprès de nous.

LETTRE CXXXII.

ELISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 29 Février 17..

ABATTUE, languissante, je croyais n'être plus susceptible d'aucun sentiment de plaisir. Cependant la lettre que je reçois de vous à l'instant, ma chère Adèle, en m'annonçant votre retour, m'a un peu ranimée. Je désire de vivre assez pour vous revoir, et jouir encore une fois de vos embrassemens. Vous retrouverez votre malheureuse amie entièrement découragée. L'air réveur de mon père, l'humeur qu'il me témoigne, l'air inquiet de ma tante, qui paraît éviter de répondre à mes questions ; tout, jusqu'à l'ab-

sence de Mr. de Coulanges, qui me prive d'un protecteur auprès de mon père ; tout m'accable à la fois ; et avant la nouvelle de votre retour, je n'éprouvais plus d'autre désir, que celui de cesser d'exister.

Enfin je vais vous revoir, ma chère Adèle ; il m'est doux d'y penser. En vous répondant, sans perdre de tems, me dites-vous, ma lettre pourra vous parvenir la veille de votre départ. Je n'aurai donc plus que les jours de route à compter ? Dieu veuille qu'aucun obstacle ne retarde le seul bonheur auquel aujourd'hui j'ose aspirer.

Je reçois souvent des lettres d'Alfred. L'assurance de son impatience, de sa douleur, de tous les sentimens qu'il partage avec moi, adoucit sans doute la rigueur de mon sort : mais lorsque je regarde autour de moi, et que je n'y vois plus que la méfiance, les soupçons et l'inquiétude ; je gémis alors pour lui et pour moi, et je sens que mes forces m'abandonnent .....

A 8 heurs du soir.

Ce matin, obligée de quitter ma lettre pour faire ma toilette, à peine avais-je con-

gédié ma femme de chambre, que Mlle. Léris est entrée. Du courage, Mademoiselle, j'espère que nous ne tarderons pas à voir cesser nos peines, m'a-t-elle dit avec empressement.—Que voulez-vous dire, chère Léris?—Mr. Ferdinand est arrivé, il a resté long-tems enfermé avec Mde. de Pressange, et plus long-tems encore avec Mr. votre père, Mademoiselle. Je guettais le moment où il sortirait, je me suis présentée sur son passage, et sans oser lui parler, mon air inquiet a suffi pour l'engager à me dire un petit mot. Pendant que le domestique est allé appeler ses gens, il s'est approché de moi. Tout va bien, m'a-t-il dit; j'espère que bientôt Elise essuyera ses larmes. Je suis vite accourue pour vous dire tout cela. Allons, ma chère élève, du courage, ne soyez plus malade; je gage que Monsieur Alfred va revenir.

Je suis si faible, si abattue, ma chère Adèle, que je ne puis supporter la moindre émotion. J'étais tremblante, et prête à me trouver mal. Mlle. Léris fut un moment inquiète de l'effet que produisaient sur moi les mots consolans qu'elle s'était empressée

de venir me dire. Cependant, ce premier moment passé, je sus, par mes caresses, récompenser son zèle, et tout en murmurant de ce qu'il y avait du monde à dîner qui m'empêcherait de questionner ma tante, je me rendis au salon, où l'on était déjà réuni. Mon père m'a paru moins rêveur ; il s'est approché de moi avec un air de bonté, il m'a parlé avec douceur. Tout semblait me donner l'espoir d'une explication, lorsque nous serions seuls. Cependant la voiture de mon père, étant prête à l'heure où tout le monde s'est en allé, il est sorti avec ma tante ; et depuis une heure, je n'ai eu de ressource que dans mon entretien avec la bonne Léris, qui n'a pu répondre à toutes mes questions, que ce qu'elle m'avait déjà dit.

Adieu, ma chère Adèle. Un grand mal de tête me force à quitter ma lettre et à me mettre au lit ; mais dans peu de jours, en vous réunissant à votre amie, vous saurez si vous avez à la féliciter, ou à pleurer sur son sort.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE CXXXIII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 10 *Mars* 17..

CE n'était pas sans raisons que je t'avais recommandé de ne point m'écrire pendant mon absence de Bordeaux. Je ne suis tranquille sur tes lettres, que lorsque j'ai relu, et arrangé au goût de Mr. Duménil, quelques-unes de tes phrases. Il y a plusieurs jours, que tes affaires m'ont fait revenir à Bordeaux. J'ai maudi cent fois le sot amour-propre qui a dicté ta correspondance avec ton père. J'avais bien raison de blâmer ton style. Malheureusement mes conseils à ce sujet sont arrivés trop tard. Tu as couru le danger que je redoutais; je t'aurais désespéré, si je t'eusse écrit en arrivant ici; ma franchise, et la colère où j'étais, m'eussent empêché de te cacher la mauvaise position où tu étais retombé. La possibilité de tout réparer, m'a engagé à attendre pour

te conter toute l'avanture, de t'avoir rendu le service de te tirer de ce mauvais pas.

Mon cousin était hors de danger, lorsque je reçus une lettre de Mde. de Pressange. " Venez à notre secours, me disait-elle ; venez nous aider de vos conseils. L'action la plus noire, vient de nous replonger dans une situation plus affreuse que jamais, &c. &c." Mon parent se trouvait assez bien, pour que je pusse lui apprendre les raisons qui me forçaient à le quitter. Il m'approuva, et je me rendis à Bordeaux. Aussitôt que je fus arrivé, j'en préyins Mde. de Pressange. Notre première entrevue exigeant du mystère, elle m'indiqua l'heure où je pourrais me rendre chez elle, sans être vu de Mr. Duménil.

Je la trouvai seule ; son frère était sorti. Elle m'apprit que ces mêmes lettres dans lesquelles tu parles de Mlles. Hillborough, et que tu me cites comme t'ayant fort *amusé à écrire*, avaient été envoyées par un inconnu à Mr. Duménil ; qu'elles avaient produit, comme je le craignais, l'effet de renouveler sa méfiance sur ton caractère léger et inconstant, et qu'il paraissait disposé

à différer encore ton rappel. Elle m'apprit la conduite de Mr. de Coulanges, qui, après avoir servi Elise avec un zèle extrême, ne pouvant rien obtenir de Mr. Duménil, avait pris le parti de s'éloigner, au risque de se brouiller avec lui.

Tu vois, mon cher Alfred, que si Mr. de Coulanges est amoureux d'Elise, comme tu le crains, et comme je l'ai soupçonné dans plus d'une occasion; on ne peut qu'admirer un sentiment qui, pour le bonheur de celle qu'il aime, l'a porté à parler en faveur d'un rival. Quoi qu'il en soit, il a eu la conduite d'un véritable ami, et sans doute celle d'un héros, en se sacrifiant à l'objet de ses désirs.

Mr. Duménil a paru faire peu de cas d'un billet anonyme qui renfermait tes deux lettres, et leur donnait une interprétation faite pour allarmer un père qui te destinait sa fille. Cependant, malgré le mépris que lui a inspiré cette infâme démarche, la lecture de tes deux épitres l'a indisposé contre toi, au point de faire échouer même le crédit de Mr. de Coulanges. Il a donc fallu

travailler de nouveau, et réunir toutes nos forces pour porter un coup décisif.

Instruit que tes deux fâcheuses lettres étaient restées quelque tems entre les mains de Mde. de Granval, qui, selon l'histoire, les avait brûlées parmi plusieurs autres en présence de ton père, je ne pouvais comprendre comment ces mêmes lettres se trouvaient sauvées des flâmmes pour être remises entre les mains de Mr. Duménil. J'aurais pu soupçonner la présidente d'avoir adroitement soustrait ces deux lettres, si l'usage que l'on en a fait, et toute l'action en elle-même, n'était pas trop atroce, pour que mon cœur pût consentir à l'en accuser. J'aime mieux croire, ce qui nous paraît à tous dans les choses possibles, que la personne qui entrait au moment où la présidente et ton père brûlaient ces lettres, détourna leur attention ; qu'elles pouvaient être tombées, et avoir été ramassées, et lues par quelqu'un qui ayant intérêt à empêcher que l'immense fortune d'Elise ne tombât entre les mains d'Alfred, s'était servi d'un moyen aussi méprisable que celui dont on a

fait usage, pour détourner Mr. Duménil de t'accorder sa fille.

Depuis mon retour, je n'avais pas vu la présidente ; je désirais, avant d'aller chez elle, m'instruire de l'état de nos affaires. Quand Mde. de Pressange m'eut informé de ce qu'elle avait à m'apprendre, nous convinmes ensemble que je verrais le même jour Mr. Duménil, et que l'occasion devenant pressante, il fallait laisser de côté toute crainte, lui parler avec hardiesse, et lui faire connaître par la lecture de ta correspondance avec moi, le vrai caractère de cet Alfred qui lui inspire si peu de confiance. Je sortis pour aller chercher toutes tes lettres que j'avais relues, et arrangées pendant les premiers jours de mon arrivée, où j'étais resté enfermé chez moi. Muni de tous les matériaux dans lesquels j'espérais trouver les moyens de te défendre, j'allai faire une visite à ton père, pour l'engager à nous laisser agir, et à se taire. Je me rendis de là chez Mde. de Granval pour tâcher de découvrir si elle avait connaissance d'une action dont j'eusse bien désiré de connaître l'auteur.

Lorsque j'arrivai chez Mde. de Granval, elle marqua de la surprise de me voir sans avoir été prévenue de mon retour. Elle rougit, soit de l'émotion que lui causait ma présence inattendue, soit de l'embarras que lui donnait celle d'un *tiers* qui paraissait gêner l'expression de ses sentimens. J'espérais que le Vicomte de Valserre, que j'avais trouvé chez elle, aurait la discrétion de nous laisser ; mais sa visite fut prolongée jusqu'à l'heure à laquelle des soins plus pressans m'appelaient auprès de Mr. Duménil, chez qui je me rendis, après avoir eu la précaution de faire croire à la présidente, que j'arrivais à l'instant, et que je n'avais encore vu personne.

Lorsque j'arrivai chez Mr. Duménil, Mde. de Pressange se hâta de venir au devant de moi, pour m'apprendre qu'elle avait prévenu son frère de ma visite, et qu'elle l'avait préparé à lire les papiers que j'apportais.

Je suivis Mde. de Pressange dans le cabinet de Mr. Duménil, étant bien déterminé à ne rien négliger, non seulement pour te justifier, mais encore pour te faire valoir. Les premiers momens furent vifs. J'eus

beaucoup de peine à le déterminer à lire ta justification au sujet de ton style avec ton père. Je lui montrai celle de tes lettres qui traite de cet objet, et après avoir réduit cette grande affaire au seul tort d'un amour-propre de jeune homme, je lui lus toutes les phrases de tes lettres où tu parlais de la famille Hillborough. Vous voyez, Monsieur, lui dis-je, par toutes les ratures qui sont dans les lettres que j'ai reçues d'Alfred, le peu de soin qu'il a mis à les écrire. Il ne prévoyait pas que ces lettres seraient montrées. Mais connaissant sa confiance en moi, vous devez en prendre vous-même dans ce qu'il me dit. Si vous voulez donc connaître à fond les principes, le caractère d'Alfred, et la vérité de ses sentimens pour Mademoiselle votre fille, prenez le soin de lire ces lettres que je vous laisse comme au seul juge qui doive nous condamner, où nous absoudre. Mde. de Pressange, en ajoutant dans ses sollicitations, les grâces de son sexe, à l'avantage de défendre une bonne cause, parvint à toucher le sévère Duménil. Il nous promit de lire toutes tes lettres avec soin. Je lui parlai avec tant de

force, Mde. de Pressange, avec tant de tendresse, qu'enfin nous vinmes à bout de le disposer en notre faveur. Je convins avec Mde. de Pressange que je passerais chez Mr. de Coulanges qui venait d'arriver de la campagne, et que je le préviendrais de ce premier succès.

En revenant de chez Mr. de Coulanges, on me remit un billet de Mde. de Pressange, qui m'informait que Mr. Duménil avait envoyé chercher Mr. de Coulanges, qui s'était refusé à cette invitation, en disant qu'il était incommodé, et qu'il ne pouvait sortir ; que Mr. Duménil avait renvoyé, pour lui dire qu'il irait le voir le soir, et que sous prétexte de vouloir marquer quelque attention à Mr. de Coulanges, elle avait prié son frère de la mener avec lui, son intention véritable étant d'observer ce qui se passerait dans cette visite.

Le lendemain, je retournai chez Mr. Duménil pour savoir par Mde. de Pressange, le résultat de la visite de la veille. Elle était avec son frère, qui me reçut très-bien. Il me dit qu'il avait lu déjà une grande partie de tes lettres, qu'il en était content ; et que

la modestie que tu avais de ne point t'attribuer les connaissances d'autrui, l'avait satisfait encore plus que la sagesse de ton jugement. J'eusse désiré plus d'enthousiasme de sa part ; mais je me contentai de l'éloge qu'il fit le plus froidement qu'il lui fut possible, car je sus très-bien remarquer qu'il était plus content de toi qu'il ne lui convenait de le paraître. Quelqu'un étant venu le demander, je restai seul un instant avec Mde. de Pressange. Elle eut le tems de me dire que Mr. Duménil avait porté tes lettres chez Mr. de Coulanges à qui il en avait lu une partie, que Mr. de Coulanges s'était fort bien conduit dans cette circonstance ; mais qu'ayant été trop pressant, il avait indisposé Mr. Duménil. Cependant, me dit-elle, mon frère a été ce matin de meilleure humeur ; il a témoigné beaucoup de sensibilité sur l'état de langueur où est sa fille. Il a rêvé long-tems en la regardant, et d'après quelques mots qui lui sont échappés, je crois que nos affaires iront bien. Mr. Duménil, en rentrant, interrompit Mde. de Pressange. Je me retirai peu de tems après, sans demander à voir Elise,

préférant le plaisir de la servir, à celui de la rassurer.

Le 11 *Mars.*

Les choses étant restées quelques jours dans cette situation, je vis arriver un matin chez moi Mr. de Coulanges, qui me dit en entrant: je crois, Monsieur, pouvoir vous féliciter sur le succès de vos démarches. Lisez le billet que je viens de recevoir de Mr. Duménil; j'ai voulu vous le communiquer avant de me rendre chez lui. Je pris le billet, et je lus à peu près ce qui suit:

" Venez donc, mon cher Coulanges, déterminer ma sœur à partir pour Paris. A quoi lui serviront les protections que nous lui avons ménagées, si elle perd le moment propice pour en faire usage? Je lui répète chaque jour qu'elle est sûre d'un accomodement qui lui donnera un sort indépendant, si elle veut se hâter d'aller terminer un procès, qui, autrement, sera interminable. Elle ne veut point partir qu'Alfred ne soit uni à ma fille. Cependant je ne puis les unir aussi promptement. Venez, vous serez content de moi. Mais je vous en conjure,

déterminez ma sœur à partir tout de suite ; faites-lui entendre qu'un voyage de quelques mois suffira pour ses intérêts, et que nous emploîrons ce tems à nous occuper de ceux d'Elise. Bon jour, mon ami, je vous attends."

Le soir, j'allai chez Mr. Duménil ; je vis Elise pour la première fois depuis mon retour ; je la trouvai un peu changée, quoique toujours belle. Il y avait beaucoup de monde. Quand j'entrai, Mr. de Coulanges s'approcha de moi, et me dit. Tout va bien, la persévérance de Mde. de Pressange à sacrifier sa fortune, plutôt que de partir avant que le sort d'Elise soit fixé, ajoutera à l'effet qu'ont produit les lettres qu'Alfred vous a écrites, et je crois, Monsieur, que vous ne tarderez pas à être satisfait. Je me contentai de cette assurance ; et voyant que je ne pourrais pas causer avec Mde. de Pressange, je sortis, pour aller chez la présidente.

Je la trouvai seule. Bientôt les charmes qu'elle sait répandre dans le tête-à-tête, me la firent trouver plus aimable que jamais. Non, me disais-je à chaque instant, elle est

incapable d'une action aussi noire ; elle paraît ignorer ce qui se passe ; je dois penser que tant de grâces ne peuvent renfermer une âme atroce. Cependant, par prudence, je me gardai de parler de toi ; j'ai plus d'une raison pour éloigner d'elle un tel souvenir.

Ma sœur est arrivée avant-hier. Elle a ajouté ses sollicitations à tout ce que nous avons fait pour toi. Hier, Mr. Duménil a reçu une lettre de l'ambassadeur ; dans cette lettre encore plus pressante que les autres, il parle de toi avec beaucoup d'éloges. Mde. de Pressange m'a dit ce matin, qu'elle ne consentirait point à partir, avant d'avoir obtenu ton rappel, et la permission pour Elise, de te mander que son père consent à te nommer son époux.

Eh bien, Monsieur Alfred, êtes-vous content de vos ministres, de vos agens ? Votre conseil a-t-il conduit vos affaires avec assez de prudence ? A-t-il réparé vos sottises avec assez de promptitude ? Après l'espoir d'avoir mérité votre faveur, comme chef de votre conseil, je me crois le droit de vous demander une grâce : c'est de n'écrire rien

qui ne puisse être montré à Mr. Duménil ; de ne faire aucune démarche sans me consulter ; de vous laisser conduire comme un enfant, jusqu'à ce que vous soyez rappelé ; et lorsque vous serez ici, de ne point quitter Mr. Duménil un seul instant, jusqu'au jour où vous serez son gendre. Alors, autres tems, autres soins ; ce sera mon affaire.

Il a fallu, mon cher Alfred, toute l'envie que j'avais de me venger des tourmens que tu viens de nous causer, pour n'avoir pas commencé cette lettre par l'heureuse nouvelle qui doit la terminer. Mais j'ai été bien aise de te faire parcourir tous les dégrés des inquiétudes que nous avons éprouvées. Oui, mon ami, tout est réparé. Tu ne tarderas pas à recevoir la permission de revenir, et la promesse d'épouser Elise. Le tems de ton rappel n'est pas encore fixé, mais tout est disposé pour l'obtenir. J'éloigne de moi les nouvelles inquiétudes que me donnent quelques propos tenus sur la présidente ; je ne veux pas troubler la joie que j'aurai à te revoir. Non, je ne puis, ni ne veux croire, que Mde. de Granval ait été instruite du complot, et l'ait secondé, au

lieu de l'avoir fait échouer. Mr. de Coulanges, et ma sœur, ont des soupçons sur le compte d'une femme qu'il m'est doux de ne point accuser. Mr. Duménil n'aime pas Mde. de Granval ; il est tout simple qu'il soupçonne d'une telle action, une femme qu'il croit capable de tout, pour troubler le repos des familles. Mais pour moi, j'aime mieux croire que les lettres se sont égarées, et qu'elle ignorait l'usage qu'on en a fait.

Mr. Duménil a mis beaucoup de confiance dans un entretien que j'ai eu ce matin avec lui. Il a été jusqu'à me faire lire la dernière lettre qu'il a reçue de l'Ambassadeur qui s'exprime sur ton compte de la manière la plus flatteuse. Elise ne sera instruite de son bonheur, que lorsque Mr. Duménil aura donné une réponse positive. En attendant cet heureux jour, nous nous contentons de rassurer Elise, et de ranimer ses espérances.

Adieu, cher Alfred ; n'oublie jamais que mon premier désir, est de te voir heureux.

LETTRE CXXXIV.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 22 Mars 17..

JE viens de recevoir ta lettre. Quoi! Je vais revoir Elise, et je le dois à tes soins! Je ne sais comment te remercier. Dieu! Le bonheur paraît donc encore une fois tout proche de moi! Cher Ferdinand, ta lettre vient de me faire éprouver de si violentes sensations, que je ne puis ni les exprimer, ni les taire.

Tâchons de me calmer.....

O c'est impossible! Je ne puis écrire en ce moment. Il faut que je parle à l'abbé; je te quitte, je vais le trouver, je vais lui apprendre mon bonheur. Quoi, je n'aurais plus rien à désirer!.... Il serait possible que dans peu de tems près d'Elise!....O délices de ma vie, céleste Elise, je te verrai, je te serrerai dans mes bras, je te presserai contre mon cœur!....Non, je ne puis croire à mon

bonheur ! Ferdinand, dis moi, le sort serait il assez barbare pour me tromper encore cette fois !

. . . . . .

J'ai couru chez l'abbé. Il venait au devant de moi, nous nous sommes rencontrés; il tenait une lettre de Mr. Duménil, il m'a serré dans ses bras. Mr. Duménil a répondu à l'Ambassadeur, il a écrit à l'abbé, il a oublié le passé, il m'accorde sa fille. C'est de la main d'Elise, que je dois recevoir l'ordre de mon retour. Ferdinand, je deviendrai fou. Je ne puis rester en place. Je vais, je viens, je ris, je pleure. Je te quitte, je ne puis écrire, je ne suis plus à moi. Adieu.

LETTRE CXXXV.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux le 28 Mars 17..

Si l'on a pris tant de soins pour m'annoncer le bonheur de ma vie, c'est que l'on savait bien que je serais morte si l'on m'eût fait passer subitement, de la douleur où j'étais, à la joie extrême que je devais ressentir. Depuis huit jours, on me préparait à la plus heureuse des nouvelles, et l'évanouissement qu'elle m'a causé, justifie aux yeux de mes amis, les précautions qu'ils ont prises pour me l'annoncer.

Cher Alfred, je vais vous revoir! vous revoir dans la famille; mon père me permet de vous écrire, de vous nommer mon époux. ——Tu lui diras que je compte le voir à Key..... avant la fin d'Avril. Ce sont les propres paroles de mon père. Oh! les forces me manquent, la joie que je ressens est trop vive, je suis accablée, pour ainsi dire, de l'excès de mon bonheur.

Cher Alfred, mon ami, mon époux, je vais vous revoir! Pouvez-vous concevoir tout notre bonheur! Oh oui, Alfred, oui, vous qui avez si bien partagé ma douleur, vous ressentirez comme moi, le charme que j'éprouve! Heureuse fille, heureuse épouse, heureuse amie, tout ce qui m'entoure, augmente, et partage ma joie. Si vous les aviez vus tous hier! Que cette journée fut heureuse pour moi! Ils étaient tous là. Depuis quelques jours, leurs soins à distraire ma peine, et à ranimer mes espérances, avaient déjà opéré dans moi un heureux changement. Adèle et son mari, ma tante, et Ferdinand étaient auprès de moi. Mon père dont les caresses flattaient mon espérance, venait de sortir du salon, lorsqu'Adèle s'approchant de moi, me dit: l'heure de la fièvre est passée; voilà trois jours que notre Elise est mieux, dit-elle en regardant ma tante; elle sera tout à fait bien, à l'arrivée d'Alfred, et nous n'aurons plus que de la joie autour de nous. Je lui serrai la main, les larmes me vinrent aux yeux, et ses caresses m'ayant attendrie, je me jetai dans ses bras. Au même moment mon père rentra dans le salon; il accourut

vers moi. Que s'est-il passé, dit-il, qu'a cette chère enfant? Nous lui disons que vous serez bien aise aussi de revoir Alfred, se hâta de dire ma tante. Oui, mon Elise, me dit mon père, en me serrant contre son cœur. Console mes jours, mon enfant, en conservant les tiens. Je consens qu'Alfred soit ton époux. Le ciel te préserve d'avoir à te repentir du triomphe de tes désirs sur ma raison; mais je ne résiste plus; et si je me trompe aujourd'hui sur les moyens d'assurer ton bonheur, la douleur que j'en ressentirai, en me conduisant au tombeau, me laissera au moins emporter avec moi la certitude d'avoir rempli tous les devoirs d'un bon père. L'oppression que me causait la joie, le trouble du sentiment, toutes les émotions à la fois, me précipitèrent aux pieds de mon père, où mes forces m'abandonnèrent.

Tout ce qui a suivi ce moment, ce moment si beau qui m'a causé un bouleversement, une joie, un délire que je ne puis exprimer; tout ce qui l'a suivi, a été enivrant pour moi. Je ne pouvais me lasser d'écouter mes amis; je ne pouvais me séparer de mon père; je ne pouvais consentir à ce que tous

ces êtres si chers se séparassent de moi, j'aurais voulu vous voir, cher Alfred, vous voir à la minute même; mon impatience depuis ce moment ne peut s'exprimer; je compte les jours, les instans que ma lettre doit employer à vous parvenir. Ce n'est que demain jour de courier; le vent peut être contraire pour la traversée, ma lettre peut arriver 24 heures plus tard, n'est-ce pas déjà un malheur! Je sais que mon père a écrit à l'Ambassadeur, et à l'Abbé. Je sais que Ferdinand vous a écrit. Vous serez prêt à partir; mais il faudra pour le voyage d'Alfred autant de jours que pour ma lettre! Ah, que ce calcul éloigne encore l'heureux moment qui doit nous réunir!

——Tu lui diras que je compte le voir à Key. . .avant la fin d'Avril—voilà ce que mon père m'a répété encore ce matin. C'est moi qui vous rappelle; c'est moi qui suis chargée de vous envoyer l'ordre charmant de revenir. Quelle grâce a mis mon père à faire mon bonheur! Oh, mon époux, mon Alfred! arrivez, venez recevoir la main de votre Elise. Venez, venez être uni à celle qui vous aime plus mille fois que la vie.

Venez

Venez recevoir de mon père le titre de mon époux.

LETTRE CXXXVI.

MDE. DE PRESSANGE A ALFRED.

Bordeaux, le 29 Mars, 17..

ET moi aussi, mon cher neveu, je veux vous féliciter sur votre rappel. Mais de toutes les personnes qui vous aiment, mon cher Alfred, je serai la seule qui ne pourrai pas être temoin des premiers momens de cette réunion tant désirée. Tranquille sur votre sort, je ne me refuse plus à aller assurer le mien. Je pars dans trois jours pour Paris. Je hâte mon départ, pour pouvoir revenir plutôt. J'ai la parole d'honneur de mon frère, que peu de tems après votre arrivée à Key..., on passera le contrat qui doit précéder votre union avec Elise. Je puis être de retour à la fin de Mai ; mon frère veut absolument m'attendre, pour la célébration de votre mariage. Il nous a témoi-

gné tant de bonté dans cette circonstance, qu'il faut bien accorder quelque chose à ses désirs. Mais vous me connaissez assez pour savoir que quelles que soient mes affaires, je ne manquerai pas le tems du rendez-vous. Tout est préparé pour terminer promptement mon procès. Mon consentement, ma signature désirée par ma partie adverse qui est actuellement à Paris, suffisent pour conclure, en acceptant un accommodement qui me donnera de quoi subsister, sans être à charge à mon frère. Voilà aujourd'hui où se borne toute mon ambition. Six semaines ou deux mois doivent me suffire. En attendant vous serez près d'Elise ; et je serai tranquille, lorsque j'aurai la certitude, que les jours des êtres qui me sont le plus chers, s'écoulent sans chagrins, et sans troubles.

Vous avez de grandes obligations à Ferdinand, mon cher Alfred ; ses soins, son activité, sa prudence, en font un ami bien précieux. Je sais qu'il vous a écrit dernièrement ; il vous a sans doute mandé tout ce qui s'est passé.

Allons, mon cher Alfred, deux mois en-

core, et je serai de retour ; je serai auprès d'Alfred et d'Elise ; je jouirai de leur bonheur. Voilà mon ami, voilà la récompense de votre bonne conduite. Croyez que la vertu finit toujours par conduire au bonheur, et que bien souvent notre imprudence, nos erreurs, sont les seules causes des malheurs dont notre orgueil nous fait accuser le sort.

Adieu, mon cher neveu, je vous embrasse bien tendrement, en vous souhaitant le plus heureux voyage. Soyez sûr que je ne perdrai pas un instant pour hâter mon retour.

LETTRE CXXXVII.

Elise a Mde. de Pressange.

Au Château de Key.....,
le 10 *Avril,* 17..

Peu d'heures après votre départ, ma chère tante, nous prîmes le chemin du château de Key..., et quoique j'y allasse at-

tendre le bonheur d'y revoir Alfred, Adèle eut de la peine à me distraire de la tristesse que j'éprouvais d'être séparée de vous. Mon père fut rempli d'attentions pour moi pendant la route ; il ne parlait avec Adèle, que du moment de votre retour où devaient se réunir auprès de moi tant de personnes qui me sont chères. Adèle doit aller avec son mari au régiment ; Ferdinand part avec eux ; mais ils doivent revenir ici en même tems que vous, pour assister à mon mariage.

Adèle et son mari, M. de Coulanges, Ferdinand, la Marquise d'Arsilly, et le Comte de Boransac, sont établis ici. Le Comte, impatient comme nous de voir son fils, veut repartir demain pour Bordeaux, afin de s'y trouver à l'arrivée d'Alfred, et l'amener tout de suite ici. Comme mon cœur bat, ma chère tante, lorsque j'entends faire tous ces arrangemens ! Mais c'est tout au plus, si Alfred a reçu votre lettre, et la mienne. Je pense que le Comte a tout le tems de se rendre à Bordeaux pour recevoir ce cher Alfred. Comme les journées s'écoulent lentement !

Mon père, et Adèle, vous écrivent par ce

même courier. M. de Lonel, Ferdinand, et le Comte, m'ont chargée de vous assurer de l'impatience qu'ils ont de vous revoir. Et moi, ma chère tante, ai-je besoin de vous dire que le jour qui doit nous réunir, occupe sans cesse ma pensée ? Ah, vous savez bien, que quel que soit mon bonheur, ce n'est pas loin de vous qu'il peut me paraître parfait ! M. de Coulanges m'a quittée pour vous écrire. Il parle souvent de son projet d'aller à Paris, mais il paraît indécis sur le moment de son départ.

Je vous prie, ma chère tante, de faire mes complimens à ma bonne Léris. Je suis fort contente de savoir qu'elle est avec vous. Je suis sûre de ses soins, et cet arrangement m'a épargné bien des inquiétudes.

Adieu ma chère tante ; recevez l'hommage de tous les sentimens que je vous dois.

LETTRE CXXXVIII.

Elise a M. de Pressange.

Key...., le 24 Avril, 17..

Il est arrivé. Il est ici. Dans le château. Il est fêté, caressé de tout le monde. Depuis trois jours, je le vois à toute heure, à tout instant. Je suis à table à côté de lui ; je le regarde sans cesse ; je l'écoute ; il me suit partout ; à la promenade, dans la maison. Oh ! ma tante, que je suis heureuse ! mon père ne blâme pas mes transports, que je ne puis modérer, que rien ne m'oblige de cacher ; il sourit aux témoignages d'une joie que tout le monde approuve, et semble partager. Que mon sort est digne d'envie ! Mon sommeil souvent agité ne m'offre plus de sinistres images ; c'est le délire continuel du sentiment, qui ne semble troubler mes nuits, que pour rendre mon réveil plus doux.

Depuis le retour d'Alfred, depuis cet instant si beau, je n'ai pu fixer mes idées ; je n'ai pu vous écrire. Excusez-moi. Mais le regarder, l'écouter, lui dire que je l'aime, nous jurer de nous aimer toujours, est notre seule occupation. Ma tante, vous le trouvez bien naturel, sans doute, que je ne puisse avoir d'autre distraction que mon Alfred ? Ce matin, nous voulions vous écrire : nous nous sommes placés à la même table. Nous nous sommes regardés, les heures se sont écoulées, et pas une ligne n'a été tracée.

Ce soir, le tems ne permettant pas la promenade, et ne voulant plus tarder à vous écrire, nous venons de nous séparer, pour nous occuper chacun de notre côté, à vous parler de notre bonheur, et de notre vive tendresse pour vous.

Je vais tâcher de vous raconter l'arrivée d'Alfred dans le château ; je vais tâcher de vous exprimer tout ce que j'ai éprouvé. Je suis encore si continuellement émue, que j'ai de la peine à rassembler mes idées ; mais je serai aidée par

le désir de satisfaire votre cœur, en vous peignant toute ma félicité.

Ce fut Dimanche, vers six heures du soir. Mon père proposa d'arranger une partie pour la Marquise d'Arsilly ; voulant, disait-il, me laisser le loisir de rêver à mon aise, et d'écouter si quelque voiture ne se faisait pas entendre de loin.

Il me fit tant de caresses en faisant cette plaisanterie, que je vis bien qu'il pardonnait l'air distrait que je ne pouvais cacher, et la vive impression que j'éprouvais au moindre bruit que j'entendais. La partie s'arangea. Adèle, Ferdinand et moi, nous nous retirâmes dans un coin du salon. Ferdinand, qui n'avait pas voulu suivre le Comte à Bordeaux, me repétait qu'il avait promis à Alfred, de ne pas me quitter jusqu'au moment de son arrivée, et il cherchait à me distraire par mille extravagances qu'il débitait sur ce qu'exigait de lui son rôle de gardien du trésor de son ami, lorsque le bruit du galop d'un cheval, et le claquement d'un fouet, nous annoncèrent un courier. Eh quel autre, que celui qui devait précéder la

voiture d'Alfred ? On se leva avec promptitude de la table de jeu. Adèle et moi, nous courûmes ; j'arrivai la première ; et sans réfléchir que je devais modérer les transports de ma joie, le sentiment qui nous animait Alfred et moi, nous précipita dans les bras l'un de l'autre. Trop émue, pour songer à ce qui nous entourait, et pour pouvoir supporter les transports d'Alfred, je crus sentir mon âme s'échapper pour s'unir à la sienne. Je perdis toute idée, tout sentiment. A peine pouvais-je me rappeler ce qui venait de se passer, lorsque je me vis dans le salon, étendue sur un canapé, entourée de tous mes amis, mon père tenant une de mes mains qu'il pressait dans les siennes. Je cherchais à rassembler mes idées, lorsque promenant mes regards autour de moi, mes yeux rencontrèrent Alfred. Bientôt Alfred, à mes genoux, rendit le sentiment à mon cœur ; il palpita, et sans aucun trouble, je sentis tout mon bonheur.

Adèle pleurait de joie ; la Marquise d'Arsilly assise près de moi, unissait ma main à celle d'Alfred. Ferdinand paraissait at-

tendri ; Alfred le regardait, et répondait à ses caresses, sans quitter ma main qu'il pressait contre son cœur. Le sentiment de l'amour fit place un moment à celui de la reconnaissance ; Alfred quitta ma main, pour presser les genoux de mon père. Son mouvement fut si vif, si touchant, que mon père en fut attendri. Il le prit dans ses bras.—Rends-la heureuse, lui dit-il, d'une voix émue ; Alfred, c'est te rendre le maître de mes jours que de te nommer l'arbitre des destinées de ma fille. Il la rendra heureuse, nous le jurons tous pour lui, dirent à la fois mes amis. Je pleurais, et ne pouvais prononcer un seul mot. A l'exemple d'Alfred, bientôt mon père me vit à ses genoux. Le Comte et lui, me nommant leur chère fille, et me comblant de caresses, eussent ajouté à mon bonheur, si cela eût été possible.

Cette grande agitation fut suivie d'un calme bien doux. Nous en jouissions depuis quelques instans, lorsque nous nous apperçûmes que M. de Coulanges venait de nous quitter. Mon père qui jugea que sa sensibilité ne lui avait pas permis de sup-

porter une scène si touchante, alla le chercher dans son appartement. Il le ramena près de nous, et tout le reste de la soirée, il fut témoin de notre bonheur. Alfred le remercia de ses soins, j'unis les témoignages de ma reconnaissance à ceux d'Alfred, et il parut vivement touché de nos attentions pour lui.

Oh ! ma chère tante, que n'êtes-vous ici ! que ne jouissez-vous de l'excès de mon bonheur ! Venez, venez, et je n'aurai plus rien à désirer.

Vos affaires sont en bon train, à ce que vous me mandez dans votre dernière lettre ; et il est possible que dans un mois j'aie le bonheur de vous revoir. Ah, ma chère tante, revenez bien vite ! Près de vous, unie à mon Alfred, y aura-t-il sur la terre un être aussi heureux que moi ! Le contrat doit être signé vers le milieu du mois de Mai. Un nouvel arrangement est cause de ce retard ; mais peu m'importe, puisque mon père veut attendre votre retour pour la célébration de mon mariage. Vous ne perdrez pas seul instant, j'en suis bien sûre. Vous accourrez près de moi, dès le jour même où vos affaires seront terminées.

Adieu ma tante, adieu mon amie. Hâtez-vous, revenez.

LETTRE CXXXIX.

ELISE A MDE DE PRESSANGE.

Key...., le 17 *Mai*, 17..

AVANT-hier, vers midi, je vis arriver l'abbé Aimery avec le notaire de mon père, qu'il amenait de Bordeaux. Le Comte, l'abbé, mon père et le notaire, passèrent plus de deux heures ensemble. A chaque mouvement qui se faisait dans la maison, Alfred et moi, qui attendions la fin de cette longue conférence, nous nous levions pour regarder si l'on sortait du cabinet, lorsqu'enfin le Comte vint nous trouver, et nous dit que tout étant réglé, on signerait le même soir. Mon père entra un moment après dans le salon, et bientôt on servit. Pendant le dîner, tout le monde paraissait content. M. de Coulanges, et mon père, quoique plus sérieux que les autres, me

temoignèrent chacun à leur manière, un intérêt touchant. Après dîner, Alfred et moi, nous allâmes faire un toilette brillante. Il n'y avait personne de prié pour la signature ; mon père avait voulu qu'elle fût faite entre nous, en remettant les invitations de famille au jour où vous arriverez, pour que votre signature soit placée après les nôtres, et avant celles des parens plus éloignés. Cependant mon père, tenant aux usages, voulut que nous fussions parés pour cette cérémonie, comme s'il eût invité des témoins.

On lut les articles, et au moment de signer, mon père m'embrassa. Le Comte lui faisant la politesse de vouloir qu'il signât le premier, il prit la plume. Une larme qui s'échappa de ses yeux, m'émut vivement. Alfred s'apperçut de notre trouble. Il regarda mon père avec respect et tendresse, et s'approchant de la table, il se mit à genoux. Je fais le serment, dit-il, d'employer tous les jours de ma vie, à m'occuper du bonheur d'Elise ; je demande au ciel de me punir, si je viole jamais le serment que me

dicte mon cœur. J'étais près d'Alfred; il remit la plume entre mes mains ; je tremblais, mon cœur battait, tout le monde était ému. Mon père, lorsque j'eus signé, prit ma main, et la donnant à Alfred, il lui dit : elle est à toi ; souviens-toi de ton serment, et si tu le remplis, tu deviendras après mon Elise, ce que j'aurai de plus cher au monde. Alfred était attendri ; j'étais ivre de joie. Bientôt, tous nos amis nous entourèrent. Les domestiques demandèrent à entrer ; ils vinrent en foule nous féliciter. Le souper fut très-gai ; il n'y manqua que M. de Coulanges, qui étant incommodé depuis quelques jours, avait demandé à mon père la permission de se retirer.

Le lendemain fut aussi beau pour Alfred et pour moi, que la veille. Mais ce matin nous avons eu le chagrin de voir partir Adèle et Ferdinand. Le Marquis de Lonel les enmène au Régiment où Adèle doit faire les honneurs de la maison de son mari. Il y a si peu de distance de Bordeaux à Libourne où le régiment du Marquis est en garnison, qu'ils m'ont promis de venir tous

trois assister à mon mariage, dès que vous serez arrivée. La Marquise d'Arsilly nous quitte demain, pour aller à Arsilly, attendre le retour de sa fille. M. de Coulanges voulait nous quitter aussi ; mais le Comte et mon père l'ont engagé à rester encore avec nous, il vient de donner sa parole, qu'il ne partirait qu'après mon mariage.

Nous vous attendons avec la plus vive impatience, ma chère tante. Hâtez-vous de remplir votre promesse. Nous avançons vers la fin du mois de Mai ; si vos gens d'affaire ne vous ont pas trompée, vous devez bientôt arriver, et vous réunir à mes amis, pour être témoin de mon bonheur.

Adieu, ma chère tante ; venez, venez recevoir les témoignages des tendres et respectueux sentimens que vous a voués pour la vie, l'heureuse Elise.

LETTRE CXL.

FERDINAND A ALFRED.

Libourne, le 23 Mai 17..

TON mariage fait grand bruit à Bordeaux. J'y ai passé deux jours, avant de venir à Libourne, où je suis établi chez ma sœur, J'ai employé ces deux jours à observer les différens effets que produit la nouvelle de ton bonheur. Les jeunes demoiselles qui prétendaient au titre de Comtesse Alfred de Boransac, sont déconcertées, paraissent souffrir en entendant faire l'éloge d'Elise, et soupirent quand on fait le tien. Les gens raisonnables s'intéressent à une union si bien assortie. La jeunesse des deux sexes s'occupe beaucoup du retour de Monsieur et de Mde. la Comtesse à Bordeaux, des fêtes qu'on leur donnera, l'hyver prochain. Mais je ne te parlerai pas de tous les propos qui ont été tenus à ton sujet, de tout ce qu'on a dit sur ton amour ; tout cela m'a fait pitié

Nos roués provinciaux sont si plats ! Sans grâces et sans tact, ils exagèrent leur corruption, comme les femmes de province, exagèrent les modes qui leur viennent de Paris.

Le Vicomte de Valserre plus adroit, conserve quelque mesure. Je ne puis douter qu'il ne veuille plaire à Mde. de Granval, et pour y parvenir, il a cru nécessaire de prendre le masque du sentiment, pour tâcher de rompre un lien que malgré moi, Mde. de Granval a rendu public. Quoi qu'il en soit, il me parait plus que jamais loin de son but ; la présidente m'a reçu avec des transports de joie. N'ayant plus à disputer sur tes affaires, nous avons été continuellement d'accord. Elle prend à ton bonheur un intérêt que je crois sincère. Tout ce qu'elle m'a dit sur ton compte, me persuade que non seulement elle était incapable de te nuire, mais qu'elle m'eût même instruit de la trame qu'on avait ourdie contre toi, si elle en avait été instruite, comme on le suppose. Je t'assure qu'on ne lui rend pas justice. Sa coquetterie lui a fait tort ; et on l'a mal jugée. Elle est sans doute d'un

caractère léger ; mais elle est amie sincère, et je crois, maîtresse fidèle. Sans cesse fêtée, poursuivie, et tenant de sa beauté une espèce de célébrité, quel intérêt, si elle ne m'aimait pas, pourrait l'engager à me témoigner un amour qui m'attache à elle ? Sans être indulgent, je suis bien plus disposé aujourd'hui à faire amende honorable pour l'avoir un instant soupçonnée, qu'à douter qu'elle ait pu cesser un moment de mériter mon estime.

J'ai été passer une soirée avec la présidente chez Mlle. de Belval. Il y avait beaucoup de monde. Là, comme ailleurs, on n'a parlé que de ton mariage. M. de Belval n'a point caché le regret qu'il a de n'avoir pu te nommer son gendre. L'air abattu de sa fille, m'a ôté le désir de pousser la conversation. Aujourd'hui qu'elle ne peut plus rivaliser avec Elise, je voudrais qu'elle ne fut pas malheureuse de ton bonheur. Cependant j'espère que son heureux caractère, et ses prétentions, auront bientôt dissipé son chagrin. Je lui fis valoir les droits qu'elle avait à assister à la noce

d'Elise. Je lui parlai de la jalousie qu'excitait cette préférence, parmi les jeunes personnes que M. Duménil avait refusées pour former la société de sa fille. Je lui parlai des droits qu'elle avait, pour choisir un époux, parmi tous les jeunes gens, qui étaient à marier. Je la fis sourire ; et l'orgueil que lui inspiraient ces avantages parut un instant la dédommager de ne pouvoir prétendre à être ta femme.

Je n'aurais pas la maladresse, mon cher Alfred, de t'écrire un longue lettre. Tes heures sont trop bien employées, pour que je veuille détourner plus long-tems ton attention. Mais j'espère que l'amitié aura son tour. Sois sûr que mon beau-frère, ma sœur et moi, nous partirons pour Key....., à la première nouvelle que nous recevrons, du retour de Mme. de Pressange.

Adieu, mon ami.

LETTRE CXLI.

Mde. de Pressange a Elise.

Paris, le 25 Mai 17..

Je ne puis vous dire, ma chère Elise, combien vos lettres me ravissent ; combien je jouis de ce bonheur que vous avez su mériter. Vous le voyez, ma chère enfant ; si vous eussiez bravé les ordres de votre père, si vous eussiez continué les démarches imprudentes, que mes conseils d'accord avec votre sagesse vous ont fait cesser, seriez-vous aujourd'hui aussi heureuse ? Croyez-vous qu'Alfred n'eût pas eu un jour à vous reprocher votre faiblesse ; et si vos imprudences eussent été découvertes, mon frère eût-il pardonné une faute aussi grave ? N'en doutez pas, Alfred eût été banni pour toujours. Si j'ai permis votre correspondance, ma chère, ce n'est que dans la persuasion où j'étais, que votre père y consen-

tirait. L'opinion que j'avais d'Alfred, a dirigé ma conduite ; j'étais persuadée qu'il mériterait tout ce que je voulais faire en sa faveur ; et connaissant bien mon frère, je savais apprécier les motifs d'une sévérité qui s'évanouirait dès qu'Alfred aurait eu le tems de prouver qu'il méritait plus de confiance. Croyez, ma chère enfant, que tôt ou tard, la vertu est récompensée ; et si une faute ne trouve pas sa punition dans les évènemens que souvent elle prépare, elle la trouve toujours dans les remords qu'elle produit.

Vous voilà à l'abri de tous les orages, ma chère enfant ; Alfred a prouvé qu'il était digne des sentimens que vous n'avez plus aucune raison de combattre. Heureuse épouse, vous n'aurez plus que des devoirs doux à remplir ; pour vous, la vertu va semer de fleurs le chemin de la vie. Mais si dans le torrent du monde, votre jeune époux se laissait entraîner à quelques écarts, souvenez-vous que ce n'est que par votre indulgence, votre patience, votre douceur, que vous pourrez le ramener. Les senti-

mens fondés sur l'estime, étant les seuls qui ne soient pas périssables, ce sont les seuls que vous devez chercher à mériter. La beauté, les grâces même, ne peuvent enchaîner toujours ; ces avantages plus communs que ceux que donnent les qualités morales, ne peuvent avoir une puissance aussi durable ; c'est par la vertu que vous aurez le droit de braver les rivales qui chercheront à troubler vos jours ; c'est par les charmes d'un caractère aimable, que vous pourrez retenir, ou ramener votre époux.

J'espère, ma chère enfant, ne pas tarder à vous revoir. J'aurais déjà terminé mes affaires, si un des héritiers de mon mari qui m'a disputé plus vivement que les autres les droits que le testament me donne, n'eût pas été absent de Paris lorsque j'y suis arrivée. Mais il doit revenir incessament, à son retour, nous serons bientôt d'accord ; j'ai consenti à abandonner une partie de mes droits, et il a promis de renoncer à une partie de ses prétentions. Ainsi j'espère avoir tout terminé vers le 15 de Juin. Peu de jours après, on me verra conduire aux

pieds des autels mon enfant adoptif, ma chère Elise, dont le bonheur fera tout le charme de ma vie.

Adieu, ma chère petite. Excusez-moi auprès d'Alfred, si je ne réponds pas à sa lettre ; mais il ne me reste avant l'heure du courier, que le tems d'écrire à mon frère. J'espère qu'Elise m'obtiendra l'indulgence de son ami, qu'avec sa permission, j'embrasse ainsi qu'elle, de tout mon cœur.

P. S. Cette bonne Léris, il ne faut pas que je l'oublie, elle me charge de vous assurer, ma chère Elise, de la joie que lui cause votre bonheur. Elle vous demande la permission de conserver auprès de Mde. la Comtesse, les droits que sa tendresse et son âge lui donnaient auprès d'Elise.

LETTRE CXLII.

ALFRED A FERDINAND.

Au Château de Key, le 3 Juin 17..

A 4 heures du matin.

Comment exprimer ce qui se passe dans mon âme ! Comment te peindre l'état où je suis ! Mon délire dure encore ..... Mon cœur palpite toujours. Elise, Elise, tu m'as enivré.

Je vais, je viens, je ne puis rester en place. O Ferdinand, tu ne concevais pas autrefois l'excès de mon amour ; tu ne trouvais pas dans ton cœur, l'excuse du mien ; que vas tu penser de moi, quand tu me reverras ? Moi même, je ne me connais plus. Je croyais être un exemple du dernier terme de l'amour..... Insensé !

Il faut que le père d'Elise cède encore une fois ; il faut, s'il veut éviter de grands malheurs,

malheurs, que demain je sois l'époux d'Elise.

Rassure-toi, mon amie, que ton âme pure, retrouve son innocente sécurité ; le plus tendre amant va devenir l'époux le plus fortuné. Ne pleure plus, calme-toi.... Tu m'as pardonné.... Ah, ne sois pas généreuse à demi ; partage mon délire, et ne fais pas un supplice de mon bonheur !

Mais elle me fuit ; elle évite mes regards ; elle craint de me répondre ; ma voix lui fait peur.... Malheureux ! Un instant d'égarement m'a perdu.... J'ai passé une partie de la nuit, prosterné devant sa porte, sans que mes humbles prières, ni la violence des sermens que l'amour m'a dictés, ayent pu m'obtenir un moment d'entretien. Je l'ai entendue gémir. A travers des sanglôts étouffés, j'ai entendu ces mots mal articulés : " Alfred, j'ai perdu ton cœur..." O mon ami, il faut qu'elle soit bien malheureuse !

Enfin, les seuls mots qu'elle m'a adressés, ont été l'ordre de me retirer.

Peux-tu concevoir ma situation ? Elise, hier, si tendre, si confiante, aujourd'hui

me redoute. Elise, hier si heureuse, a passé cette nuit dans les larmes, et me reproche les tourmens qu'elle endure.

Il faut que je prenne l'air ; je ne puis plus écrire. Peut-être que la fraicheur du matin, mettra un peu de calme dans mes sens..... Laisse-moi respirer un moment.

* * * * * * * * *

Ce fut hier, qu'un repas champètre nous attendait chez le bonhomme Blaise. Suivis d'un seul domestique, Elise et moi, nous nous rendîmes chez lui, vers six heures du soir. Là, tous les fruits que produit la campagne, tous les plaisirs qu'offre l'innocence, nous attendaient. Nos jeux dans le jardin, nos jeux dans la chaumière firent écouler les heures trop promptement. Le tableau que me présentait le bonheur d'Edmond et de Lucile, le délire que me causait plus de liberté, plus d'abandon, que je n'osais m'en permettre au château, m'avaient déjà égaré. Ivre de mon bonheur, je tenais Elise entre mes bras, les témoins en servant de bouclier à l'innocence, souriaient à mes transports qui leur paraissaient légitimes, lorsque le domestique qui venait nous cher-

cher pour l'heure du souper, fut renvoyé au château, avec ordre de dire qu'on ne nous attendît pas, et qu'Edmond nous ramenerait.

Ce parti fut pris malgré Elise qui craignait de fâcher son père. Elle nous força à rappeler le domestique ; mais il était déjà trop loin, pour nous entendre.

Elise oublia bientôt le petit chagrin que nous lui avions fait ; son inquiétude s'évanouit, et nos jeux recommencèrent. Nous quittâmes le bonhomme Blaise. La plus belle soirée invitait à la promenade ; Lucile, Edmond, Elise et moi, nous parcourûmes la campagne. Mais l'heure avançait ; Elise voulut revenir au château. Fatiguée de toutes les courses que nous avions faites, appuyée sur mon bras, elle ne pouvait plus aller bien vite. Sa tête penchée contre mon sein, faisait palpiter mon cœur.

Quand nous fûmes à la porte du parc, je renvoyai Edmond et sa femme.

Je ne puis t'exprimer l'agitation et le trouble de tous mes sens, quand je me vis seul avec Elise. Je la regardais sans pouvoir lui parler. Mon cœur battait, à m'ôter

la respiration. Je marchais à pas lents, en serrant sa main contre mon cœur.... Elle le sentit palpiter. Ses beaux yeux se levérent sur moi ; elle les rebaissa soudain, en poussant un profond soupir. Nous allions d'un pas incertain ; je regardais autour de moi ; je craignais d'arriver trop tôt, ou de rencontrer quelqu'un.

Nous approchons du pavillon ; mon émotion redouble. Nous nous asseyons tous les deux en même tems, comme par inspiration, sur le banc de gazon qui est au pied du grand arbre. L'odeur des arbustes fleuris qui nous entouraient, la douce fraîcheur du soir, le zéphire qui agitait les feuilles des arbres, un clair de lune délicieux ; cet ensemble offrait l'image des cieux sur la terre, nous étions enivrés....

Ah, ne me parle plus d'égards, de patience, de résignation. Je puis défier toute la terre ; Elise est à moi, aucune puissance ne peut me l'arracher. Demain, aux pieds des autels.....

J'entends du bruit. Je crois que c'est Elise ; on paraît sortir du château.

Oui, c'est elle. Oui, Ferdinand, je viens

de la voir ; c'est elle. Elle a passé sous mes fenêtres. Si matin ! Quel est donc son projet ?

O, il faut braver l'ordre que j'ai reçu d'elle, lorsqu'hier vers minuit, pour se dérober à tous les yeux, elle alla s'enfermer dans sa chambre, en me défendant de la suivre. Depuis cet instant, accablé de sa peine, enivré de mon amour, j'ai passé la nuit à tenter d'arriver jusqu'à elle ; je n'ai pu y réussir. Il faut la suivre ; mon désordre la touchera, mon amour rassurera son cœur, elle aura pitié de l'état où je suis.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

60615036